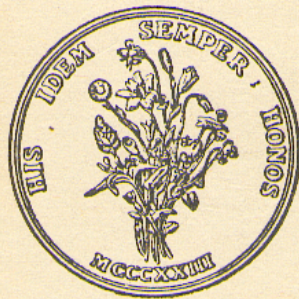


RECUEIL
DE
L'ACADÉMIE
DES JEUX FLORAUX

1965



HOTEL D'ASSÉZAT
ET DE CLÉMENCE ISAURE
TOULOUSE

1965

L'ACADÉMIE

DES

JEUX FLORAUX

1965

SON HISTOIRE - SES BIENFAITEURS - SES MEMBRES - SES CONCOURS

LES JEUX FLORAUX

NOTICE HISTORIQUE

Les Jeux Floraux furent institués en 1323 par les Sept Troubadours de Toulouse en vue de maintenir les traditions du lyrisme courtois, compromises après la croisade contre les Albigeois. Le Consistoire du Gai Savoir (*Consistori de la Subregaya companhia del Gai Saber*) convia, par un message dont le texte nous a été gardé, tous les poètes de langue d'oc à venir, au printemps suivant, dans un verger sis au Faubourg des Augustines, disputer devant lui une Violette d'Or et c'est ainsi que le 3 mai 1324 la joia fut attribuée à Arnaut Vidal, de Castelnaudary, pour une canso en l'honneur de la Vierge. Depuis lors, les concours se sont perpétués à la même date jusqu'à nous (sans autre interruption que celle de la période révolutionnaire). Ainsi la Compagnie des Jeux Floraux peut-elle être tenue pour la plus ancienne société littéraire vivante du monde civilisé.

En 1356 furent promulguées les Leys d'Amors (les Lois d'Amour), dont le Consistoire avait confié la rédaction à son Chancelier Guilhem Molinier et où se trouvent codifiées la métrique la grammaire et la rhétorique du moyen âge occitan. Les manuscrits en sont conservés dans les archives de l'Académie, ainsi que ceux des recueils d'œuvres couronnées par les Mainteneurs au quatorzième et au quinzième siècles (Registre de Cornet, Registre de Galhac).

Dans la légende toulousaine, les origines des Jeux Floraux ne semblent pas séparables du mystérieux souvenir de Dama Clamensa considérée comme l'inspiratrice et la bienfaitrice des poètes. Toutefois la figure de Clémence Isaure ne prit consistance qu'avec les écrits des juristes et des humanistes de la Renaissance, tels que Jean Bodin. Pour donner créance à la tradition, vers 1540, une statue tombale du siècle précédent, image d'une dame de la famille des Ysalguier, fut transportée et érigée au Capitole où désormais le Consistoire tenait ses assises, et bientôt pourvue des attributs du Gai Savoir. Depuis 1528 l'Eloge de Clémence Isaure est chaque année prononcé pour la fête du 3 mai.

Au seizième siècle, la compagnie, qui avait pris le nom de Collège de Rhétorique, admit à ses concours la langue française, qui bientôt s'imposa de façon exclusive. Elle fut attentive au mouvement de la Pléiade, honora de ses dons Ronsard et Baïf et couronna Robert Garnier.

En 1694, par Lettres Patentes, octroyées à Fontainebleau, Louis XIV, considérant l'ancienneté de la compagnie, l'émulation qu'elle a toujours inspirée aux meilleurs esprits des provinces de Languedoc et de Guienne et sa réputation étendue depuis plus de trois siècles chez les étrangers, l'érigea en Académie, porta le nombre des Mainteneurs à quarante et définit les statuts. En 1773, par l'Edit de Compiègne, Louis XV confirma les privilèges qu'avait accordés son aïeul.

Aux abords de la Révolution, un roman de Florian popularisa la légende de Clémence Isaure en laquelle les érudits de la période romantique, à la suite de Dumège, voulurent découvrir une incarnation de la poésie mystique des troubadours. L'Académie qui déjà avait accueilli Millevoye et Chênédollé, vit affluer à ses concours les poètes du Cénacle, les deux Hugo, Vigny, Lamartine, Alexandre Guiraud, attirés par Jules de Rességuier et Alexandre Soumet. A dix-sept ans Victor-Marie Hugo reçut un Lis d'Or et bientôt après, des lettres de Maîtrise. Chateaubriand compta pareillement parmi les Maîtres ès Jeux.

En 1895, remontant à sa plus originale tradition, sur les instances de Mistral qu'elle avait appelé à elle vingt ans plus tôt, l'Académie redevint bilingue et admit à ses concours, conjointement avec le français, tous les dialectes d'Oc.

Cette même année, la libéralité d'un mécène, Théodore Ozenne, lui attribua pour logis l'Hôtel d'Assézat, où a pris place l'effigie d'Isaure.

L'Académie a été reconnue d'utilité publique par décret du 1er mars 1923.

BIENFAITEURS DE L'ACADÉMIE Clémence ISAURE

Les Capitouls, depuis 1324.

Gabriel DE VENDAGES DE MALAPEYRE (1624-1702), conseiller au Parlement de Toulouse, mainteneur: fondation du Lis d'argent.

Jean DE SOUBEIRAN DE SCOPON (1699-1751), avocat au Parlement de Toulouse, mainteneur: fondation de l'Eglantine d'or.

Le Président BOYER (1754-1853), avocat au Parlement de Toulouse, pair de France, président à la Cour de Cassation, mainteneur: fondation de la Primevère.

L.-A. DE ROQUEMAUREL (1804-1878), capitaine de vaisseau, mainteneur: fondation de la Violette d'or.

Louise DAVOUST D'ECKMUHL, marquise DE BLOCQUEVILLE (1816-1892), maître ès Jeux Floraux: fondation du Jasmin d'or.

Camille PUJOL (décédé en 1885).

Emile VAISSE-CIBIEL (1829-1884), avocat à la Cour de Toulouse, mainteneur: fondation de l'Eglantine d'argent.

Pierre MAURY (1818-1892).

Théodore OZENNE (1815-1895), président de la Chambre de Commerce et du Tribunal de Commerce de Toulouse, mainteneur: fondation des Prix: de Vertu, fondation du Concours de langue d'oc donation de l'Hôtel d'Assézat et Clémence Isaure.

Mme SAGE, M. et Mme Octave SAGE, 1908.

Mlle Louise VERDIER, 1910.

Mme Marguerite BARRAT, 1921.

Fabien ARTIGUE, vice-président de l'Ecole félibréenne des Pyrénées (décédé en 1924), fondation de prix de vertu et de prix littéraires.

Stéphen LIEGEARD, maître ès Jeux Floraux (1830-1926): fondation du Laurier de vermeil.

M. et Mme Henri ROUZAUD, 1928.

Clément DE LACROIX-BARRERA (décédé en 1932).

Jean ESPARBIE (décédé en 1943): fondation de prix littéraires et de prix de vertu.

Mme Frances CLABAUGH-THORNTON, professeur à l'Université de Stetson, Floride, U.S.A.: fondation en 1955 d'un prix pour la littérature occitane.

Mme Albert MARFAN: fondation d'un prix littéraire, en 1956.

Mme Jeanne MARVIG, maître ès Jeux Floraux (décédée en 1956).

Mme Marie-Françoise GLEIZES (1868-1960).

Mme Victor CAPUS (décédée en 1961).

M. Louis LACROIX, mainteneur (1870-1963).

Le CONSEIL GÉNÉRAL du Département de la Haute-Garonne, fondation de l'Immortelle d'argent.

Le CONSEIL MUNICIPAL de la Ville de Toulouse, fondation du Narcisse d'argent.

Le MINISTÈRE D'ÉTAT CHARGÉ DES AFFAIRES CULTURELLES (Direction Générale des Arts et Lettres), subvention pour l'impression du Recueil.

LISTE ACADÉMIQUE

ANNÉE 1965

MAINTENEURS DES JEUX FLORAUX

1924 - M. le duc DE LÉVIS-MIREPOIX, de l'Académie Française, officier de la Légion d'honneur, décoré de la Croix de guerre, commandeur dans l'Ordre des Palmes académiques, Grand Croix de l'Ordre du Mérite civil et militaire d'Adolphe de Nassau, chevalier d'honneur et de dévotion de l'ordre Souverain de Malte, doyen de l'Académie, Léran (Ariège), et rue de Berri, 30, Paris (VIIIème).

1926 - M. le comte D'ANTIN DE VAILLAC, président de l'Hospitalité de Notre-Dame de Salut, commandeur de Saint-Grégoire-le Grand, au château de Latour, par Samatan (Gers).

1929 - M. Ambroise RENDU, ancien député de la Haute-Garonne, vice-président de la Société des Agriculteurs de France, décoré de la Croix de guerre, domaine des Vitarelles, par Plaisance-du-Touch (Haute-Garonne).

1930 - M. l'abbé Joseph SALVAT, chanoine honoraire de Carcassonne, félibre majoral, prieur honoraire des Pénitents blancs de Montpellier, membre correspondant de l'Académie royale des Belles-Lettres de Barcelone, doyen du Collège d'Occitanie, professeur honoraire à l'Institut catholique de Toulouse, rue de la Fonderie, 31, et à Surba, par Rabat-les-Trois-Seigneurs (Ariège).

1937 - M. Norbert CASTERET, explorateur speléologue et préhistorien, officier de la Légion d'honneur, décoré de la Croix de guerre et de la Croix du combattant volontaire, commandeur de l'Ordre des Palmes académiques, domaine de Mourlon, à Saint-Gaudens (Haute-Garonne).

1939 - Mgr Bruno DE SOLAGES, protonotaire apostolique, recteur honoraire de l'Institut catholique de Toulouse, docteur honoris causa de l'Université de Montréal, ancien vice-président des Semaines Sociales de France, chevalier de la Légion d'honneur, commandeur de l'Ordre des Palmes académiques, rue Fondeville, 31, Pouvoirville près Toulouse.

M. Charles CAMICHEL, membre de l'Institut de France, directeur honoraire de l'École Nationale Supérieure d'Electrotechnique et d'Hydraulique de l'Université de Toulouse, commandeur de la Légion d'honneur, à Cap-Dorat, par Lavaur (Tarn).

1941 M. TOUNY-LÉRY (Marcel MARCHANDEAU), membre de l'Académie des Provinces Françaises, président de la Société des Ecrivains des Provinces Françaises, président d'honneur de la Société des Sciences, Arts et Belles Lettres du Tarn officier de la Légion d'honneur, décoré de la Croix de guerre Touny-les-Roses, à Gaillac (Tarn).

1942 - M. Jean LEBRAU, homme de lettres, membre de l'Académie Ronsard et de l'Académie des Lettres pyrénéennes, mainteneur du Genêt d'or, officier de la Légion d'honneur, à Moux (Aude).

1943 - M. Marcel SENDRAIL, Professeur à la Faculté de Médecine de Toulouse, membre correspondant de l'Académie Nationale de Médecine, membre du Conseil Permanent d'Hygiène Sociale au Ministère de la Santé, maire de Clermont-le-Fort, Officier de la Légion d'honneur, Commandeur de l'Ordre des Palmes académiques, Secrétaire Perpétuel de l'Académie, boulevard Lazare-Garnot, 26, et domaine de Campgrand, Clermont-le-Fort (Haute-Garonne)

1946 - M. Pierre DE GORSSE, avocat à la Cour d'appel, chargé de mission au ministère des Affaires Culturelles, officier de la Légion d'honneur, décoré de la Croix de guerre, Commandeur du Mérite Touristique, l'un des Censeurs de l'Académie rue de la Dalbade, 25, Le Laou d'Eshas, à Bagnères-de-Luchon.

1947 - M. Robert MESURET, conservateur des Musées Paul Dupuy et Saint-Raymond, Boulingrin, 4, et Santa Maria, à Bagnères-de-Luchon.

1948 - M. l'amiral Raoul CASTEX, ancien membre du Conseil supérieur de la Marine, ancien commandant de l'Ecole de Guerre navale et du centre des Hautes Etudes navales, ancien directeur de l'Institut des Hautes Etudes de Défense nationale, grand Croix de la Légion d'honneur, Croix de guerre 1914-1918, à Villeneuve-de-Rivière (Haute-Garonne).

M. Jean BOISTEL D'WELLES, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, ingénieur en chef honoraire de la Compagnie P.-O.-Midi, ancien ingénieur en chef conseil de la Compagnie fermière des chemins de fer tunisiens, officier de la Légion d'honneur, l'un des Censeurs de l'Académie, rue de la Dalbade, 18.

M. le marquis D'ARAGON, ancien député des Hautes-Pyrénées à l'Assemblée Nationale et aux Assemblées Constituantes, maire de Saliès, décoré de la Médaille de la Résistance, Saliès, par Albi (Tarn).

1949 - M. Henri FAYOLLE, agent de change honoraire, dispensateur de l'Académie, chevalier de la Légion d'honneur, rue des Tourneurs, 45, et avenue de Lardenne, 199.

1950 - M. Jean GIROU, docteur en médecine, membre de l'Académie des Lettres et Sciences de Montpellier, de l'Académie des Arts de Toulouse, officier de la Légion d'honneur Commandeur du Mérite Touristique. Prado 614, Marseille (VIIIème) et Domaine des Aygadons par Villeneuve-Minervoises (Aude).

1951 - M. Albert VANDEL, membre de l'Institut de France, professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Toulouse, directeur du Laboratoire souterrain du C.N.R.S. à Moulis (Ariège), officier de la Légion d'honneur, rue Monié, 9.

M. le comte D'ADHÉMAR, officier de la Légion d'honneur, décoré de la Croix de guerre, maire de Mondouzil, secrétaire des Assemblées de l'Académie, à Ravy, par Lavalette (Haute-Garonne).

1952 - M. Jean SÉGUY, professeur de langue et littérature méridionales et de philologie romane à la Faculté des Lettres de l'Université de Toulouse, membre du Centre National de la Recherche Scientifique, directeur de l'Atlas linguistique de la Gascogne, rue Vélane, 16.

1953 - M. le colonel comte D'AUDIBERT DE LUSSAN, président de la Société de Géographie, membre correspondant de l'Académie Nationale de Bordeaux, commandeur de la Légion d'honneur, décoré des Croix de guerre 1914-1918, 1939-1945, de la Médaille d'or de la Bravoure Militaire de Serbie et de la Croix de guerre yougoslave, Secrétaire adjoint des Assemblées de l'Académie, rue Lakanal, 7, et château de La Bancalié, Réalmont (Tarn).

1954 - M. Gaston CALBAIRAC, Conseiller à la Cour de Cassation, docteur en Droit, membre de l'Académie de Législation, Officier de la Légion d'honneur, 15, rue Antonin-Mercié, à Toulouse et 71, rue Lepic, Paris-XVIIIe.

M. Marc LACOME D'ESTALENX (Jean-François d'Estalens), lauréat de l'Académie Française, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la Croix de guerre, Le Houga (Gers), et rue de la Victoire, 16, à Tarbes.

1955 - M. Jean SERMET, chargé d'Enseignement à la Faculté des Lettres de Toulouse, chargé de mission au Cabinet du Préfet, ancien membre de l'Ecole des Hautes Etudes Hispaniques à la Casa Velázquez, membre correspondant de l'Académie Royale des Sciences d'Espagne chevalier de la Légion d'honneur, commandeur d'Isabelle la Catholique, commandeur du Mérite Civil Espagnol, commandeur d'Alphonse le Sage, médaille de la reconnaissance française, rue Paul Bert, 7.

1956 - M. Odon DE LINGUA DE SAINT-BLANQUAT, archiviste-paléographe, conservateur des Archives municipales de Toulouse, ancien élève de l'Ecole française de Rome, Chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre 1939-1945, décoré de la Médaille de la Résistance, Bibliothécaire-archiviste de l'Académie, à Mauvers, par Verdun-sur-Garonne (Tarn-et-Garonne).

1958 - M. Maurice CAILLET, inspecteur général des Bibliothèques de France et de la Lecture publique, Chevalier de la Légion d'honneur, 37 bis, rue La Fontaine, Paris (XVIème).

M. André CHAMSON, membre de l'Académie Française, Directeur général des Archives de France, grand officier de la Légion d'honneur, 60, rue des Francs-Bourgeois, Paris-IIIe.

S. Exc. Mgr GARRONE, Archevêque de Toulouse, chevalier de la Légion d'honneur, 24, rue Perchepinte.

M. Henri GAUSSEN, correspondant de l'Institut de France (Académie des Sciences), membre de l'Académie d'Agriculture de la World Academy of Arts and Science, professeur honoraire à la Faculté des Sciences de Toulouse, directeur de l'Institut de la Carte Internationale du Tapis végétal, Pdt du Comité fr. de cartographie, officier de la Légion d'honneur, Croix de guerre, docteur honoris causa de l'Université de Madrid, 21, rue Raymond IV.

1960 - M. Philippe WOLFF, professeur à la Faculté des Lettres et des Sciences humaines, Président de la Fédération des Sociétés Académiques et Savantes Languedoc-Pyrénées-Gascogne, 14, allées Paul Sabatier,

1961 - M. Maurice DUBY, docteur en droit, avocat à la Cour d'Appel, membre de l'Académie de Législation, 1, rue Montardy.

1962 - M. Léo ESCANDE, membre de l'Institut de France, Conseiller Scientifique de la Délégation Générale de la Recherche Scientifique, Directeur de l'Ecole Nationale Supérieure d'Electrotechnique, d'Electronique et d'Hydraulique de Toulouse, docteur honoris causa des Universités de Recife, Sao Paulo, Lisbonne, Liège, Porto Alegre, Lima, Vienne, Gand, Rio de Janeiro, Buenos-Aires et Berlin, Commandeur de la Légion d'honneur, 17 bis, allées Jean-Jaurès.

1963 - M. Gabriel MARTY, Doyen de la Faculté de droit et des Sciences économiques, Avocat à la Cour d'Appel de Toulouse, membre de l'Académie internationale de droit comparé, membre de l'Académie de Législation de Toulouse, Président de l'Association Internationale pour l'enseignement du droit comparé, chevalier de la Légion d'honneur, commandeur de l'Ordre des Palmes académiques, 3, rue d'Astorg.

M. le comte de CHALUS, ingénieur diplômé de l'Ecole Supérieure d'Electricité, chevalier de la Légion d'honneur, 16, rue Mage.

1964 - M. Edouard ESTIENNY, chirurgien en chef des Hôpitaux, Croix de guerre 1939-1945, lauréat de l'Académie française, membre de la Société des Poètes français, rue de Metz, 50 et Les Pins, Avenue de Lardenne, 181.

M. André LEBOIS, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Toulouse, membre de la Société des Poètes français, membre correspondant de l'Académie Montesquieu, rue Commissaire-Philippe, 2.

M. le Préfet de la Région Midi-Pyrénées, M. le Maire, académiciens-nés.

M. José CABANIS et Mgr DUCROS, élus Mainteneurs, n'ont pas encore été reçus.

MAITRES ES JEUX FLORAUX

1932 - M. le chanoine Jules CUBAYNES, félibre majoral, chanoine honoraire de la cathédrale de Cahors, Concots (Lot).

1935 - M. Albert PESTOUR, mestre en gai saber, Chante-Merle, par Coulounieix (Dordogne).

1936 - M. Suzanne MALARD, médaille d'argent de la Reconnaissance de la Croix-Rouge monégasque, villa Lamartine, Monte-Carlo (principauté de Monaco).

1939 - M. Raymond ESCHOLIER, homme de lettres, conservateur honoraire des musées de la Ville de Paris, conseiller culturel, grand prix de littérature de l'Académie française, grand-officier de la Légion d'honneur, décoré de la Médaille militaire, Commandeur de l'ordre du Sauveur de Grèce, Officier du Soleil Levant du Japon, grand-officier de la Couronne d'Italie à Malachite, par Mirepoix (Ariège) et 1, rue Bonaparte, Paris (VIème).

1948 - Mme Isabelle SANDY, ancien membre du comité de la Société des Gens de Lettres, chevalier de la Légion d'honneur et de l'Ordre des Lettres et des Arts, à Saint-Martin-de-Caralp (Ariège).

1949 - Mgr Jean-Léon-Olivier MAURAUULT, Protonotaire apostolique, chapelain de l'Ordre de Malte, commandeur de l'Ordre du Saint-Sépulcre, membre de la Société Royale du Canada, président de la Société Historique de Montréal, recteur honoraire de l'Université de Montréal, à Montréal (Canada).

1952 - M. Henri BUSSE, membre de l'Institut de France (Académie des Beaux Arts), correspondant associé de l'Académie Royale de Belgique, professeur honoraire au Conservatoire de Musique de Paris, grand officier de la Légion d'honneur et de l'ordre de Léopold de Belgique, chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand, rue Eugène Delacroix, 5, Paris (XVIème).

1953 - M. Marie NOEL (Marie ROUGET), membre de l'Académie Ronsard, grand prix de Poésie de l'Académie française, officier de la Légion d'honneur, rue Milliaux, 27, à Auxerre.

M. Charles GRANDO, secrétaire général honoraire de la ville, secrétaire perpétuel de l'Académie du Genêt d'Or, majoral, syndic-assesseur du Félibrige, chevalier de la Légion d'honneur, commandeur des Palmes académiques et du Mérite national français, rue des Augustins, 29, Perpignan (P.-O.).

1956 - M. Emile PELLETIER, Préfet de la Seine honoraire, ancien ministre de l'Intérieur, commandeur de la Légion d'honneur, décoré de la Croix de Guerre et de la Médaille de la Résistance, commandeur de l'Ordre des Palmes académiques et de l'Ordre des Arts et Lettres, 9, rue de Coulmiers, Toulouse.

Mlle Marcelle JOIGNET, membre de la Société des Gens de Lettres et de la Société des Auteurs Dramatiques, officier de l'Ordre des Palmes académiques, lauréate de l'Académie française, rue des Guetteries, 3, à Tours.

M. l'abbé Sylvain TOULZE, félibre majoral, Trespoux, par Cahors (Lot).

M. Pablo CASALS, compositeur de musique, à Moligt-les-Bains (Pyrénées-Orientales).

M. Pascal BONETTI, président d'honneur de la Société des Poètes Français, Président de la Fondation Victor Hugo, commandeur de la Légion d'honneur, décoré de la Croix de guerre, commandeur de l'Ordre des Palmes académiques, grand prix de l'Académie Française, grand prix littéraire de la Ville de Paris, 54 bis, rue Michel-Ange, Paris (XVIème).

1968 - Mme la princesse BIBESCO, membre de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises de Belgique, lauréate de l'Académie française, chevalier de la Légion d'honneur, 45, quai de Bourbon, Paris (IVème).

M. André SOUBIRAN, Docteur en médecine, lauréat de l'Académie Française, de l'Académie Nationale de Médecine, lauréat du Prix Théophraste Renaudot, chevalier de la Légion d'honneur décoré de la Croix de guerre, officier de l'Ordre de la Santé Publique, 43, boul. Victor-Hugo, Neuilly-sur-Seine.

1959 - M. Joan AINAUD DE LASARTE, membre de l'Institut d'Estudis Catalans, membre de The Hispanic Society of America, Directeur général des Musées d'Art de Barcelone, 52, calle Ciutat de Balaguer, Barcelone.

1960 - M. Ramon MENENDEZ PIDAL, Président de l'Académie Royale d'Espagne et membre de l'Académie d'Histoire, Docteur honoris causa des Universités de Toulouse, Hambourg, Oxford, Tübingen, Paris, Louvain, Bruxelles, Amsterdam, Gênes, La Havane, Bucarest, Bonn, Zurich, Palerme, Lisbonne, Rio de Janeiro, Buenos-Aires, Salamanque, Condes del Val, 23, Madrid, 16.

1961 - Mme Rita LEJEUNE, Professeur à la Faculté des Lettres de Liège, Soci du Félibrige, membre correspondant de l'Académie Royale des Belles Lettres de Barcelone, docteur honoris causa de l'Université de Bordeaux, Commandeur de l'Ordre de la Couronne de Belgique, 17, rue Saint-Pierre, Liège (Belgique).

1962 - M. Henri DUCLOS, homme de lettres, Docteur en médecine, lauréat de l'Académie Française, officier de la Légion d'honneur, Croix de guerre 1939-1945, La Prairie, 3, rue Guillaume-Apollinaire, Perpignan (Pyr.-O.).

1963 - M. André BERRY, docteur ès lettres, membre de l'Académie des Provinces françaises, grand prix littéraire de la ville de Bordeaux, grand prix de Poésie de l'Académie française, chevalier de la Légion d'honneur, 30, rue de Varenne, Paris (VIIe).

1964 - M. Maurice GENEVOIX, secrétaire perpétuel de l'Académie Française, président de l'Académie des Provinces Françaises, Grand Croix de la Légion d'honneur, décoré de la Croix de Guerre, Commandeur de l'Ordre des Palmes académiques, de l'Ordre des Arts et Lettres et du Mérite Touristique, 1, rue de Seine, Paris VIe et Les Vernelles, Saint-Denis-de-l'Hôtel (Loiret).

1965 - Mme Christiane BURUCOA, poète et critique littéraire, lauréate de l'Académie Française et de la Société des Gens de Lettres Officier de l'Instruction Publique, Chevalier des Arts et Lettres, sociétaire de la Société des Gens de Lettres et de la Société des Poètes Français, membre du Syndicat des Critiques Littéraires, 66, avenue Jean-Jaurès, Millau (Aveyron) et Le Triadou, Peyreleau (Aveyron).

PROGRAMME-RÉGLEMENT (1)

CONCOURS LITTÉRAIRES pour l'année 1966

Il faut distinguer deux sortes de concours:

1° CELUI DES FLEURS TRADITIONNELLES, RÉSERVÉ A DES ŒUVRES INÉDITES ET BRÈVES;

2° CELUI DES PRIX SPÉCIAUX EN ESPÈCES (Victor Capus, Esparbié, Fabien Artigue, Pujol, Maury, Rouzaud, Lacroix-Barrera, Marfan, Jeanne Marvig, Clabaugh-Thornton) RÉSERVÉS A DES OUVRAGES.

LEURS CONDITIONS SONT ABSOLUMENT DIFFÉRENTES.

1° CONCOURS DES FLEURS TRADITIONNELLES

A) POÉSIE FRANÇAISE

L'Académie dispose:

1° De dix prix annuels: une fleur d'or, l'Amarante, huit fleurs d'argent: Violette, Souci, Eglantine, Lis, Primevère, (Eillet, Immortelle (prix du Conseil Général), Narcisse (prix du Conseil Municipal) et un Laurier de vermeil (prix Stephen-Liégeard), celui-ci réservé à la meilleure pièce présentée au concours.

2) L'Académie dispose en outre de l'Eglantine d'or, (fondation Soubeiran de SCopon, 1746), destinée à récompenser un discours en prose sur un sujet proposé, du Jasmin d'Or (fondation de la marquise de Blocqueville, 1879) pour récompenser un discours en prose sur un sujet de morale chrétienne, proposé, et de la Violette d'or (fondation du commandant de Roquemaurel, 1878) pour récompenser un poème sur un sujet proposé selon l'actualité.

(1) Ce programme est envoyé gratis et franco à toute personne qui la demande, par lettre affranchie, à M. le Secrétaire perpétuel d'Assézat et Clémence Isaure, à Toulouse).

L'Académie demeure seule juge de l'opportunité de la mise au concours des sujets qu'elle a à proposer, sous la réserve de les annoncer deux années avant la compétition.

Dans tous les genres poétiques des concours, le sujet est laissé au choix des auteurs.

Date du concours

Ce concours est ouvert, chaque année, du 1er au 31 décembre 1965, ce dernier jour, exceptionnellement les envois seront reçus jusqu'à 16 h 30, terme de rigueur, après lequel, pour quelque motif que ce soit, aucun ouvrage ne sera plus reçu.

Mode d'envoi

Les auteurs feront déposer par un correspondant domicilié à Toulouse trois copies (manuscrites ou dactylographiées) de chaque ouvrage au Secrétariat de l'Académie des Jeux Floraux, Hôtel d'Assézat et Clémence Isaure, à Toulouse.

Ils pourront également les expédier par la poste. Le secrétariat est ouvert tous les jours de dix heures à midi, sauf le samedi, le dimanche et le 25 décembre, du 1er au 31 décembre précédant l'année du concours.

Ces trois copies sont nécessaires pour le premier examen qui se fait à la fois et séparément dans trois bureaux.

Dans aucun cas les membres de l'Académie ne peuvent servir de correspondant.

Chaque envoi, comprenant une ou plusieurs pièces sera accompagné d'une enveloppe cachetée qui portera une devise, laquelle sera reproduite en tête de chacune des pièces et contiendra, avec les titres des pièces, le nom et l'adresse de l'auteur.

Ces enveloppes seront enfermées dans une cassette, dont Messieurs les Censeurs conserveront la clef. Lesdites enveloppes ne seront ouvertes par Messieurs les Censeurs que lorsque l'examen des pièces aura été achevé et que l'attribution d'une récompense ou, tout au moins l'impression au Recueil auront été décidées.

Ne seront pris en considération et soumis au concours que les envois qui seront accompagnés d'un mandat poste de trois francs, représentant le droit d'inscription au concours.

Un seul droit d'inscription de trois francs permet de soumettre au concours des Fleurs Traditionnelles plusieurs poèmes du même auteur (soit dans la section poésie française, soit dans la section poésie occitane).

Les correspondants devront personnellement s'assurer, avant d'effectuer le dépôt des pièces soumises au concours, qu'un mandat de trois francs est annexé à l'enveloppe renfermant les nom et adresse du concurrent. Ce mandat ne devra en aucun cas être Inséré à l'intérieur de l'enveloppe indiquant l'identité du concurrent.

B) POÉSIE OCCITANE

Depuis 1895, des Fleurs, identiques à celles qui sont accordées annuellement aux poésies françaises, sont décernées à des poésies détachées, écrites en langue d'Oc, suivant ses divers dialectes (Languedoc, Catalogne, Provence, Gascogne, Auvergne, Limousin).

Les auteurs sont instamment priés de mettre la traduction française en regard des pièces qu'ils présentent, afin de faire bien comprendre et apprécier la valeur des mots particuliers à certains dialectes ou susceptibles de diverses interprétations. L'Académie se réserve le droit de ne point examiner les œuvres qui ne seraient pas accompagnées d'une traduction en français.

Les auteurs devront rigoureusement se conformer, en ce qui concerne les poésies détachées, à toutes les règles générales du concours des Fleurs, SANS EXCEPTION.

Le mode d'envoi pour les pièces de poésie occitane est identique à celui des pièces de poésie française.

C) REMARQUES GÉNÉRALES SUR LES CONCOURS DES FLEURS

a) Aucune pièce ne devra contenir plus de cent cinquante vers. Pour les études ou discours en prose, ils ne devront jamais excéder 60 pages du Recueil.

b) Les pièces affectant la forme dramatique ne sont pas admises à concourir.

c) Le prix ne serait pas délivré à l'auteur qui le réclamerait sous un nom supposé ou qui publierait son œuvre, jusqu'alors inédite, avant la séance solennelle (Les pseudonymes littéraires sont toutefois admis).

d) Les auteurs de pièces qui ont obtenu d'être insérées dans le Recueil ne peuvent, avant l'impression, faire à leurs ouvrages d'autres changements que ceux qui leur seront indiqués au nom de l'Académie.

e) En accordant une distinction, l'Académie se réserve toujours le droit de modifier le titre de l'ouvrage qui l'obtient et de déterminer le genre dans lequel cet ouvrage doit concourir. Les auteurs qui refuseraient d'accepter sa décision renonceraient à toute récompense, il en serait de même de ceux qui ne voudraient pas consentir aux suppressions ou corrections demandées.

f) L'Académie a le droit de faire imprimer dans son Recueil en totalité ou en partie, les pièces présentées au Concours. L'auteur qui n'obtient pas de prix peut seulement demander que son nom ne soit pas imprimé au Recueil. Cette demande doit être formulée avant le 1er avril.

g) L'échange d'une Fleur contre une somme d'argent ne constitue pas un droit pour les lauréats; en pareil cas l'Académie se réserve de statuer.

h) On ne pourra plus concourir dans un même genre de composition après y avoir obtenu trois fois, soit comme Prix de l'année, soit comme Prix réservé, la Fleur assignée à ce genre. Il en est de même du Laurier. On donne le nom de Prix réservé à une Fleur qui, n'ayant point été adjugée comme prix du genre dans un concours, a été mise en réserve pour accroître, lors des Concours ultérieurs, le nombre des Fleurs à distribuer. Un ouvrage qui n'a pas remporté le Prix de l'année peut obtenir soit la Fleur réservée de son genre, soit la Fleur réservée d'un genre différent, pourvu que celle-ci soit d'une moindre valeur.

i) Deux exemplaires de chaque ouvrage sont conservés dans les archives.

Le troisième exemplaire des ouvrages présentés pourra être rendu à son auteur, s'il en fait la demande, l'année même du concours, dans les trois mois qui s'écoulent à partir du 3 mai.

j) Toute pièce déjà présentée à l'un des Concours pour les Fleurs Traditionnelles, ou tout ouvrage présenté à l'un des concours spéciaux et qui n'ont pas été retenus par l'Académie ne peuvent être représentés à nouveau à un concours ultérieur.

LETTRES DE MAITRISE ÈS JEUX

Le lauréat qui aura obtenu, comme Prix d'année ou comme Prix réservé du genre, trois Fleurs, dont une au moins soit l'Amarante, pourra demander à l'Académie des lettres de Maître ès Jeux Floraux. Ces lettres donnent droit d'assister et d'opiner, avec les Mainteneurs, aux Assemblées publiques et particulières concernant le jugement des ouvrages, l'adjudication et la distribution des prix. La même faculté appartient aux lauréats du Discours qui auraient obtenu trois Eglantines d'or. Aux termes d'une récente décision de l'Académie, deux Violettes d'argent, prix du genre, ou deux Lauriers sont considérés comme l'équivalent d'une Fleur d'or, le nombre de Fleurs nécessaires aux lauréats pour pouvoir prétendre aux lettres de Maîtrise sera calculé en conséquence.

Les Rappels n'entrent pas en ligne de compte pour l'obtention des lettres de Maîtrise.

2° CONCOURS SPÉCIAUX

A) PRIX FABIEN-ARTIGUE

Tous les deux ans, alternativement, l'Académie met au concours les prix suivants:

I. Un prix indivisible de 100 francs attribué, s'il y a lieu, à un volume imprimé, ou à un recueil, manuscrit ou dactylographié, de poésie française. Les œuvres de forme dramatique ne seront pas admises à ce concours. Ce prix sera attribué en 1966.

Tous les six ans, ce prix doit être réservé à la langue d'Oc. Ce prix sera donc attribué à l'occitan en 1970.

II. Un prix indivisible de 50 francs attribué, s'il y a lieu, à un volume imprimé, ou à un recueil, manuscrit ou dactylographié, en prose, d'ordre essentiellement littéraire intéressant la région méridionale. Prochaine attribution de ce prix en 1969.

Tous les six ans, ce prix sera réservé à la langue d'Oc, étant précisé qu'il pourra être accordé à des ouvrages de prose ou même à des études en français (histoire, critique, philologie, folklore) se rapportant à la langue d'Oc. Prochaine attribution de ce prix en 1967.

Les auteurs qui auront envoyé des œuvres dignes d'intérêt et satisfaisant aux conditions ci-dessus, pourront bénéficier d'une somme de valeur égale ou inférieure, répartie entre les plus méritants, sous le titre de prix d'Académie.

B) PRIX PUJOL

Chaque année, une somme de 30 francs (fondation de M. Camille Pujol) sera employée à récompenser un ouvrage sur Toulouse, sa région ou son histoire. Ces travaux, qui doivent tous être signés du nom de leur auteur, pourront être, soit inédits, soit publiés. Le prix est alternativement attribué à des œuvres de prose ou à des œuvres de poésie.

Tous les quatre ans il est réservé à la langue d'oc.

Ce prix sera attribué, en 1966 à une œuvre de poésie en langue d'oc.

C) PRIX MAURY

Tous les quatre ans, un prix de 20 francs (fondation de M. Maury), est décerné à un **OUVRAGE EN PROSE** imprimé, dactylographié ou manuscrit, sur un sujet d'intérêt public laissé au choix des auteurs. Ce prix est réservé aux auteurs nés à Toulouse, qui doivent le justifier en envoyant leur bulletin de naissance.

Les ouvrages pour le Prix Maury pourront être, soit inédits, soit publiés dans les mêmes conditions que pour le Concours Pujol.

Ce prix sera attribué en 1966.

D) PRIX HENRI-ROUZAUD

Tous les quatre ans, un prix de 20 francs (fondation de M. et Mme Rouzaud, en mémoire de leur fils, lauréat de l'Académie) est décerné à UN OUVRAGE D'INTÉRÊT RÉGIONALISTE, imprimé ou manuscrit.

Prochaine attribution de ce prix en 1967.

E) PRIX CLÉMENT DE LACROIX-BARRERA

Tous les cinq ans, un prix de 20 francs (fondation de M. Clément de Lacroix-Barrera) est réservé à un méridional, de préférence catalan du Roussillon ou de la Catalogne espagnole (poète, historien, romancier, artiste) dont l'œuvre se sera inspirée de la race, des traditions, des coutumes de son pays.

Attribution à la discrétion de l'Académie. Prochaine attribution de ce prix en 1970.

F) PRIX ALBERT-MARFAN

Un prix de 200 francs sera décerné tous les deux ans (année de chiffre impair) à un ouvrage en prose française sur un sujet d'histoire ou de littérature méridionales.

Prochaine attribution de ce prix en 1967.

G) PRIX JEANNE-MARVIG

L'Académie décerne tous les deux ans un prix indivisible de 100 francs, attribué à une œuvre de poésie française, volume ou recueil, imprimée ou dactylographiée.

Prochaine attribution de ce prix en 1967.

H) PRIX FRANCÈS-CLABAUGH-THORNTON

Un prix de 100 francs est décerné tous les trois ans à un ouvrage concernant la littérature occitane, rédigé en occitan, français ou anglais.

Prochain attribution de ce prix en 1967.

I) PRIX JEANNE ET MARIE-LOUISE-BONSIRVEN

Pour l'année 1966, un prix exceptionnel de 200 francs sera attribué à un poète d'origine languedocienne qui ait déjà écrit une œuvre substantielle.

Date des concours spéciaux et mode d'envoi

Ces divers concours sont ouverts dans des conditions identiques à celles des concours pour les fleurs traditionnelles, c'est-à-dire qu'ils sont toujours irrévocablement clos le 31 décembre de l'année précédant celle de l'attribution du prix, à 16 h 30. Passé ce terme, aucun ouvrage ne sera reçu, quel que soit le motif du retard.

Conditions générales

Les ouvrages imprimés proposés aux concours spéciaux devront avoir été publiés postérieurement à l'attribution du précédent prix périodique pour lequel ils concourent.

Tout ouvrage, imprimé ou manuscrit, soumis au concours ne devra ni avoir été couronné par une Académie ni avoir obtenu un prix de la part d'une autre Compagnie ou société littéraire antérieurement à l'attribution du prix de l'Académie des Jeux Floraux; celle-ci se réserve le droit de mettre hors concours les ouvrages qui viendraient à obtenir entre temps une telle distinction.

Les prix de la Fondation Esparbié et de la Fondation Victor Capus ne peuvent être décernés à titre posthume.

Mode d'envoi

Les ouvrages présentés pour les concours de 1965 pourront être déposés par les auteurs ou leur mandataire au Secrétariat de l'Académie (hôtel d'Assézat et Clémence Isaure, à Toulouse) ou bien être envoyés par eux directement et franco. Dans les deux cas, ils sont priés de préciser exactement leur adresse.

Aucune longueur n'est fixée pour les travaux de ces Concours.

Les ouvrages manuscrits ou dactylographiés devront être déposés en trois exemplaires, dont un seul reste la propriété de l'Académie; les autres pourront être restitués à leurs auteurs jusqu'au 1er octobre de l'année du concours. Passé cette date, le Secrétariat de l'Académie considèrera que les auteurs ont renoncé à les retirer.

FONDATION ESPARBIÉ

Tous les deux ans (les années de chiffre impair), une somme de 1000 francs, indivisibles, sera attribuée à un écrivain vivant, ayant de préférence des attaches méridionales, qui se recommandera par son œuvre, sa situation, la dignité de sa vie. Prochaine attribution de ce prix en 1967.

FONDATION VICTOR-CAPUS

Un prix de 5 000 F, attribué chaque année à une œuvre littéraire (œuvre d'imagination, œuvre d'érudition, essais prose ou poésie) écrite en français ou en langue d'oc, due de préférence à un écrivain qui ait tiré ses origines des provinces occitanes ou contracté des attaches avec celles-ci ou dont l'œuvre les concerne, et qui tende à enrichir la vie spirituelle et intellectuelle de notre temps.

Ce prix sera attribué en 1966.

Les candidats à ce prix sont invités à établir des dossiers de demande comportant tous les renseignements nécessaires et à adresser au secrétariat de l'Académie, hôtel d'Assézat et Clémence Isaure, place d'Assézat, à Toulouse, leurs dossiers entre le 1er et le 31 décembre de l'année qui précède l'attribution des prix.

PRIX DE VERTU

Conditions générales du concours

a) Les demandes de participation à l'un des concours pour les prix de vertu devront être formulées, non par les intéressés, mais par une personne honorable les connaissant et de leur voisinage: curé, maire, juge de paix ou notable de leur pays ou de leur quartier.

La demande sera établie sous forme de lettre ou, mieux, de mémoire, détaillé, appuyé de pièces probantes, de certificats authentiques délivrés et signés par des autorités locales ou des personnes notables, telles que maire de la commune, curé de la paroisse, juge de paix du canton ou autres particulièrement estimées et, s'il se peut, connues des membres de l'Académie.

Aucune demande faite directement par les intéressés ne sera examinée.

b) La demande devra, notamment, indiquer les nom, prénoms, lieu de naissance, âge de la personne présentée.

Pour les prix Artigue le dossier devra, en outre, contenir avec pièces sérieuses ou officielles à l'appui:

1° la durée de l'occupation familiale du même domaine ou la durée de l'exercice familial de la même profession pour les artisans;

2° l'âge et le nom du père et de la mère (si elle est vivante),

3° le nombre, l'âge et le nom des enfants vivants et des enfants décédés;

4° le nombre, l'âge et le nom des enfants travaillant avec leur père ou exerçant la même profession que lui;

5° le nombre et le nom des enfants exerçant la même profession que le père mais hors de son foyer;

6° les noms des enfants mariés, la profession qu'ils exercent et le lieu où ils l'exercent, le nombre et l'âge de leurs enfants. On devra indiquer, en plus, s'il y a de vieux parents à la charge du candidat et vivant avec lui, leur position dans la famille, leur âge, s'ils sont infirmes ou encore valides et travaillant, etc.

c) Les lauréats des prix Artigue (agriculteurs ou artisans) ne pourront pas de nouveau participer à ce concours.

Les bénéficiaires des autres prix de vertu ne pourront se représenter au concours avant cinq ans révolus, même pour un prix autre que celui qu'ils ont obtenu.

d) Tous les dossiers devront être parvenus, franco de port, au Secrétariat de l'Académie des Jeux Floraux, le 31 décembre de l'année précédant celle de l'attribution du prix, à 16 h 30.

Les noms des bénéficiaires des prix Sage et Verdier ne seront pas publiés.

e) Tout prix de vertu ou autre non réclamé ou dont les conditions ne seront pas réalisées au 31 décembre de l'année où il aura été accordé sera caduc et le montant rentrera dans les fonds libres de l'Académie.

A) PRIX FABIEN-ARTIGUE

Tous les deux ans, alternativement, l'Académie met au concours les prix suivants:

I. Un prix indivisible de 100 francs attribué, s'il y a lieu, à une famille d'agriculteurs:

1° Résidant depuis 40 ans au moins sur le même domaine;

2° Ayant au moins cinq enfants légitimes, dont trois au moins majeurs, sont demeurés agriculteurs ou ont épousé des cultivateurs;

3° Et ayant conservé notoirement le culte des vertus familiales et professionnelles.

Ce prix sera attribué en 1966.

II. Un prix indivisible de 100 francs attribué, s'il y a lieu, à une famille d'artisans ou d'ouvriers:

1° Dont le chef de famille doit être attaché à la même profession depuis 40 ans au moins;

2° Ayant au moins cinq enfants légitimes, dont trois au moins, majeurs, sont eux-mêmes artisans ou ouvriers ou ont épousé des artisans ou ouvriers;

3° Et ayant conservé notoirement le culte des vertus familiales et professionnelles.

Prochaine attribution de ce prix en 1967.

Pour ces deux prix, les concurrents devront appartenir à l'un des départements qui suivent:

Haute-Garonne, Ariège, Aude, Tarn, Tarn-et-Garonne, Gers, Hautes-Pyrénées, Pyrénées-Orientales, Hérault, Aveyron, Lot, Lot-et-Garonne, Landes, Basses-Pyrénées et Dordogne.

B) PRIX OZENNE

L'Académie distribue tous les trois ans un Prix de Vertu et de Mérite de 100 francs.

a) L'action ou la série d'actes à récompenser devra s'être prolongée pendant au moins une partie des deux années qui auront précédé celle du concours.

b) Les prix dont il s'agit ne seront attribués qu'à des personnes sans fortune.

c) Pourront prendre part à ce concours les personnes de l'un ou l'autre sexe qui auront accompli les actes à récompenser dans le département de la Haute-Garonne ou dans l'un des six départements limitrophes: Tarn, Tarn-et-Garonne, Aude, Ariège, Hautes-Pyrénées, Gers.

d) Les actes méritoires accomplis hors des départements dont il s'agit, ne pourront être récompensés que dans le cas où leurs auteurs avaient dans les dits départements leur domicile, ou leur résidence ordinaire, au moment des actes proposés au jugement de l'Académie.

Prochaine attribution de ce prix en 1967.

C) PRIX VERDIER

Tous les trois ans, l'Académie décerne, conformément au legs de Mlle Louise VERDIER, une somme de 30 francs, attribuée à des personnes malades, pauvres ou chargées d'enfants et domiciliées dans le département de la Haute-Garonne.

Prochaine attribution du prix en 1967

D) PRIX SAGE-GLEIZES

Tous les trois ans, l'Académie décerne, conformément aux legs de M. Octave SAGE et Mme SAGE mère et de Mme Marie-Françoise GLEIZES, une somme de 120 francs, destinée à récompenser des familles méritantes domiciliées dans la Haute-Garonne.

Ce prix sera attribué en 1966.

E) PRIX BARRAT (Fondations de Mme Marguerite BARRAT)

Tous les cinq ans, ce prix (50 francs) sera attribué alternativement à une famille nombreuse ou à une jeune famille, les personnes appelées à recevoir ce prix devant être unies en légitime mariage et habiter la Haute-Garonne.

Les prochaines attributions auront lieu en 1975 (Prix de la famille nombreuse) et en 1970 (Prix de la jeune famille).

F) FONDATION ESPARBIÉ

Une somme de 1500 francs divisible sera attribuée sur les fonds de la Fondation Esparbié, au jugement de l'Académie, sur des candidatures qui lui seront présentées dans les formes indiquées ci-dessus pour les conditions générales des prix de Vertu (années paires).

Ce prix sera attribué en 1966.

G) FONDATION VICTOR-CAPUS

Une somme de 4000 F, divisible au gré de l'Académie.
Ces prix seront attribués en 1966.

Observation importante

L'Académie, en raison des circonstances économiques, se réserve le droit de réduire tous les prix en espèces indiqués ci-dessus ou leur valeur.

En raison de l'augmentation des frais occasionnés par l'examen des pièces soumises aux concours, tous les envois des candidats aux concours, exception faite pour les Prix de Vertu, devront être accompagnés d'un mandat-poste de 3 francs à l'adresse de l'Académie des Jeux Floraux, hôtel et place d'Assézat, à Toulouse.

En ce qui concerne les pièces déposées par correspondants pour le concours des fleurs traditionnelles (français et occitan), le versement d'une somme de 3 francs doit être effectué par le correspondant au Secrétariat de l'Académie, lors de la remise des ouvrages (1).

Ces conditions sont impératives.

Toute personne qui prend part aux concours s'oblige à accepter toutes les décisions de l'Académie quelles qu'elles soient et à renoncer à tout recours de quelque nature qu'il soit.

(1) Tout concurrent est instamment prié de n'utiliser, pour l'envoi de la somme de 3 francs, soit directement au Secrétariat de l'Académie, soit au correspondant choisi, que le mandat-poste sous enveloppe affranchie. Tout autre mode d'envoi: mandat-carte, mandat-chèque postal, chèque sur une banque, etc., ne sera pas admis.

CONCOURS DE 1965

PALMARÈS

I

CONCOURS LITTÉRAIRES

1° Le Prix de la Fondation Victor-Capus, de 5 000 francs, a été attribué à M. Jean Mistler, à Paris.

2° Le Prix de la Fondation Esparbié, de 1000 francs, a été attribué à Mme Germaine-Emmanuel Delbousquet, à Agen.

3° CONCOURS DES FLEURS

A) Poésie Française

L'Académie avait reçu 635 œuvres de poésie.

Les œuvres suivantes ont été couronnées:

- Chant Royal, qui a obtenu le Laurier de Vermeil, par M. Claude Rivière, à Bordeaux.
- Les Chevaux du Soleil, poème qui a obtenu l'Immortelle d'argent (prix du Conseil Général), par M. Jean Biès, à Arros-de-Nay (Basses-Pyrénées).
- Unité secrète, poèmes qui ont obtenu une Eglantine d'argent, par M. Georges Saint-Clair, à Soumoulou (Basses-Pyrénées).
- Les Pas dans les Pas, poème qui a obtenu une Violette d'argent, par Mademoiselle Marthe-Claire Fleury, à Paris.
- Élégie, qui a obtenu un Souci, par M. Henri Pitard, à Toulouse.
- Le Coloque des deux Maisons, poème qui obtenu un rappel de Souci par Madame Bénita Azais-Carrère, à Toulouse.
- D'autres viendront, pièce qui a obtenu un œillet, par Madame Bernadette Velly, à Bordeaux

B) Poésie Occitane

Trente-neuf ouvrages ont pris part à ce concours.

Les Fleurs suivantes ont été couronnées:

— Caminanf, caminant, poème qui a obtenu le Narcisse (prix du Conseil Municipal) par M. André Lagarde, à Carbonne (Haute-Garonne).

— Hauts Planhs, poème qui a obtenu un Souci, par Madame Jacqueline, Frédéric Frié, à Paris.

— Arbre, poème qui a obtenu un rappel de Narcisse, par M. Emile Foxonet, à Perpignan.

4° PRIX PUJOL (prose)

Le prix a été décerné à M. René Descadeillas, à Carcassonne, pour son ouvrage: Rennes et ses derniers seigneurs.

5° Un Prix d'Académie a été décerné à M. Louis Castex, à Paris, pour son livre: Iles, Relais du Ciel.

6° PRIX CLÉMENT-DE-LACROIX-BARRERA

Le prix a été décerné à Madame Simone Gay, à Ille-sur-Têt (Pyrénées-Orientales).

7° PRIX ALBERT-MARFAN

Le prix a été décerné à M. Jacques d'Welles, à Bordeaux, pour son ouvrage: Monsieur le Marquis de Tourny, Intendant de Guyenne à Bordeaux et son époque: 1743-1757.

8° PRIX JEANNE-MARVIG (poésie française)

Le prix a été décerné à M. Louis Emié, à Bordeaux, pour son Recueil: Coplas.

9° PRIX JEANNE ET MARIE-LOUISE-BONSIRVEN (poésie française)

Le prix a été attribué à Madame Mireille Ducos, à Toulouse, pour son recueil: L'Herbier d'Automne.

10° Un Prix d'Académie a été attribué à Madame Antoinette Nusbarne, à Aigues-Vives (Gard), pour son recueil de poèmes: Les Visiteurs des Temps perdus.

II

PRIX DE VERTU

Un prix de 1000 francs a été attribué à Madame Paul Dardé, à Lodève.

Un prix de 800 francs a été attribué à Monsieur de Tauriers, à Juan-les-Pins.

Un prix de 500 francs a été attribué à Madame Reitzer, à Toulouse.

Un prix de 400 francs a été attribué à Monsieur Leroux, à Toulouse.

Un prix de 300 francs a été attribué à Mademoiselle Bernadette Ouvrié, à Toulouse.

Un prix de 250 francs a été attribué à Mademoiselle Marie Boudet, à Rieux-Volvestre (Haute-Garonne).

Un prix de 250 francs à Monsieur Lafont, à Toulouse.

Un prix de 250 francs à Madame Sanchez, à Toulouse.

Un prix de 250 francs à Mademoiselle Higounenc, à Toulouse.

Un prix de 250 francs à Monsieur Viers, à Toulouse.

Un prix de 200 francs à Monsieur Gomez, à Toulouse.

OUVRAGES COURONNÉS
MENTIONNÉS
ou
DISTINGUÉS DANS LES CONCOURS DE 1965

CHANT ROYAL

qui a obtenu le laurier de vermeil par M. Claude Rivière à Bordeaux

Terre, vaisseau de nuit, quel cri de mort explose
Sur les récifs du temps? Ici rôde une peur
Dans les labours de l'ombre et l'éternelle pause
Des bêtes en sommeil. Voici dans la touffeur
Des solstices du sang l'hôte de ce visage
Venu des hautes mers et des heurts de l'orage.
Sur des parvis de lune une autre floraison
Se devine à ses fleurs porteuses de poison.
O Dieu vivant! J'attends. Que tombe la sentence
Quand tout l'azur suffoque à longueur de saisons
Dans la fureur de l'aube où s'épuise l'absence!

Mais je suis et je meurs d'une métamorphose
Où s'accomplit l'instant devenu pesanteur.
Qui s'exclame en plein ciel et quel précurseur ose
Dans cet écroulement d'un exil séducteur
Juguler le pouvoir d'un fantôme trop sage!
Des soleils défaillants je connais le message
Pour les rites sacrés d'une fin sans raison.
Je me prolonge inerte au bord d'un horizon
Qu'absorbe le tumulte à l'envers du silence.
Que viennent l'éboulis, l'amplitude à foison
Dans la fureur de l'aube où s'épuise l'absence!

Feu lunaire! Quel homme à son âme propose
Le délit de l'oubli? Le passé sans pudeur
Apprend les derniers mots dont la bouche dispose.
Masques, d'où venez-vous? Je connais ma stupeur
Dans vos propres secrets. Qu'avez-vous pris en gage
Quand l'univers entier s'empara de mon âge?
A mort mes quarante ans! il n'est pas de pardon
Pour un ennui si grand. Un songe à reculons
Refoule mon espace aux confins de l'essence.
Quels départs souterrains poussent à l'abandon
Dans la fureur de l'aube où s'épuise l'absence?

L'enfant mort qui me suit! Et ce corps qui repose!
L'amour n'a plus de part dans ce fond de rumeur,
O désordre des nuits dont je surprends la cause,
Par quelle dérision suis-je le spectateur?
Mon double, lève-toi! Tous les vents de passage
Sur les murs en péril me font tourner la page.
La ténèbre diffuse aux relâches du son

M'expulse encor' vivant de ce qui fut ton nom.
Suis-je ou ne suis-je plus? C'est toujours la cadence
Des pas ensevelis jusqu'au leurre du don
Dans la fureur de l'aube où s'épuise l'absence!

A l'arrière du monde une autre main se pose...
Au large les clartés pour un spectre sans cœur
Que de jours inversés dans leur apothéose.
Que de bruits inconnus en sourdes profondeurs!
Est-ce moi qui respire en dépit d'un présage
Dont je cherche à ravir la rigueur du partage?
Ecoute! Je crois vivre où nul ne me répond.
Les eaux vives du temps nous ont rejoints d'un bond.
Cesse donc de mourir quand toute équivalence
Abolit d'un seul coup notre même limon
Dans la fureur de l'aube où s'épuise l'absence!

Puis-je vaincre et me fuir? ô lente trahison?
De ma chair à ta chair se consume un tison...
Ferme-toi ma blessure, au flanc de l'apparence
Et regarde ce corps qui trébuche à tâtons
Dans la fureur de l'aube où s'épuise l'absence!

LES CHEVAUX DU SOLEIL

Poème qui a obtenu l'Immortelle d'argent
(Prix du Conseil Général)

par M. Jean Bies à Arros de Nay (B.-P.)

Soleil, Monarque des Chevaux,
dans toutes brises printanières,
allume les longs écheveaux
et de la queue et des crinières!

Lie aux timons du jour levant
tes coursiers ivres de prodiges!
Que le feu la clarté le vent
mêlent leur face à tes quadriges!

Qu'ils soient bronze, et qu'en leur orgueil
leur vol se durcisse en tempête!
Qu'ils soient cymbales sur ton seuil
et les tambours de ta conquête!

Ils sonnent dans la pureté,
troupeau de cuivre des espaces.
Les magnificences d'été
brûlent sur leur robe. Rapaces,

Ils déchirent à belles dents,
sanguinaires et carnivores,
la clarté des matins pendants
qu'ils se disputent, qu'ils dévorent,

comme aigles ou fauves! Et leur
ardeur et leur sauvagerie
se déchaînent dans la chaleur

et la canicule fleurie.

Ils vont! Ils volent! Des oiseaux
dont l'aile jamais ne s'apaise.
Le monde a peur de leurs naseaux.
Leur souffle attise ta fournaise.

Autour de la nuit en lambeaux
leur course d'or se développe.
On entend partout des sabots;
c'est une aurore qui galope!

Dans les altitudes de l'air
elle s'élançe, elle poudroie.
Le ciel est un mélange clair
de sueur, de métal, de soie.

Le gémissement des essieux
monte en ces plaines de cinabre.
Parfois devant l'abrupt des cieux
l'attelage effrayé se cabre.

Dans le vide cherchant appui,
les pattes de devant ensemble
se dressent, piétinent la nuit
qui s'entrouvre et se désassemble.

Sur les abîmes empourprés
leur blanc délire se disperse;
et c'est dans les cœurs effarés
la peur que le char ne renverse.

Après leur passage tels sont
les tourbillons de la poussière
qu'il faut un siècle à l'horizon
pour la dissiper tout entière!

Ils sont des grappes de clarté.
Le rebondissement des croupes
sème l'effroi. L'immensité
se disloque au bruit de leurs troupes

Ils courent! Ils sont des milliers
qui resplendissent et se ruent.
Ils trouvent dans leurs râteliers
des ténèbres qu'ils mangent crues.

Ils ont encore dans leur sang
les fiers élancements sauvages
et le tumulte bruissant
d'ancêtres nés hors des servages...

Chevaux magnifiques dressés,
quel triomphe vos cavalcades!
quel bruit lorsque vous hennissez,
dans le zénith noir de ruades!

Vous y semez des tourbillons,
quand vos troupes exténuées

s'embarrassent dans les rayons.
Pour cavalières, les nuées.

L'axe du monde, votre mors.
Les guirlandes d'astres, vos rênes.
Dans le ciel énorme vos corps
avancent comme des carènes.

De bourrasques, d'azur, d'airain,
votre âme magnanime et forte
de l'abîme monte sans frein,
te saisit, Soleil, et t'emporte.

Soleil, Poitrail de leurs poitrails,
et Maître de leur force brune!
S'ils refusaient sous tes portails
d'incliner leur front blanc de lune,

s'ils devenaient un soir rétifs
sous le fouet de l'obéissance,
contre ces rebelles captifs
et pour préserver ta puissance,

il te suffirait de vouloir
que cesse leur désir de mordre
et d'empêcher que ton miroir
ne réfléchisse le désordre.

Ta lumière saurait d'un trait
embraser toutes les crinières
et sans faillir immolerait
les étalons, les poulinières.

Et sur tes autels de granit
de leurs brûlantes hécatombes
ayant bu le sang infini
et recouvert d'ombre leurs tombes,

tu ferais pour des cieux nouveaux
en ton abondance éternelle
du Sacrifice des Chevaux,
sortir une race nouvelle.

UNITÉ SECRÉTE

Poèmes qui ont obtenu une Eglantine d'argent par M. Georges Saint-Clair à Soumoulou (B.-P.)

ARMIDE

O mon Armide sœur fantasque
Maîtresse ardente de châteaux
D'où jamais plus on ne rembarque,
Ce vieux couchant que je regarde
C'est toi qui brûles mes vaisseaux.

Ah! que longtemps j'eus plainte sourde...
Mais les bras s'ouvrent, font nos liens

Et les baisers si doux à sourdre
Ne sont déjà qu'une autre pourpre
D'où jamais plus on ne revient.

Aussi faut-il que me retienne
Comme une terre où l'on perd nom,
Mon Armide, ta chair païenne
Dont l'ombre est rouge, et mieux gardienne
Qu'un or sur moi de Pharaon.

COMME UN AUTRE HOLOPHERNE

Je ne me défends plus. Je suis ta panoplie.
Mes portes de raison c'est toi qui les gouvernes,
Et ma ville à cette heure est un monde endormi
Dont amoureuxment tu combles les citernes.

Il fallait fuir ces murs! et je n'ai plus pour voie
Que tes deux monts d'encens, que leur sillon de myrrhe
Et ce dernier vallon des baumes et des soies
Dont tu dis qu'il débouche aux noces d'un empire.

Ah! qu'importent les eaux des hautes Béthulies
Si ma soif trouve nappe où tes bras nous enferment
Et qu'altéré de toi je veuille d'autres nuits
Où te livrer encor' ma tête d'Holopherne.

LES PAS DANS LES PAS

Poème qui a obtenu une violette d'argent
par Mademoiselle Marthe-Claire Fleury à Paris

Pieds nus et lèvres sans fard,
Les doigts dépouillés de bagues,
Je vais par l'air et les vagues
Du plus tôt jusqu'au plus tard.

L'esprit comme le corps libre,
Je n'admets auprès de moi,
Rompant le pain sous mon toit,
Que chanteur, barde ou félibre;

Quelques souvenirs aussi
Pour me faire ombre légère,
Puis mes voisins, la bergère
Et le meunier sans-souci.

Plus personne! Porte close
A ceux des villes, à ceux
Qui sans voir les chemins creux
Courent les routes en prose.

Qu'ils ne me découvrent pas!
Mon adresse? Un coin de lande.
Mon pays? Une légende.

Mon but? Les pas dans les pas.

Nul ne peut me reconnaître
Hors mes amours d'ici-bas.
J'ai mis les pas dans les pas
Et la mort suivra peut-être.

ÉLÉGIE

Qui a obtenu un souci
par M. Henri Pitard à Toulouse

à Mme M.B. J.S.

Solitude! grappes de péchés amers
Richesses de treilles
Eclatant sur ma chair. Salure des mers
assoiffant mes veilles.

Une lampe verte veille sur ma nuit
Et mes yeux si vides
Se vident de mon rêve pur qui s'enfuit
Vers des cieux torrides.

Pour qui, impavide, éclosent mes supplices
Tout ornés de clous
Et de gemmes d'espoir et de faux calices
Et de soleils flous.

Les murs dénudés et vierges de lumière
Gardent les retours
Des appels tendus, à l'instant éphémère
Des aubes sans jours.

Mon ciel est fermé d'ogives, de refus,
nervures vivantes
Qui tressent leurs doigts étirés et confus
Sur mes mains orantes.

Des feux sans lueur rongent les horizons
Hérissés de porches
Muets; et sur les vitres des lunaisons
De candides torches.

Un lac de mercure pèse dans mon âme.
La nef de gaîté
Traîne dans son erre une molle oriflamme
que fleurit l'été.

Et seule sur le rivage ou l'hiver demeure
je jette ma voix
Inutile vers cet espoir qui me leurre
Mais auquel je crois.

Etre seul! miroir où se lève éternel
Au milieu de lignes

De roseaux, le jour d'absence sous un ciel
encombré de signes.

Qui m'offrira jamais son visage joint,
Sur l'onde impassible,
A mon visage flottant, calme et tout oint
D'amour indicible.

D'AUTRES VIENDRONT

Pièce en forme libre qui a obtenu un Oeillet
par Madame Bernadette Velly (Gironde)

D'autres viendront par marées successives
Qui rempliront les grands bateaux des ans.
D'autres viendront, ardents, amers,
Qui souffleront poussière
Sur mes traces de pas à peine effacés.
D'autres, d'autres viendront
Pour goûter la lumière des horizons levants
Et promener sur terre leurs rêves affamés.
D'autres viendront qui gonfleront le monde,
Qui hurleront leur vie ou joueront le silence,
Mais qui ne sauront pas.

D'autres viendront que je ne verrai pas,
A l'envers du décor je cacherai ma mort,
Ils referont mes gestes,
Ils aimeront mes bois,
Ils marcheront sans trêve sur les routes suivies,
Et dans l'autre lumière, enfin,
Je comprendrai.

Ainsi courent les vagues pareilles aux vagues
Dans l'infini de l'eau et du vent
Jusqu'aux lointains rivages des recommencements.

LE COLLOQUE DES DEUX MAISONS

Poème qui a obtenu un souci
par Madame Bénita Azais Carrère à Toulouse

Face à face, des deux côtés de la rivière,
Deux maisons surgissaient des brouillards du matin.
L'une, grise et trapue aux assises de pierre
L'autre, hardie, hissée à l'assaut du destin

Et toutes deux semblaient confronter leurs silences
Jusqu'au moment, où, tous les hommes endormis,
De l'un à l'autre bord, l'un et l'autre logis
Echangèrent leurs confidences

LE BUILDING

Je suis la ruche aux innombrables alvéoles,
La ruche bourdonnant dès le soleil levant,
Où les couleurs, comme des fleurs en auréoles
Flambent et rient dans la bourrasque et dans le vent

Je suis l'arche moderne, immense et généreuse
Recélant en ses flancs l'avenir et l'espoir
L'arche dont les hublots s'allument dans le soir
Tels des phares fouillant la nuit mystérieuse

Je fourmille de pas, de rires et de cris;
Mes murs servent d'abris à l'ardente jeunesse
Et jusqu'ici, la Mort, cette sombre déesse
N'a pas osé franchir le seuil de ce logis

Car je suis neuve, et forte, et surtout, orgueilleuse
De n'avoir ni Passé, ni Loi, ni Souvenir
Et de dresser vers l'Avenir
Ma silhouette audacieuse.

LA VIEILLE MAISON

Je suis l'écrin secret des bijoux du passé
L'écrin fermé sur le Mystère et sur le Rêve
Et dans mon jardin clos aux bourgeons lourds de sève,
Je suis la fleur de pierre en un parc délaissé.

Je suis celle qui se souvient et qui demeure
Comme un témoin des jours heureux qui ne sont plus.
J'écoute dans la nuit, les pas, les bruits confus
Des Vivants et des Morts qui hantent ma demeure

Je suis le reliquaire ardent du souvenir
Où dorment les regrets d'entreprises déçues
Ou de tendresses éperdues
Que rien n'a jamais pu ternir

Ma porte s'est ouverte entre mes murs de pierre
Pour accueillir la Mort aussi bien que l'Amour
Et j'ai tremblé de joie, émerveillée et fière
Quand, en moi, un enfant ouvrait ses yeux au jour...

Je me souviens... je me souviens, dans l'ombre grise
Mais j'étends mes vieux murs robustes au soleil
Sur le sol du passé solidement assise
Comme une aïeule au teint vermeil...

Face à face, des deux côtés de la rivière,
Elles semblent, les deux maisons,
Surgir de lointains horizons
Et se baigner dans la lumière.

Mais l'eau qui coule entre elles deux
Inexorablement murmure:

— Avenir... Jeunesse... Aventure?...
Passé... Souvenir...? Rien ne dure,
Hormis l'AME enclose en ces lieux...

PRIÈRE AUX COLOMBES

Poème qui a obtenu un mention
par Madame Anne Quatremère de Quincy à Toulouse

Colombes qui volez aux sources du Soleil
Apprenez-moi l'espace où tend ma plénitude,
Mes pas n'ont d'autre essor que d'un rapide orteil
Courant au lever pur de la neuve altitude...
O gémissantes sœurs des solaires déclins
Apprenez-moi l'aurore où nos ailes se baignent,
Car je suis triste aussi des sommeils sibyllins
Du dieu qui se refuse à vos voix qui se plaignent.

Allez toutes, allez, de plumes en remous
Batte au foyer profond des nocturnes fumées
Les charbonneux éclats, afin que parmi nous
Le cœur rouge du soir, de flammes rallumées,
Retourne au cri joyeux de l'hymne universel.
Du roucoulant amour donnez-moi l'innocence,
La ferveur de vos yeux pour l'or essentiel
Du rayon sur le sol que votre vol encense.

Apprenez-moi l'élan de l'éveil matineux,
Quand quelque lune encor luit d'une ombre d'hostie,
Et que de pleurs secrets les baissions épineux
Ont blancs rappels lustrés de fleur anéantie.
Qu'à grand orgue d'oiseaux les arbres éblouis
De l'orient captif que le matin délivre,
Reniant les chaos de leurs pieds enfouis
De laudatifs rameaux disent l'orgueil de vivre.

Colombes, quand je vais aux gloires du Soleil
Avec ce rêve fou de me sentir des ailes
Pour tenir de plus près à l'infini réveil,
Attendez-moi d'azur, suppliantes fidèles,
Et montrez-moi comment d'un col lisse gonflé
Vous appelez du Ciel la renaissance vive
Qui fait battre mon cœur d'un jour renouvelé
Et croire que la mort n'est que nuit fugitive.

LE CIRQUE AUTOMNE

Poème qui a obtenu une mention
par M. Pierre Espil à Hasparren (B.-P.)

L'Automne est arrivé comme un voleur d'enfants,
Tout doucement, dans sa roulotte de fumée.
Il nous regarde avec sa face calcinée
De beau Gitan, expert en sourds enchantements.

S'insinuant à pas félins, à pas de soie,
Il maraude partout des rires et des ailes.
Il fait briller des bagues de cuivre à ses doigts
Et suspend dans l'azur des brouillards en dentelles.

Il s'ébroue en froissant des guenilles jaunies,
Jongle avec, dans ses mains, nos rêves, nos regrets
Et réveille en jouant à travers les guérets
Des poussières d'été quelque part endormies.

Il campe et le frisson de son feu sur la place
Murmure tendrement. Il danse, il fait la roue,
Il jette sans compter des sequins dans l'espace.
Sa peau rit à travers le maillot plein de trous.

Il répand follement son art et son ardeur,
Nous grise, nous émeut de ses mille et un tours
Et l'on voudrait garder au fond de notre cœur
Sa fauve odeur de chair qui sent l'huile et l'amour.

Il surgit, certains soirs, enveloppé de bure
Dans la cape nostalgique du Souvenir,
Et débite à qui la veut la bonne aventure,
D'une voix lourde de mystère et d'avenir.

Parfois, il est méchant et s'amuse à jeter
Des sorts sur la fierté bourgeoise des demeures:
Un geste et l'âtre noir se met à crépiter,
Un rire et c'est un cœur qui se brise et qui pleure.

Puis, un jour, c'est fini, le cirque et la parade!
Il range son tambour, attelle son cheval.
L'Automne singulier n'est jamais qu'un nomade
Qui reprend son chemin d'ombre et de Carnaval.

Pauvre Automne! Un matin, l'on ne retrouve plus
Que de pauvres tisons qui charbonnent et fument...
Il est parti sans bruit comme il était venu
Et la campagne tremble et gémit dans la brume.

STANCES MARINES

Pièce présentée au concours
par Mademoiselle Marthe-Claire Fleury à Paris

AVE

Odeur du songe étreint tout au long de l'année,
Vision de clochers à jour, de mortes eaux,
Goût salé de la lèvre à ma lèvre, lambeaux
D'angelus où revit l'aube carillonnée,

Contact lisse et rugueux des sables et des bois,
Trésors qu'au premier jour venu des retrouvailles
Me lie en un faisceau le vent des Cornouailles,
Salut! Mes vœux comblés hissent le grand pavois.

VERT D'ESPÉRANCE

Couleur de l'eau, des ciels couchants et de l'espoir,
Dernier rais du soleil, lueur de l'émeraude,
Est-il vrai que dans tes reflets quelque deuil rôde,
Couleur verte, à d'aucuns plus sombre que le noir?

Es-tu flambeau de joie ou signe de souffrance?
Deux superstitions s'affrontent sous tes feux,
Mais le sage qui sait les retient toutes deux
Et dit que la mâle heure est sœur de l'espérance.

MATIN BLEU

Les voiles sont au large; au bord dansent des lièges.
Tout est calme, apaisant et de silence épris.
La mer est ce matin d'un gris plus bleu que gris;
Etale, elle revêt l'éclat d'un lac sans pièges.

L'heure est claire parmi les plus claires du mois.
Tout est bien, tout est pur. Une aube est sur ma vie.
La bruyère est en fleur. Et je vous le dédie,
Ce matin bleu comme un regard de chat siamois.

PARTANCE

Et pourtant il faudra se démettre, il faudra
Renoncer, regretter, consentir à l'absence.
Je vous pleure déjà, recueillement de l'anse,
Rythme fiévreux du port. Tout cela finira,

Tout cela qui rôdait au fond de mon silence
Et remuait en vain des nacres sans éclat,
Des goémons fanés, des seiches... Tout cela
Mien pour si peu de temps parmi le Temps immense.

LE CHIFFRE MAGIQUE

Sonnet présenté au concours
par Mademoiselle Marthe-Claire Fleury à Paris

Sept sommeils pour les sept jours:
Le samedi pour confesse,
Le dimanche pour la messe,
Le reste pour les amours.

La meme antienne au long cours
Des récits revient sans cesse:
Fée ou sainte ou pécheresse
Vêt sept voiles pour atours;

Six plus un font la pléiade;
On voit trembler, sur la rade,
Du prisme les sept couleurs;

Sept notes disent la gamme;
Et sept aussi les douleurs
De la Vierge Notre-Dame.

Ile de Sein.

D'UNE BERGERIE

Pièce présentée au concours
par M. Charles Tricou à Aniane (Hérault)

Les lumières de la plaine
brillent jusqu'à l'horizon,
jusqu'où vont la longue haleine
du vent d'est, sa cantilène,
sa plainte et son oraison.

L'Epi, Wéga de la Lyre,
les étoiles qu'on sait lire,
celles qu'on nomme à demi,
toutes celles qu'on ignore,
qu'on ne voit pas luire encore
veillent sur l'homme endormi.

Voici rétabli le règne
du songe et d'une ferveur
si profonde qu'elle imprègne
le plus douloureux rêveur,
et que malgré la déroute
d'autres rêves m'est rendu
l'espoir de trouver la route
qui mène au Jardin Perdu.

Puisse votre sainte garde
sans cesse écarter de vous
ceux qui tout agneau regardent
avec des désirs de loups.

Puisse-t-elle aussi, par contre,
connaître et laisser venir
celui dont le destin montre
qu'à vous seule il doit s'unir.

Je t'emmènerai vers les solitudes
que les quatre vents parcourent, jaloux
d'y conduire au gré de leurs habitudes
d'immenses troupeaux d'agneaux et de loups

Et s'il est en toi des similitudes
avec ce pays si rude et si doux,
je t'emmènerai vers les solitudes
que l'amour traverse au-dedans de nous.

Patience, Ardeur, gardez mes rêves:
il n'est pas de plus fols troupeaux
que celui-ci, tant se font brèves
ses nuits de paix et de repos.

A l'aboi des deux chiens, mes bêtes
groupez-vous autour du berger,
car sur les pentes et les crêtes
comment pouvoir vous protéger?

Serrez-vous (toi, si tu chancelles)
contre la forte ou l'aguerrée,
et faites place à toutes celles
qui cherchent une bergerie.

Sur les crêtes cherchant
Celui qui m'a cherché,
Celui qui se dérobe au delà du péché
bien qu'Il reste à jamais pour l'âme et la prunelle,
et clarté périssable et lumière éternelle,
je Le retrouve et crois, tout à mon repentir,
vivre en Lui comme en Lui je crois m'anéantir.

MER MIENNE

Poème présenté
par M. Etienne Rives à Alzonne (Aude)

Coques lissées des jeux du vent
Frange d'argent du promontoire
Seins durcis de ma magie noire
Mains serrées d'où s'en va le sang

Cils allongés de panoplies
Plaqués de peur comme d'autans
Courbés se ploient les agrès plient
Sur le ciel qui court au devant

Remous légers au fil de proue
Bousculade de ses dauphins
Sous l'étrave qui fait la moue
Retombée dans les creux du grain

Ouverture des yeux d'extase
Qui regardent tout sans rien voir
Eblouissement d'Anabase
Lourd ressac de ton gouffre noir

Bras serrés cordages guirlandes
Quais berceurs des repos sans fin
Fond bleutés et reflets d'amande
Rive où s'amarre le destin

De mon cœur qui ne peut y croire
Que l'on me descende au tréfonds
De la mer au reflet de moire

Sous les cils de tes yeux profonds

CHANSON

Pièce présentée au concours
par Mademoiselle Josette Balmont à Saint-Aubain (Allier)

Le destin n'avait qu'un visage
Le printemps n'avait qu'un sentier.

Le poème avait une page,
L'Océan n'avait qu'un voilier.

Pour marcher sous un ciel d'orage
Nous suivions le même sentier..

Vous étiez ce fier peuplier
Et j'étais votre source sage...

Vous étiez le vent du voyage
Et j'étais votre clair voilier...

— Un soir, comme un enfant sauvage
Vous avez brisé l'amitié.

Vous avez déchiré la page,
Et blessé mon cœur, sans pitié.

— Mon amour n'a plus de visage
Car le vôtre était le dernier.

EVE ET MARIE

Pièce présentée au concours
par Claudine Lichize à Paris

Je suis Eve avant la faute
et Marie la toute pure,
je suis Marie qui exauce
et je suis Eve l'impure.

Je suis Eve aux seins gonflés
des raisins du Premier Jour
et Marie aux seins de lait,
aux bras arrondis d'amour.

Je suis Marie l'abondante,
Marie à l'âme de neige,
je suis Eve nonchalante
aux grands cheveux longs de rêve.

Je suis Marie la très sage
et je suis Eve la folle,
je suis Eve aux seins de sable,

au corps souple comme un saule.

Je suis celle qui provoque
et qui donne sans retour,
je suis Eve qui s'en moque
et belle comme le jour.

Je suis Marie ruisselante
aux pieds de son divin Fils,
je suis Eve l'insolente
qui se tord devant le Fruit.

Je suis Eve qui condamne
et je suis Marie qui sauve,
Eve qui vendra son âme,
son âme pour une pomme.

Je suis Eve vite impure
et la maîtresse du Diable,
je suis Marie qui murmure
des noms doux comme des fables.

Je suis Marie la promise
au vin de la Sainte Table,
je suis Eve l'insoumise,
je suis Eve désirable.

Je suis Eve la sirène
dont les baisers rusés mentent,
je suis la fille et la mère
nées de la même légende...

ARCHITECTONIQUE

Poème présenté au concours
par M. Jean Bies à Arros de Nay (B.-P.)

Alors toute la terre avait mêmes raisins, même parole,
mais l'homme, à savourer l'orgueil et de spirituels rubis,
fut architecte d'une tige et bâtisseur d'une corolle
dont l'accablèrent la hauteur et la gravité des murs bis.

Elle devint en cette année où Dieu la punit de l'outrage
la Tour-des-Désolations, la Babel-des-Balbutiements,
et jetée en les désarrois du plus effroyable naufrage,
l'humanité s'y déchaîna plus que les pires éléments.

Cette heure lamentablement où le langage se dissipe
put voir comme une écorce drue et cédant au poids des clameurs,
une colonne de parole et qui s'abîme en son principe,
un corps affreux chargé de bruits plus affreux que plaie et tumeurs.

Chaque pierre parla soudain dans une langue différente,
en gémissant d'un rude accent qu'on n'avait jamais entendu.
Sous le soleil les sons mêlés choquaient, couleuvre qui serpente,
mille écailles aux cris flambants et leur tumulte en or fondu.

Les mots s'éparpillaient, divers, et mélangeaient leurs amertumes,
laissant s'épandre sur l'azur la chevelure des échos,
et passaient à travers le temps, les hautes sphères et les brumes,
jusqu'aux trônes des séraphins, sculptés de gloire et de joyaux.

Ils cinglaient l'air, se détruisaient et se perpétuaient sans cesse,
se pulvérisaient en embruns, agaçaient leurs répulsions,
et faisaient ensemble éclater toute cette musique épaisse
dans leurs évanouissements et dans leurs résurrections.

Les cieux résonnaient des concerts jaillis du bitume et des briques.
L'ombre des voix enveloppait tout le pays de Sênâar.
Et les hommes qui blasphémaient le long des déclives lubriques,
parlant entre eux sans se comprendre et regardant d'un œil hagard,

sentant leur échapper leur don, ballottés de langues en langues,
ajoutaient aux bredouillements nés des failles des murs flétris
qui détruits se recommençaient, l'inutilité des harangues
ou des gestes désespérés, se cherchant par delà les cris

et les interrogations qui restaient veuves de réponse:
Phaleg, Jectan, Uzal, Jaré, Décla, Jobad, Abimaël,
des désordres ultérieurs coupables créateurs, qu'annonce
tout ce désordre universel craquant de partout dans le ciel!

C'était une folie en pierre, où l'homme à l'homme était étrange,
que cet ouvrage gigantesque et que ce monument de peur,
où tel cri qui fuse relève en son soupir ultime et venge
tel cri qui s'éteint en lui-même et qu'a submergé la stupeur!

C'était dans l'ouragan de Dieu qui voit, apparaît et châtie,
immense cible que criblaient des javelots se querellant
qui, luttant encor' dans les flancs de cette étoile anéantie,
l'auront faite plus morne encor' que l'or d'un astre chancelant!

C'était muraille d'éloquence où cent mille voix en spirales,
tourbillonnant autour d'un axe, y tissaient des rideaux de bruits,
filés de rauques sons abjects, brodés de phrases gutturales,
sur qui déferlaient les rideaux des jours de colère et des nuits!

C'était essaim de mots ailés sortis de la ruche unanime
et qui parlait toute à la fois dans la discorde des appels,
énorme ulcère qui blasphème et se consume et s'envenime,
ou marée et brusques jusants devant le seuil des archipels!

Et les langages jaillissaient des blocs devenus sources vives,
et ruisselaient le long des murs en fleuves d'intonations,
noires libations de cris, de voyelles et de salives;
Et la tour était un monceau de races et de nations.

Et ces pierres qui s'exclamaient et ces murailles monolithes,
sonorité pétrifiée et dressée en vaste juron,
ces exotiques parapets et ces créneaux cosmopolites
entendaient bruire autour d'eux des vols de mots tournant en rond.

Et les haillons de bégaiements accrochés et nus à chaque angle pendaient.
Les sons blessaient les sons; et tandis que Babel était
comme un cou passé dans le ciel et que le ciel entier étrangle,
la Langue universellement désarticulée haletait.

Les Anges vinrent écouter du fond des plus lointains royaumes
ce hurlement de pierre humaine et ces blasphèmes en faisceaux,
cet arbre tout droit contre Dieu, qui se ramifie en idiomes,
et plus bruyant que les forêts, le monde ou les Antiques Eaux...

Ils vinrent constater cette tour éperdue
dont ces murs ou ces murs contredisent ces murs
et qui de jour en jour croulante se transmue
et s'abdique engloutie en des limons impurs.

Ils virent cette tour de cris, qui se disloque
partout, et jette aux vents nés des huit horizons
des lambeaux décousus de pensée et la loque
du Verbe qui décroît de saisons en saisons...

(Te Deum Royal.)

HAUTS PLANHS

Poème qui a obtenu un souci
par Madame Jacqueline Frédéric Frié

...èf, Shaddai, n'au podèm par sasir.
Job, XXXVII, 23.

L'esquia aspra d'espanta
Au crét do còr com viran los brumacs deya,
Clami cap à l'abissi mon Pai en-delá!
De cranhe, lutz passanta,
Non pas aigas entorn mès lo desbòrd debat
Prèms de l'estrop, puyadas senti d'un gisclat
Esgrumas en garganta
Sens nada sorga, ò, lo menh gorg! ni nh auta mar
Qu'espessura de sang a lausets de lugar
Ont, d'esventada tanta,
Dempuch l'espalla à travèrs lombs, dinc au mèi bach
D'aquera transa, aqui s'esliumiaca d'empach
La vita pantachanta...

Un pam de cèu debara
Dab lo son pesant de pluyas! Ha! n'es pas pro
Entà brasus de gauta esclameyantas! Yo,
Se soi hòra d'empara
Entre vergonhas alucadas quand lo crum
S'esclope de sospirs en piri infèrn de hum
E capbat me-n ensarra,
Te-T cridi! Baste qu'abachis, lúia e sorelh
De parosia embalausida, lo Ton oelh
Tardiu... Espia adara,
Sus la faci qu'arreplecs rotyes de cramat
Ensauvátyan anèit, do Querob estancat
Ahoecada la cara!

Quina fòrça à l'escura

— Tèrra-trem de nauèt monde, tocat de dit
En periu quatre còps d'orizon ahonit
Quilhada, m'aventura?
La hida tira au corps! Se Tu dechas, tant lunnh
Com respiras mentre apenas aubèrt lo punh
Que-m tembla de pòu pura,
De viue en medich estrement lo menh anat
Per segotits de mana-estèla envenenat,
Lo caud, la heradura,
La mortinèua carn en darrèrs desalents
E T'alentanas lors de l'arrosa dos vents
—Malaya! quand s'eslurra...

CAMINANT, CAMINANT..

Poème qui a obtenu le Narcisse

(Prix du Conseil Municipal)

par André Lagarde, professeur au Collège de Carbonne (H.-G.)

*Aqui una troba importada del país de la Sòmn.
Somiavi que me venia un poèma, e lo fòc de l'inspiracion me despertèt.
Caminant, es a quicòm pròche tal coma rajèt per delà l'aurièra de la consciencia.
Se pòd trapar, cresi, mai d'un sens a sos vèrses esquèrres.*

Caminant, caminant dins lo trebol del luscre
sul camin de sabi pas ont...
Al òrle del camin s'adreita una crotz negra.
Mon còr crucificat.

Planh lènhi a devèrs cèrs una vila brunhenta
plan lènhi a l'estremal:
una vila d'infèrn, una vila roenta
dins la brasa del solelh colc.

Pr'aquí devèrs autan, perdut dins l'escurina
un ostalet mièg despalhat
ont solet lo gahús s'abriga:
un ostalet de patz sens res per l'esclairar.

Crotz de la broa del camin
sostaira de romius en pena,
de quina part me cal anar?

Mas la crotz los brasses tenduts
dins los dos sens contradictòris
la crotz m'ensenha dos camins.

Pelegrin, te revires pas!
Daisses pas lo dobte te prene!
Camina que caminaràs!

Del costat de la nèit es l'alba.

ARBRE

Poème qui a obtenu un rappel de Narcisse
par Emile Foxonet de perpignan

L'encanteri del bosc tot el meu cos trasmuda;
ara sóc arbre inert ancorat sobre el roc,
fantasma informe alçant braços d'esquelet groc,
espantall de l'infern termenant la nit muda.

A la fosca arrelat, desafiant l'espai
fibra a fibra m'estreny la cotilla d'escorça;
i en mes venes adorm, la tenebrosa força,
com doll d'esper glaçat la saba dins l'esglai.

A vegades pel cos tinc un fresseig de cima,
calfred que desenrotlla el buid estrany del cel;
i pels fons, abeurat d'aigua pura i d'anhel,
enyorós de la llum, l'àngel immens s'anima.

Ara ve dintre meu la dolçor de l'abril;
es dissol el secret, es fon la deslliurança,
balbucejant, l'ardor suscita l'esperança,
quan traspunta als cimalls la ramada viril.

Cada fulla es desclou com un ull que es desperta,
i arrugada s'allisa, espiant sota el blau
l'esbargiment del sol al sostre del palau,
mentre polsa la sang als branquillons oferta.

Es desenrotlla lent el meu ésser captiu
assaborint del cel la volta lluminosa,
i l'arbre, dominant-se, es perllonga, i sedosa
l'ombra es dóna a la pau i la brancada al niu.

L'ALO

Poème qui a obtenu une mention très honorable
par Madame Chanot-Bullier de Marseille

Vers lou trelus, emporto-me, moun Alo;
Sèns toun envanc, siéu en presoun.
La niue davalò,
E la leidour nèblo moun ourizount.
Enausso-me, que noun volè descèndre
Dins lou fangas, la pouso emai lou cèndre:
Me fai tant pòu de m'ensali
Vo de toumba vivènto dins l'òublit!
Reino dóu Mau, i a la serp verinouso
Qu'à moun entour se nouso e se desnouso!
Ensigno-me ti vio lumenouso
Moun Alo bello; siéu souvènt
Coume uno velo sènsè vènt.
Dins li founsour bluèlo de ti fugido
Vòu te segui moun amo assaouvagido,
Car la souleso me counvèn.

Enmèno-me sus lis auturo,
Vers lou païs dis aubo puro;
Aqui poudrai à brassado culi
Li flour de nèu que vènon d'espeli;
Sus li cresten resplendènt de lumiero
Atrouvarai, dins sa bèuta proumiero,
Lou mounde nòu d'Evo en soun paradis.
Lou vènt lòugié, flouejant li pendis,
Empourtara li segren de ma vido!
Adraio-me, tu, moun Alo, moun guido,
Foro la Vilo e sa pouisoun,
Vers lou reiaume à la frejo sesoun;
Eilamont d'aut, tout murmur calo;
Sus li nevié te pausaras, moun Alo;
Res crido encaro à l'après de l'argènt;
Alerte e dous, lou cascais d'un sourgènt
Es lou soulet parla de la Naturo.
Quau s'aventuro
Tant liuen dis ome e proche Diéu?

Oublide, aïlas, folo que siéu,
Aïlas, òublide la cadeno
Que me reten sus la terro e si peno;
Lou sabe proun qu'es toujours van
De vougué prèndre tant d'envanc;
Mai, se demore eiçabas à l'estaco,
Au mens que siègue sènso taco.
Pamens, te sente, o moun Alo, ferni
Vers lis espèr que duerbon l'Infini.
Me leisses pas souleto dins la draio
Ounte perdriai la cresènço veraio
Qu'après la terro, un jour, i aura lou Cèu.
Tu, qu'as garda lou poudé de l'aucèu,
Prenènt toun vòu pèr la vido eternalo,
Vers lou Segnour emporto-me, moun Alo!

DISCOURS, RAPPORTS ET LECTURES
DES MAINTENEURS ET MAITRES ÈS JEUX FLORAUX

ÉLOGE

DE

M. L'AMIRAL ABRIAL

PRONONCÉ EN SÉANCE PUBLIQUE LE 7 JUIN 1964

PAR

M. LE COMTE D'ADHÈMAR
SECRÉTAIRE DES ASSEMBLÉES DE L'ACADÉMIE

MESSIEURS,

Quelques lignes insérées dans la presse nous apprenaient le 19 décembre 1962, la mort de l'Amiral Abrial.

Pour la foule qui puise dans les journaux sa dose quotidienne d'inquiétude, cette nouvelle sans doute signifiait-elle peu de chose: un Amiral au grand âge était mort, le respect inclinait la pensée, mais le doute s'insinuait peut-être dans les esprits, amère conséquence de douloureuses équivoques.

Pour ceux qui avaient longtemps vécu dans ce monde de l'obéissance qu'a toujours été notre Marine Nationale, cette nouvelle par contre évoquait d'émouvants souvenirs.

Beaucoup d'entre eux se rappelaient certain matin de juillet 1938. Au large de Toulon l'escadre de Méditerranée, la première d'une Flotte qui assurait à la France une place prépondérante sur les mers, ayant terminé ses exercices annuels, défilait devant le croiseur Algérie. Au mât de ce magnifique navire flottait la marque tricolore aux quatre étoiles blanches du Commandant en Chef: Jean comte Abrial, vice-amiral d'escadre, Grand officier de la Légion d'honneur.

L'Angleterre et la France se décidaient enfin à entendre le bruit des armes qui s'annonçaient au-delà du Rhin, pour la plus grande guerre de l'histoire. Notre gouvernement, justement inquiet de l'avenir, s'apprêtait à prolonger le commandement de l'Amiral Abrial, dont l'autorité et les talents de marin inspiraient confiance.

Et pendant que sur sa passerelle l'Amiral voyait s'avancer vers lui les fiers bateaux qu'il devrait conduire, bientôt peut-être, au combat, nous pouvons imaginer qu'il voyait aussi défilant dans sa mémoire, les étapes de sa carrière et de sa vie, l'une d'ailleurs se confondant presque avec l'autre, qui l'avaient conduit aux plus hautes responsabilités du métier de la mer.

Son enfance à Réalmont où il était né le 17 décembre 1879, le collège de Montauban, les Maristes de Besançon, à Paris le collège Stanislas où il prépare l'École Navale. Le Borda où il entre à seize ans, et l'émerveillement qui domine tous les souvenirs de ceux qui l'ont connu: le premier contact avec un bateau et avec la mer, l'un désormais votre demeure, l'autre votre horizon.

L'Iphigénie, où il fut l'élève de mon père, l'Extrême-Orient et la mission hydrographique d'Indochine, son premier embarquement de jeune officier et, pour lui, la découverte du monde!

La guerre de 1914 trouve le Lieutenant de Vaisseau Abrial directeur de tir du Jean-Bart, alors le plus récent de nos cuirassés.

En 1916 il commande l'avisos Ardent, puis le Commandant Bory et une division de torpilleurs, enfin en 1924 on lui confie le superbe Tourville, le premier de nos grands croiseurs de 10 000 tonnes, qu'il conduira autour du monde vers le Pacifique Sud et l'Australie, forçant l'admiration des marines étrangères par l'habileté de ses manœuvres.

Appelé auprès de lui par le charmant et savant Amiral Durand-Viel, futur grand chef de notre Marine, il ne le quittera plus, ou presque, jusqu'au grade de Vice-Amiral et à cette escadre de la Méditerranée qu'il commande à la veille de la guerre de 1939.

Mais par un étrange décret du Destin, ce n'est pas sur mer qu'allait combattre et se distinguer cet Amiral, que ses études, l'action, toute sa vie, avaient préparé à la lutte contre des flottes ennemies.

L'Amiral Abrial fut, en effet, nommé en janvier 1940, Commandant en Chef des Forces Maritimes du Nord, Amiral Nord disait-on par abréviation, fonctions qui lui donnaient le droit de porter une cinquième étoile, et le conduisirent à Dunkerque où son poste de commandement était le bastion 32.

Ce bastion faisait partie d'anciennes fortifications qui protégeaient la ville du côté de la mer. La Marine l'avait aménagé pour l'Amiral dont le commandement s'étendrait en temps de guerre, de la frontière belge au Couesnon.

C'était une sorte de caverne, bourrée de téléphones et de télescriteurs, où ne pénétrait jamais la lumière du jour.

C'est là que l'Amiral Abrial apprit de très bonne heure le 10 mai 1940, par une communication téléphonique de notre Attaché naval à La Haye, l'invasion de la Hollande par les Allemands.

Nos troupes pénétrèrent en Belgique selon des plans qui, hélas! laissaient à l'ennemi l'initiative des opérations, et 6 000 hommes transportés par mer, sous la protection de torpilleurs Français et Anglais, partirent pour occuper l'île de Walcheren à l'embouchure de l'Escaut.

Très vite les mauvaises nouvelles commencèrent à parvenir au poste de commandement de l'Amiral Abrial: l'expédition de Walcheren se terminait en désastre.

Le 19 mai, le Général Weygand arrivait à Dunkerque; il venait d'Ypres où il avait tenté d'organiser avec les Belges et les Anglais une offensive destinée à couper en son milieu le long serpent formé par les divisions blindées Allemandes qui, après avoir percé le front à Sedan, encerclait lentement les ports Français de la Mer du Nord.

La tête de ce serpent apparut dans l'Ouest de Dunkerque, à Gravelines, le 24 mai, et l'Amiral Abrial se trouva au contact, ou presque, d'un ennemi qui ne venait pas de Belgique mais de France, et le prenait à revers.

Une contre-attaque, organisée en hâte avec de bien pauvres moyens ramassés ici et là, arrêta momentanément dans son avance la tête du serpent, qui n'était d'ailleurs pas très mordante.

Mais pendant ce temps des événements désastreux se déroulaient en Belgique. L'Armée Belge avait capitulé, et

le corps expéditionnaire britannique refluit vers Dunkerque. L'Amiral Abrial, à peine prévenu, le vit arriver et embarquer sur des transports, des torpilleurs, des bateaux hôpitaux, venant d'Angleterre et partant aussitôt, charges de troupes et de blessés, sous des bombardements aériens très violents.

Le soir du 29 mai, la ville et le port de Dunkerque étaient dans un état indescriptible. Le centre de la ville, les rues aboutissant au port, n'étaient plus qu'un monceau de ruines. Les écluses détruites laissaient passer librement la mer dans les bassins à flot, dont les quais commençaient à s'effondrer.

L'eau douce, le courant électrique, faisaient défaut.

L'embarquement des troupes anglaises n'était pas terminé qu'arrivèrent à Dunkerque, harassés, les débris de la 7^e et de la 1^{re} Armée Française. Ces soldats donnèrent enfin des nouvelles et l'Amiral Abrial put réaliser clairement la situation dans laquelle il se trouvait.

Dans ces circonstances exceptionnellement graves, il fut un Chef clairvoyant et résolu. Il sut faire comprendre aux troupes qui affluaient en désordre vers le port, espérant embarquer immédiatement pour l'Angleterre, qu'une évacuation était une opération délicate, relativement longue, nécessitant un minimum de calme. Il sut convaincre les Chefs de l'Armée qu'il fallait, si l'on voulait évacuer des effectifs importants, établir une tête de pont dont le centre serait Dunkerque, et la défendre le temps nécessaire.

Et c'est ce qui fut fait. Un front fut établi autour de Dunkerque. Il s'étendait de Gravelines à la Panne, en passant par Bergues. Vingt-cinq mille hommes, pour lesquels on put reconstituer un armement, montèrent en ligne. L'Amiral Abrial reçut le commandement des troupes encerclées.

Elle était paradoxale, unique dans l'histoire, la situation de cet Amiral commandant une armée, le dos à la mer et face à la France.

Le Général Weygand lui avait envoyé un message: — Il faut tenir à tout prix et je sais à qui je parle.

Un autre message, déchiffré à la lueur d'une bougie dans l'atmosphère irrespirable, faute de ventilation, du bastion 32, apprenait à l'Amiral son élévation à la dignité de Grand Croix de la Légion d'Honneur. Quel contraste entre une si haute distinction et un tel dénuement!

Les derniers jours de Dunkerque furent très durs. Les vivres, les médicaments, commençaient à manquer. La privation d'eau douce devenait à la longue insupportable.

La situation devint tout à fait critique lorsque, le front se resserrant chaque jour un peu davantage, le centre de la ville, les quais, le chenal d'accès au port, se trouvèrent sous le feu des canons Allemands. L'évacuation ne pouvait plus se faire que de nuit et les nuits sont courtes, au mois de juin, en mer du Nord.

Le 2 juin, après avoir embouteillé l'entrée du port de Dunkerque en y coulant deux cargos chargés de ciment, malgré la volonté de l'Amiral Abrial, la marine anglaise fit savoir qu'elle considérait sa participation à l'évacuation comme terminée.

Or le front tenait toujours et la nuit du 3 au 4 pourrait, semblait-il, être encore utilisée pour évacuer des troupes.

Des protestations véhémentes à Londres, à Douvres, à Paris, firent revenir les Anglais sur leur décision, et le dernier effort fut accompli par eux, avec une ampleur et un dévouement dignes des plus grands éloges.

La journée du 3 juin fut lugubre, le front cédait. Vers 16 heures, des infiltrations de troupes Allemandes furent signalées dans le faubourg de Rosendael.

Le soir finit enfin par venir. L'Amiral Abrial réunit les officiers de son Etat-Major et leur dit: — Nous allons tenter cette nuit une dernière évacuation. Vous allez vous rendre sur les jetées pour activer l'embarquement des troupes. Vous partirez avec les derniers bateaux.

Puis il les embrassa.

A la nuit tombante une fantastique Armada apparut, venant du large: transports, malles du Pas-de-Calais, torpilleurs, yachts, bateaux de pêche de toutes formes, de toutes espèces, vinrent accoster les jetées partout où un emplacement libre le permettait.

Pendant toute la nuit les soldats embarquèrent, jetant leurs bagages et courant sur les jetées. Les défenseurs de la tête de pont, réduite au centre de la ville, avaient pu décrocher à la faveur de l'obscurité et étaient parmi eux.

A 4 heures moins le quart, les deux derniers bateaux, les torpilleurs Anglais Malcolm et Express, suivis par la vedette rapide à bord de laquelle l'Amiral Abrial avait embarqué, quittèrent Dunkerque, tandis que les premiers soldats Allemands arrivaient sur le port.

Trois cent mille hommes environ, on ne saura jamais le chiffre exact, purent gagner l'Angleterre.

A Douvres l'Amiral Abrial était attendu sur le quai par l'Amiral Sir Bertram Ramsay, dont les premières paroles furent pour demander s'il fallait encore envoyer des bateaux à Dunkerque, le soir. L'Amiral Abrial répondit que c'était inutile, Dunkerque était tombé; puis il partit en auto pour Londres, avec un officier de l'Amirauté venu le chercher.

Dès le 5 juin il était en Angleterre l'homme célèbre.

La presse de ce jour publiait en grosses lettres: — L'Amiral Français qui fut le dernier homme à quitter Dunkerque est maintenant arrivé à Londres.

Une voiture de la Cour vint le prendre à sa résidence et le conduisit au Palais de Buckingham où il fut reçu par le Roi Georges VI.

Mais l'Amiral Abrial s'arrachant à l'aimable hospitalité de notre Ambassadeur M. Gorbun, voulait reprendre son commandement le plus tôt possible. Un torpilleur anglais le ramena en France le 6 juin.

Après avoir reçu le grand cordon de la Légion d'Honneur, il s'installa avec son Etat Major au château de Turlaville, à 4 kilomètres de Cherbourg sur la route de Barfleur. Ancienne propriété de la famille de Tocqueville (la ville de Cherbourg l'avait achetée pour y installer un Musée) c'était une belle et vaste demeure fort ancienne, entourée de douves, au milieu d'un beau parc.

Les murs du grand salon furent couverts de cartes, l'officier de service, assis dans un imposant fauteuil Henri II, veilla sur un téléphone dont le nombre des correspondants possibles diminuait d'heure en heure.

On tenta d'organiser un secteur maritime de défense sur la Somme, puis sur la Seine, les Allemands y précédèrent toujours l'officier général chargé d'en prendre le commandement.

Le gouvernement songea un moment à transformer la presqu'île du Cotentin en un réduit de résistance, dont la ligne de défense s'appuierait sur les marais de Garentan. Quelques vieux canons, les seuls qu'on put trouver, y furent transportés, des grenades sous-marines furent enterrées sous les routes faute de mines anti-chars inexistantes.

Les Allemands vinrent sans peine à bout de ces pitoyables obstacles. L'Amiral Abrial fut renseigné sur leur approche par une courageuse employée des postes de Vire. Elle demanda par téléphone, dans l'après-midi du 17 juin, à parler à un officier de l'Etat Major.

Le Chef d'Etat-Major prit lui-même l'appareil en présence de l'Amiral, et un dialogue assez inattendu s'engagea:

— Les Allemands sont dans la ville. Leurs tanks sont arrêtés sur la place. Je les vois de mes fenêtres.

— Mais non, vous voyez des troupes anglaises qui remontent vers Cherbourg. (Il y en avait encore quelques-unes, la veille, dans la région, et leur Chef était venu prévenir l'Amiral Abrial de leur imminent retour en Angleterre.)

Réponse: — Pas du tout, ce sont des Allemands, ils sont descendus de leurs tanks, ils se promènent dans les rues, ils entrent dans les magasins, et achètent des cigarettes qu'ils paient.

— Vous vous trompez, regardez encore, ce sont des Anglais.

Réponse: — Ils sont habillés en vert, leurs tanks sont peints en gris et portent des croix noires. Ce sont des Allemands.

Cette fois il n'y avait plus de doute. Le lendemain soir 18 juin, les troupes Allemandes étaient devant Cherbourg.

La ville, après quelques heures de résistance pour l'honneur, tomberait certainement dans la journée du 19.

L'Amiral hésita longtemps sur la décision qu'il allait prendre. Deux vedettes rapides et deux chasseurs de sous-marins étaient à sa disposition dans le port de Cherbourg, au cas où il voudrait passer en Angleterre, seul moyen qui resta d'éviter les Allemands. Certains de ses officiers l'y poussaient beaucoup. D'autres objectaient qu'il partirait sous les huées des troupes et de la population, abandonnées à leur sort.

Tout le monde avait entendu l'allocution du Maréchal Pétain annonçant la demande d'un armistice, allocution qui avait, évidemment, ébranlé les courages.

L'Amiral Abrial se trouvait dans la terrible obligation de choisir: garder sa liberté d'action ou partager, pour tenter d'en diminuer les rigueurs, les épreuves de la Nation.

Il réfléchit toute la nuit. Au matin sa décision était prise, c'était celle qu'il jugeait, dans l'immédiat, la plus dure pour lui-même: il ne quitterait pas le sol Français.

Il réunit les officiers qu'il avait conservés auprès de lui et les matelots de sa garde, dans le hall du château.

— Un armistice a été demandé, leur dit-il, les combats vont cesser et beaucoup de vos camarades seront prisonniers.

Le devoir des Chefs est de partager l'infortune des soldats. J'ai donc décidé de rester parmi vous.

Les matelots crièrent spontanément: — Vive l'Amiral Abrial!

Après avoir brisé son épée et en avoir jeté les morceaux dans les douves, il attendit les Allemands.

Ils arrivèrent vers 16 heures. Une voiture où avaient pris place deux officiers, conduite par l'un d'eux, s'arrêta devant le château.

L'Amiral, appuyé sur sa canne, entouré de son Etat Major, se tenait en haut du perron.

Un des officiers Allemands (il était très jeune) descendit de voiture, monta quelques marches, salua, puis demanda à l'Amiral Abrial en un Français très correct:

— Cherbourg a capitulé, le général vous fait demander si vous voulez bien venir négocier avec lui les conditions de la capitulation.

— Je n'ai rien à négocier, répondit l'Amiral.

— Voulez-vous tout de même nous suivre, insista l'officier Allemand sans élever la voix.

— Je ne puis faire autrement, conclut l'Amiral, qui descendit les marches du perron, monta dans sa voiture accompagné de son Chef d'Etat Major, d'un interprète et de l'officier Allemand qui venait d'exécuter les ordres de son chef le Général Erwin Rommel.

Quelques semaines plus tard l'Amiral Abrial se promenait tristement dans la forteresse de Koenigstein, lorsqu'on lui fit savoir que des officiers Allemands désiraient lui parler.

Il eut un moment d'émotion, se souvenant d'avoir été interrogé à Cherbourg, sur les méthodes employées pour rendre la coque de nos bateaux invulnérables aux mines magnétiques, par un officier de marine Allemand grossier et brutal.

L'Amiral avait, bien entendu, refusé énergiquement de répondre. Il n'était heureusement nullement question d'interrogatoire. L'Amiral Abrial allait apprendre qu'il était libre. Son gouvernement le réclamait pour exercer les hautes fonctions de Gouverneur Général de l'Algérie.

Dans sa belle résidence du Palais d'été dominant la ville et la baie d'Alger, l'Amiral Abrial fut-il heureux? Le cadre qui l'entourait, la présence de sa famille, contrastaient heureusement avec les austérités de Dunkerque, de Cherbourg et de Koenigstein. Il avait, une fois encore, une magnifique occasion de servir son Pays. Un tempérament calme, optimiste, une intelligence claire, apte à dégager rapidement l'essentiel d'une question, lui permettaient d'affronter des problèmes très différents de ceux qu'il avait toute sa vie fort bien résolus.

Mais, pour la première fois, il devinait autour de lui, chez ses subordonnés, chez ses interlocuteurs, en ville, une méfiance, un goût de l'intrigue, un art de déformer les paroles, qui choquaient sa droiture.

Dès son arrivée, sa réponse: — Il n'y a pas de problème indigène, à la question posée par un journaliste: — Que pensez-vous du problème indigène? avait été volontairement interprétée comme un refus de s'occuper de la population arabe, alors qu'elle signifiait dans l'esprit de l'Amiral que tous les habitants de l'Algérie, sans distinction, avaient un droit égal à sa sollicitude.

Evoquant cette époque, il me disait un jour:

— Avant mon passage au Gouvernement Général de l'Algérie, je pensais quand dix personnes étaient venues me parler, qu'il n'y en avait guère plus d'une qui ne m'avait pas dit la vérité. Depuis, j'ai dû inverser la proportion.

La présence à Alger du Général Weygand, dont les pouvoirs se heurtaient en plusieurs domaines à ceux de l'Amiral, ne rendait pas sa situation facile.

— C'était, me disait-il encore, comme si deux Amiraux avaient été embarqués sur le même bateau.

Et cependant, dans cette Algérie préservée de l'invasion, de grandes choses se préparaient, se faisaient: une armée était discrètement mise sur pied, une jeunesse qui se battrait magnifiquement pour libérer la Patrie était instruite, encadrée, l'industrialisation du pays sortait du domaine des projets, le transsaharien avançait vers les sables aux richesses secrètement pressenties.

Le 15 juillet 1941, aux responsabilités du Général Weygand furent ajoutées celles de Gouverneur Général de l'Algérie, et l'Amiral Abrial, après avoir reçu la médaille militaire, partit en retraite.

Toute la Marine regretta son départ. Tous ceux qui l'avaient approché au cours de sa carrière admiraient ses qualités exceptionnelles de marin, la clarté de ses ordres, toujours humains, rédigés

d'une magnifique écriture, sa parfaite éducation, sa bienveillance dont il ne se départait qu'en face de l'indocilité et, sur mer, de la trop grande maladresse d'une manœuvre.

Ce fut alors, Messieurs, qu'il exprima le désir de devenir, un jour, l'un des vôtres. Retiré dans sa propriété de Dourgnes, non loin de l'Abbaye d'En Calcat qu'il aimait, cet homme excellent n'avait plus d'autre ambition que de vivre auprès de sa femme, de savoir ses cinq enfants heureux, et de terminer sa vie d'homme d'action occupé par l'étude, le service de tous ceux qui l'entouraient et l'espérance de voir la France humiliée retrouver sa grandeur.

Mais le 11 novembre 1942, le Sud de la France était occupé par les Allemands. Dans la nuit du 26 au 27, leurs troupes attaquaient le camp retranché de Toulon, et la Flotte qui s'y trouvait au mouillage se sabordait.

Le Secrétaire d'État à la Marine avait démissionné, le 19 novembre l'Amiral Abrial avait été appelé, en toute hâte, pour le remplacer.

— Ah! Messieurs, que n'a-t-il une fois dans sa vie pensé à lui-même! Que n'est-il resté chez lui!

Bien des critiques, des accusations même, ont été portées contre l'Amiral liquidateur d'un désastre. J'espère que personne n'a prétendu qu'il avait agi par ambition car, en de telles circonstances, la montée vers les honneurs d'un Secrétariat d'État ressemblait singulièrement à une montée vers un calvaire.

Il assista à la destruction des navires qu'il avait commandés, angoissé par la crainte de les voir tomber entre les mains de l'ennemi et par celle des représailles dont cet ennemi, frustré de sa proie, pourrait impunément accabler la France.

Après ce furent pendant deux mois de pénibles négociations, pour conserver quelques débris qu'aucune force au monde ne pouvait empêcher les Allemands de nous ravir.

Le cœur plein de tristesse, il revint chez lui, définitivement espérait-il, en mars 1943.

Une grande joie lui vint alors de votre Académie. Le 30 mai, l'Amiral Abrial, élu au fauteuil laissé vacant par la mort de l'illustre savant Paul Sabatier, était reçu solennellement chez Clémence Isaure.

Ce ne furent pas les honneurs dont la France avait couvert l'Amiral qui frappèrent l'auditoire, mais la jeunesse de sa tournure, son visage énergique, et la clarté de son regard.

— Vous-même, parlant de Tourville, concluait le comte de Pesquidoux, répondant au remerciement de l'Amiral consacré à Tourville, vous vantez cette discipline à l'égal de ses talents de tacticien et de stratège de la mer. Elle vous paraît inséparable de la grandeur de son caractère et de sa gloire. Depuis le Borda où vous l'aviez apprise, vous l'avez, de même, indéfectiblement observée, qu'elle qu'ait été votre mission, ardue, délicate ou douloureuse, et vous avez ainsi atteint les sommets de votre vie héroïque par l'abnégation de toute votre âme, consentie...

Oui, c'était bien cela le caractère de l'Amiral Abrial, discipline, obstinément fidèle, peut-être dirions-nous aujourd'hui inconditionnel; jusqu'à l'abnégation, jusqu'à l'imprudence, jusqu'au sacrifice de sa gloire, de sa réputation, jusqu'à la Haute Cour, jusqu'à la prison.

Messieurs je passe sur les années pendant lesquelles l'Amiral Abrial fut privé de sa liberté et ne veux en retenir que le témoignage de ses compagnons, de quelques religieux qui purent l'approcher, et de ses geôliers. Tous admirèrent sa dignité exemplaire, et son courage qu'il puisait dans une Foi profonde.

L'apaisement finit par venir. Les rigueurs d'un jugement injuste furent atténuées, la porte de sa prison s'entrouvrit et il rentra chez lui.

Ceux qui vinrent alors lui rendre visite dans sa relative solitude, furent frappés par sa sérénité.

C'étaient surtout des officiers qui avaient servi sous ses ordres, et conservaient à leur ancien Chef une respectueuse estime, se rappelant les beaux exemples qu'il leur avait donné sur mer et devant l'ennemi.

Les propos de l'Amiral révélaient un cœur sans amertume, un jugement sans passion, qui ne se prétendait pas infaillible, un grand désir de savoir ses compatriotes en paix, unis, et une ferme volonté de pardonner les offenses, d'oublier les injures.

Il retrouva peu à peu ses prérogatives, mais sa Grand Croix de la Légion d'Honneur et sa Médaille Militaire ne lui furent rendues que quelques mois avant sa mort. Put-il s'en rendre compte? Nul ne le sait. Cette intelligence si équilibrée, foudroyée par la maladie, commençait à s'enfoncer dans la nuit.

L'Amiral Abrial mourut le 17 décembre 1962, jour anniversaire de ses 83 ans. A ses obsèques un détachement de parachutistes venu de Toulouse défila, musique en tête, devant son cercueil qu'entouraient sa famille, quelques fidèles amis, des officiers de la Vème Région Militaire, et la foule des habitants de Dourgnes.

Il descendit dans son tombeau porté par quatre soldats, qu'il remercia certainement du haut du Ciel avec son affabilité coutumière, mais il dut regretter qu'ils ne fussent pas quatre matelots.

MONSIEUR,

A un Chef de guerre succède aujourd'hui parmi nous un homme de lettres. Peut-être pensera-t-on que nous nous plaisons dans les contrastes. Il n'en est rien. Au delà de votre talent et de votre œuvre, qu'une voix plus autorisée que la mienne louera tout à l'heure comme il convient, au delà des vicissitudes d'une carrière, un lien vous unit à celui dont je viens d'évoquer la mémoire: une passion commune pour la mer.

Aujourd'hui un ancien marin, après avoir prononcé l'éloge d'un très grand marin, est heureux de souhaiter la bienvenue chez Clémence Isaure, à un amoureux de la mélancolie bretonne et de l'éblouissement Méditerranéen.

REMERCIEMENT

DE

M. ANDRÉ LEBOIS
ÉLU MAINTENEUR

PRONONCÉ EN SÉANCE PUBLIQUE LE 7 JUIN 1964

MESSIEURS,

Emportés que nous sommes par le Temps, d'une allure capricieuse, tantôt bolide, tantôt limace, mais toujours maintenus en sens inverse de la marche, nous ne comprenons le paysage qu'après l'avoir dépassé. Quand j'appris la mort brutale de votre confrère Jean Fourcassié, je ne me doutais pas que les décrets d'En-Haut, c'est-à-dire ces bureaux moisissés de l'Éducation Nationale, qui n'ont pour tout divertissement que la procession des ministres, me réserveraient sa chaire. On me transmet encore parfois du courrier professionnel à son nom; je ne l'ouvre pas sans émotion.

En Prusse Orientale, un de mes compagnons d'infortune, député-maire aujourd'hui d'une cité bretonne, me contait ses journées de Dunkerque. Il les avait vécues au P.C. de l'amiral Abrial, presque réconforté par le calme du chef, son endurance, la netteté de ses ordres, la précision des coups portés, l'efficacité de l'aide fournie au rembarquement.

J'aurais été fort incrédule, si l'on m'avait dit que j'occuperais son fauteuil. Et fort effrayé d'apprendre qu'il me faudrait parler si tôt après l'éloge que nous venons d'entendre. Vous nous l'avez montré, Monsieur, ferme en ce désastre sans précédent, stoïque ensuite sous des traitements parfois odieux; vous avez brossé de ces années un tableau si saisissant, que vous avez rouvert nos blessures. Comme je souhaiterais qu'un mainteneur juriste prît sur lui de renvoyer à huitaine ma modeste tâche! Elle est de remercier l'Académie et je le fais de tout cœur; mais je voudrais passer du grave au doux, du sévère au plaisant. Comment ramener un sourire sur le visage sensible de Clémence Gaudeamus tamen! Je ne désespérerais que si je n'avais pas à mon côté, comme un poteau dans le vertige, une amitié de trente ans.

Je me revois sur les bancs de la khâgne de Rennes, près de Philippe Wolff. Notre fraternité se teintait, de ma part, de la considération requise: méprisable bizuth, conscient de mon indignité, je vénérerais cette Puissance. Mais quelle apparence y avait-il que nous dussions nous retrouver ici, moi dans le rôle guindé du récipiendaire, lui, dans celui, non moins inattendu, de Miss Monde ou de la reine de feu le Vél' d'Hiv', guettant le coureur sur la ligne, pour le baiser et les roses, sans épines, du moins je l'espère. Quelle malice de Celle que votre lauréat de 1575, François de Clary, nommait la Nymphe Excellente, nous a fait venir tous les deux, non d'Amiens pour être Suisses, mais de Brocéliande pour être Toulousains, et ses loyaux serviteurs? Je n'ai pas la fatuité de croire qu'elle entendait seulement nous ravir à Morgane, Viviane ou Mélusine, lesquelles ne m'ont jamais fait dire qu'elles tenaient à mes hommages. Comme ce serait beau pourtant, ce mythe des régents de faculté décousus par les Sorcières, au nom de la poésie, comme Orphée par les Ménades!

Un remerciement: comporte la louange de quelque aspect de Toulouse; mais disserter de poésie, n'est-ce pas encore nommer votre ville? De montagne et poésie, n'est-ce pas être agréable aux mânes de nos prédécesseurs?

On a bien voulu rappeler qu'en homme libre, je chérissais la mer. Or, selon Hugo, passer de la mer à la montagne, ce n'est, pour ainsi dire, pas changer d'émotion. Les montagnes et la mer parlent au même côté de l'esprit.

Le langage de la montagne s'est fait entendre avec quelque retard. Dans nos littératures d'Occident, il a fallu Rousseau, et le chant est parti des Alpes: Senancour, Lamartine, avec la radieuse, la printanière Quatrième époque de Jocelyn. Les Pyrénées de Roncevaux ou de Henri Quatre étaient sans doute trop belles pour qu'un chant osât se mesurer à elles. Marguerite de Navarre située à Cauterets le prologue de son Heptaméron, mais ne se met pas en frais de lyrisme. Elle montre Caulderets en fin septembre soumis à l'artillerie de pluies antédiluviennes, si merveilleuses et si grandes qu'il semblait que Dieu eût oublié la promesse qu'il fit à Noé, de ne plus détruire le monde par l'eau. Ses gentilshommes et gentes dames ne trouvent de refuge qu'à Notre-Dame de Sarrance, sur le Gave d'Aspe où les Prémontrés avaient fondé une abbaye. L'orage calmé, les récits ont lieu dedans ce beau pré, le long de la rivière du Gave, où les arbres sont si feuillus que le soleil ne saurait percer l'ombre ni échauffer la fraîcheur.

L'herbe devait être encore bien humide, mais on n'est pas plus pratique, ni moins romantique. M. de Saint-Simon, quand il doit passer les monts pour gagner son ambassade en Espagne, consacre quatre lignes, sur quarante volumes, aux Pyrénées enneigées, pour dire qu'elles furent peu clémentes à son carrosse, et pour tout dire affreuses. C'est longtemps, de par le monde, le terme de rigueur. La langue allemande, pour désigner le cauchemar, invente même un mauvais génie nommé Alp, ce qui ressemble fort au nom dont elle désigne l'Alpe homicide. Si perfides que soient aussi les brumes, les avalanches ou le froid des Pyrénées, aucun langage n'a inventé de Pyreneentraum. Il fallut pourtant un mousquetaire rouge pour oser chanter le cirque du Marboré; en 1823, Vigny, en garnison à Pau, découvrait ces sites à la fois auriculaires, comme les nomme Ravel, et inexplorés par la poésie; encore était-il épaulé par un mousquetaire noir, Narcisse-Achille, comte de Salvandy, celui qui, en juin 1830, dira que le régime danse sur un volcan.

Si vous aviez appelé à vous cet enfant de Condom vous auriez détourné des chemins tortueux de la politique un écrivain de noble style. Il est bien tard pour le regretter, mais non pour saluer son roman au titre ambitieux: Don Alonzo ou l'Espagne (1824). Ses descriptions des provinces bascongades célèbrent d'un même cœur le bœuf et la fille du Basque, l'un qui, détaché de la terre par les vapeurs qui y promènent leurs flocons autour des hauts lieux paraît encore le Dieu de la vieille Egypte; l'autre, qui, pieds nus, un fardeau sur la tête, grands yeux noirs et taille légère, travaille, dans sa course rapide, au gilet de dix couleurs dont elle parera son vieux père... Mais, direz-vous, les fils de notre terroir n'avaient pas attendu, pour célébrer les monts, vos écrivains de langue d'oui! On est surpris de découvrir que si. Quand, au XVII^{ème} siècle, François de Cortète, d'Agen, interpelle les sommets, ce n'est pas sans quelque aigreur. Vous, gémit-il, qui fichez vos pointes (que fouignas la punto) dans les plus hauts nuages, vous n'apportez que du chagrin (cauquo punto), en nous jetant neige fondue, qui fait lamenter les graviers de la Garonne confondue (Las lermos del grabe). Louis Baron, trois fois lauréat de votre compagne, est moins hargneux, mais ne se risque pas au-delà des premiers contreforts:

Cantem, gascounes pastourettes,
Las bigarrades mountagnettes
Deu tucoulet de Pouyloubrin...

Sous Louis XV, le chansonnier d'Argelès, Cyprien Despouirins, est plus féru d'élégies que du sentiment de la nature:

La haüt sus les mountagnes, u Pastou malhurous...

Jasmin lui-même, l'aède du fer à friser, l'Homère du prolétariat et votre maître ès jeux, à qui vous décernâtes un rameau d'or massif, fondu par de cupides héritiers, mais dont l'image va parer son centenaire, chantait, plutôt que les rochers, des histoires tristes à les fendre. Celle de l'orpheline de Castel-Cuglier:

Del pe d'aquelo hauto mountagno
Oun se pinquo Castèl-Culhé...

La pauvre est devenue aveugle par suite de variole ou de rougeole, la picôto ou lou sarrampiu; elle assiste, tapie dans le confessionnal, au mariage de son fiancé, l'infidèle Baptiste; elle surgit pour troubler l'office, et brandit un couteau: — Que mon sang serve d'eau bénite!

Mais son ange gardien l'aime tant, qu'il la sauve du sacrilège et du suicide par une foudroyante embolie, et a qu'al moumen de se coutela/Toumbèt morto!... Priez pour elle

Ainsi, comme jadis les troubadours, les poètes occitans chantent moins la montagne que les douces montagnardes.

Si Xavier Navarrot consacre une chanson à la plaine de Bedous et au gave qui l'enclave, si Prosper Estieu, le Hérédia de Carcassonne, honore le pèch de Mont-Ségur, Marius André vint d'Orange pour vénérer Esclarmonde, mais la confondit vite avec la Muse de Banios, Philadelphie de Gerde:

Di cimo que la neu inmourtalo emmantello
Sabe que vas venir vers iéu...

Elle règne encore, la nouvelle Esclarmonde des Cantos, en deuil et coiffée du capoulet bigourdan, au repaire d'aigle de Mauvezin, horizon de poète et nid de Sarrazin. Ah! ce château de Maoubézi (mauvais voisin) qui porte si tendre devise: — Jay belle dame, hommage de Gaston Phœbus ou d'un de ses farouches bâtards à quelque châtelaine en hennin ou quelque fée de l'ubac. Ah! l'abbaye d'Escaladiou! Mais qui oserait parler d'art pyrénéen devant Robert Mesuret?

Il siérait bien d'offrir des fleurs aux Jeux Floraux, et j'envie Joseph Pomés, le poète de Trébons, qui en enguirlande son pipeau:

Polygalas, lychnis, bronelles, lupulines,
Mariez vos couleurs au versant des collines,

mais comme la servante dans Molière, polygalas et lupulines, je ne connais point ces gens-là; les connaîtrais-je, que je n'en disserterais pas devant le maître de l cartographie végétale, qui sait leur nom en latin: vox faucibus haeret.

Et pas davantage du folklore, en face de l'un de vos censeurs. N'a-t-il pas vu, de ses yeux vu, l'heureux mortel!, la belle femme nue du Montcalm, cette Tarzane peut-être cathare, peut-être seulement naturiste, qui traversait les hivers en haute altitude, voilée de sa seule chevelure et réchauffée par l'haleine amicale des ours? Il connaît tous les beaux noms dont l'imagination des conteurs l'a tour à tour parée: Adèle de Budoy, Antonia de Villaréal, Loulin la sauvageonne, ou Hermance de Valméga...

Je sais pourtant trois histoires d'amour qui montrent combien montagne est poésie, même si la dernière est plutôt cocasse. L'une, je la traduisis derrière les barbelés, avec l'aide d'un camarade basque. C'est La Légende de Jaun de Alzate, de don Pio Baroja y Nessi, son chef-d'œuvre, inédit en français. Don Pio m'avait fait l'honneur de m'écrire qu'il se réjouissait d'être traduit par un poète parnassien, nouvel hommage à la montagne. Dans ce Faust basque, épopée dialoguée, il embrasse tout le pays que l'on découvre depuis l'Arrun, ou la Rhune, qui a la parole, car tout parle en cet ouvrage et même les poissons. Etcheko Jaun, le maître de la maison, incarne la terre du moyen âge, à l'heure où les vieux dieux vont céder le pas au Christ; le monde de son enfance se meurt, les sabbats se dépeuplent; esprits et fantômes traqués appellent au secours. Tirailé entre diabloteaux et pédants, confronté avec la Danse macabre ou enlevé dans les airs, aiguillonné par les chansons en basque de Shaguit le fou, Jaun tente de sauver le passé pour son propre compte et de ressaisir sa jeunesse. Il se laisse séduire par la Pamposha de Balezta, délicieuse figure de pécheresse, dernier rayon du paganisme. Bientôt, la frivole Pamposha quitte Vera, en lui renvoyant leur enfant; le petit meurt, et Jaun n'a plus qu'à disparaître:

— Qu'on ouvre les fenêtres, que je voie mes montagnes chéries; que Shaguit chante, et qu'on me laisse mourir en paix!

Mais l'épilogue nous rassure: Jaun ne saurait mourir, il est caché dans une grotte de la Rhune; il reparaitra, pour tailler en pièces hypocrites et cagots, rendre aux hommes la liberté et le culte de la nature... Je ne doute point qu'un éditeur, toulousain ou autre, ne surgisse dès demain pour me demander cette œuvre fraîche et complexe, où l'auteur de La maison Aizgorri et de Zalacain l'aventurier tenta, sous le nom de Jaun, de reconquérir son enfance et celle des Euskaldunak.

L'autre conte fut écrit par un apprenti de vingt-cinq ans; il ignorait, il ignore toujours, le roman mystique de Marius André sur le Montserrat, et ne pouvait que rêver le site fameux, qu'il n'a pas encore vu.

— C'était en Catalogne et vers la fin du neuvième siècle: la fille unique de Wilfrid le Velu, comte régnant de Barcelone, était possédée du démon.

Celui-ci, sarcastique, répondit au prélat qui exorcisait:

— Je ne cède qu'à Joan Gari.

On gagna donc, au Montserrat, les ruines de Saint-Acisclo. Là, Jonn Gari sert depuis dix années la Vierge de Jérusalem. Sa piété, sa vie d'ascète lui ont conquis le pouvoir de chasser le Malin; il délivre Riquilda, mais le démon ricane en s'enfuyant: — Je reviendrai si tu pars!

L'anachorète cède aux prières de tout un peuple et garde près de lui la miraculée...

Alors Joan Gari connut qu'il n'était plus seul.

Il découvrit la joie du silence à deux et des oraisons alternées. Il apprit la douceur du partage, la saveur du pain rompu pour une sœur de cette vallée. Elle s'affairait entre les murs délabrés comme une reine lumineuse, tissait du bonheur de leur pauvreté... Mais le démon de midi, la flèche qui vole au milieu du jour n'épargnent pas l'imprudent. Un matin, ils virent l'aube avec des yeux neufs, recuits par le plaisir et les larmes, et que le sommeil n'avait pas clos. Joan Gari jette dans le gouffre du Llobregat la robe noire dont il n'est plus digne; il passe pour mort; nul n'ose plus s'aventurer dans ces parages. Le remords vient, avec la satiété. Un jour, en voulant tuer un pivert qui le raille, c'est Riquilda qu'il tue. Il décide d'aller en pèlerin implorer son pardon auprès d'Adrien III. Le verdict du Saint-Père est terrible: Bête, tu as failli; bête tu expieras; tu rentreras au Montserrat; tu ramperas sur les genoux et les poignets; tu n'articuleras plus un son et ne prieras plus qu'en idée.

Longtemps après, la chasse du comte Wilfrid capture, pour les jeux du petit Ranulphe qui vient de naître à Barcelone, un quadrupède hirsute et maigre, étrange image de la souffrance muette et sans défense. L'enfant qu'on vient de baptiser comprend cette âme ténébreuse: — Debout, prononce-t-il, les doigts ouverts; debout, Joan Gari, et marche!

A Saint-Acisclo, Riquilda, réveillée et radieuse, deviendra l'abbesse du Montserrat, Joan Gari sera sacristain de la communauté jusqu'à sa mort en 898.

Le souffle qui s'exhalait prierait pendant cent ans pour les âmes pécheresses avant les trompettes dernières.

Car un siècle allait apparaître, au bout duquel le monde périrait.

Ainsi vécut Joan Gari, à ce que disent les muletiers, après le chocolat du soir, sur la paille de la venta.

Ma troisième histoire, plus moderne, est moins édifiante.

Elle met en scène cet écrivain illustre, maître ès jeux depuis 1821, qui, le 20 juillet 1838, prononcera chez vous une allocution. Il était présenté par Adolphe, comte de Castelbajac, mainteneur, 22^e fauteuil, et mari de Léontine de Villeneuve. Léontine, dotée d'un brin de plume et de quelques prétentions, après un long échange de lettres, avait rencontré Chateaubriand à Cauterets en juillet 1829. Puis elle se maria. Lorsqu'elle lut dans les Mémoires d'Outre-Tombe la page sur l'Occitanienne, par cette rage qu'ont les femmes de se reconnaître dans un livre, la comtesse s'écria extatique: — C'est moi!, puis, avec fureur: — C'est faux!

Le faux, c'était cette phrase qui peignait la naïade du torrent en bacchante cramponnée: — Un soir qu'elle m'accompagnait, lorsque je me retirais, elle me voulut suivre; je fus obligé de la reporter chez elle dans mes bras.

Pendant un demi-siècle, assurent de pieux biographes, Mme de Castelbajac fut hantée par cette calomnie, par l'inconcevable page de son adorateur. Elle finit par l'attribuer, charitablement, à cette décadence survenue dans les dernières années de M. de Chateaubriand, flambeau toujours prêt à vaciller; en termes plus simples, au gâtisme. Un jour de 1869, la triste vérité l'effleure bien, mais elle la repousse aussitôt:

— J'en viens à me demander si ce passage ne doit pas être appliqué à une autre personne.

Que n'a-t-elle commencé par là! En dépit d'elle-même, de Gheuzi, de Robert de Flers, qui, si j'ose pasticher son style, en manqua, dans cette affaire, et de Levaillant, pas tellement persuadé d'ailleurs, rien ne désigne expressément Léontine. Il s'agit d'une spirituelle, déterminée et charmante étrangère de seize ans; Léontine en avait vingt-deux, hésitait, n'était pas étrangère, ni peut-être même transportable par un cacochyme dyspeptique de soixante printemps révolus. Marcellus, le fidèle secrétaire, s'inquiétait du nombre des postulantes, tant nos nymphes méridionales sont vaniteuses et coquettes! Ce qu'aurait pensé Léontine, si elle n'avait été de ces bas bleus qui veulent l'immortalité de la vamp (parlez-vous franglais?) avec l'auréole de Lucrèce. Il n'y avait pas qu'elle a d'assise au bord du gave, à guetter l'illustre grison.

A défaut de tremplin lyrique (l'ode qu'elles lui dictent est exécration, il renonce à la terminer), les Pyrénées fournirent à René des remèdes à son spleen: — Je faisais tous mes efforts pour être triste et je ne le pouvais.

Il y voit la sollicitude d'Urgande la Déconnue, ou l'Insaisissable, la fée qui, selon Mme de Motteville et les Amadis, logeait dans un de ces châteaux que Mrs. Radcliffe elle-même n'assombrit pas tout à fait. Et la montagne opère une autre cure.

Que je lui sais gré d'avoir, en 1843, accueilli et provisoirement consolé un second visiteur d'envergure! Mon semi-compatriote, mâtiné de Nantaise et de Lorrain, dont nous ferions un dieu s'il était slave ou patagon, ne se trouvait qu'à mi-course. Mais comment l'eût-il pressenti, lui qui, à vingt-neuf ans, nommait déjà feuilles d'automne les poèmes tombés de sa plume? En pleine année climatérique, la quarante-deuxième, il s'était vu ravir, par le tendre Charles Vacquerie, sa fille préférée, Léopoldine, par la chute des Burgraves, sa veine dramatique, et, par un mal d'yeux, presque la lumière. Rien de touchant comme cette fuite en avant, vers la montagne, de l'homme célèbre qui cherchait le plaisir de se faire oublier, au point de ne donner aux bureaux de diligences que la moitié de son nom: M. Go, laissant l'orthographe à l'invention du questionneur. Il voulait revoir les paysages de son enfance et le village d'Ernani. Les pages recueillies dans Alpes et Pyrénées captent les paysages dans leur splendeur et la grâce de leurs détails. Il y chante le grès, pour les habitants de pierre et les formes fascinantes dont se peuple la montagne; mais il suspend sa marche pour un scarabée à ravir Edgar Poe, un beau bupreste vert semé de taches d'or. A Cauterets, levé à quatre heures chaque matin, sous prétexte d'eau chaude et de soufre, il surprend la nature en ces moments mystérieux où l'arbre, le rocher, le nuage et le buisson tressaillent du sourd battement de la vie universelle.

La nature se déploie-t-elle donc quand nous, les hommes, ne sommes pas là? Avec l'humilité des intelligences profondes, il passe son existence entre un point d'admiration et un point d'interrogation.

Il n'est pas abandonné par cette fantaisie que je préférerais nommer gentillesse, au sens qui implique courtoisie, sourire et noblesse. Au lac de Gaube, il voit l'épithaphe encore fraîche de ce couple de Londres, William Henri Pattison, esquire, et Sarah Frances, son épouse, qui s'y noyèrent le 20 septembre 1842: il ne devine pas que cet accident fut peut-être un drame de la jalousie, mais il écrit: — Il en coûte trois sous pour entrer dans l'enclos du tombeau. J'y ai cueilli des cinéraires dans le granit en surplomb sur le lac. J'ai glissé et failli tomber. Gela eût fait une deuxième tombe. On eût pris six sous. Et quelle page exquise sur les chevaux de montagnes, doux, obéissants, sûrs d'eux-mêmes à l'excès, de vrais chevaux de gouttières:

— Le mien semblait aimer les émotions. Il choisissait toujours le petit bord de tous les abîmes. Il avait l'air de se dire: ce monsieur est un artiste, un amateur. Il faut lui faire bien voir tout. Ah! tu veux des torrents, Parisien! tu veux des gaves, des cascades, des gouffres, des précipices, des émotions! eh bien, en voilà. Tiens, regarde, penche-toi, ici, et ici, et ici. En as-tu assez?

Je trottais ainsi sur des escarpements de huit cents pieds de profondeur, avec un petit gave bleu et sombre en bas sous les yeux. J'essayai d'abord de lui faire prendre des directions moins pittoresques, mais il s'obstina; j'avais trop d'intérêt à rester bien avec lui pour le contrarier, et je le laissai faire.

L'auteur de ce pythagoricien dialogue à une voix est aussi le peintre impressionniste qui sait fixer, au terme de quatre pages fulgurantes sur Gavarnie, un moment admirable où passe le grand secret:

De ma fenêtre: une grande montagne remplit la terre; un grand nuage remplit le ciel. Entre le nuage et la montagne, une bande mince de ciel crépusculaire, clair, vif, limpide, et Jupiter étincelant, caillou d'or dans un ruisseau d'argent.

Rien de plus mélancolique et de plus rassurant et de plus beau que ce petit point de lumière entre ces deux blocs de ténèbres.

L'étoile n'était rassurante qu'en apparence. Le pressentiment du poète était plus juste, le 8 septembre, lorsqu'arrivé à Oléron, la mort dans l'âme, il voyait cette île comme un grand cercueil couché dans la mer, et dont la lune est le flambeau. C'est le lendemain qu'il apprit par *Le Siècle* la tragédie de Villequier.

Il devait repenser souvent à ce pèlerinage vers l'enfance qui s'achevait par la mort de son enfant. Il avait trouvé, pour quelques jours, ce calme que Goethe aussi respirait sur les cimes: *Über allen Gipfeln/Ist Ruh'*. Il avait découvert un thème et un décor à la mesure de l'immense poète que d'autres malheurs encore, le vent du large et la puissance de sa maturité, allaient faire de lui. Pour cette suite de merveilles que sont *La Légende des Siècles* et *Dieu*, les souvenirs pyrénéens ne cessent d'affluer. Il leur emprunte sans cesse quelque audace architecturale ou quelque broderie limpide pour sa cathédrale sonore. Dans *Le Petit Roi de Galice*, exaltation de la chevalerie incarnée par Roland, protecteur de l'orphelin, après la sinistre ouverture sur le ravin d'Ernula, où l'Ybaïchalval, épouvantable, écume, et la noirceur d'âme des

dix féroces Enfants, tout à coup éclatent ces fanfares à la Berlioz qui trouent les ténèbres et laissent prévoir la victoire de l'Archange: un neuvain d'alexandrins, un par muse, suffit à ce génie que l'on prétend verbeux pour suggérer, par le choix infaillible du rythme, des couleurs et des sons, la paix et la confiance de la montagne à l'aurore: la chaîne entière est survolée par son vol d'aigle.

Laveuses qui, dès l'heure où l'orient se dore,
Chantez, battant du linge aux fontaines d'Andorre
Et qui faites blanchir des toiles sous le ciel;
Chevriers qui roulez sur le Jaizquivel
Dans les nuages gris votre hutte isolée;
Muletiers qui poussez de vallée en vallée
Vos mules sur les ponts que César éleva,
Sait-on ce que là-bas le vieux mont Corcova
Regarde par-dessus l'épaule des collines?

Dans Le Jour des Rois, Gaïffer-Jorge, Masferrer, la montagne est là; elle assiste au déchaînement des ambitions et lèche comme une plaie ses gaves souillés de sang. Comment imposer mieux la grandeur et la candeur du Cid exilé qu'en évoquant le Pic du Midi, où ne peut se poser d'autre oiseau que l'étoile?

Un nouveau bond, et le spectacle inouï de Gavarnie, avec ses lignes à droites simples, calmes, horizontales ou verticales, parallèles ou se coupant à angles droits, l'édifice le plus mystérieux du plus mystérieux des architectes, va devenir preuve de l'existence de Dieu. Devant l'apparition, entre Tracy-le-Haut et Tracy-le-Bas, Gèdre-Dessus et Gèdre-Dessous, le poète médite sa réponse au matérialisme, pour ce défilé de fantasmagories, cette tentation de Saint-Hugo, qu'il nommera, très simplement, Dieu. Regarde, dit la voix tentatrice: ce cirque, où l'arc-en-ciel s'envole des cascades, l'architrave qui emprunte sa dernière corniche à la neige éternelle, cette maçonnerie d'apocalypse, a énorme coupe d'ombre où vient boire la nuit, c'est l'œuvre explicable et toute naturelle de la matière, de la goutte d'eau patiente qui corrode depuis des millions d'ans le vaste plissement géologique

et tout ce monde mort ployé comme une étoffe.
Ah! ricane la voix triomphante,
Je n'accepterais pas, pour faire des prodiges,
L'échange de ton Dieu contre ma goutte d'eau.
— Mais, cette goutte d'eau, criai-je, qui l'a faite?

Nous avons franchi un stade; l'anecdote est dépassée; il n'y a plus, si j'ose dire, de Pyrénées; elles vont se confondre avec la montagne en soi, la montagne magique. Déjà, dans Les Lions, une de ses plus grandioses inspirations (et quelle preuve de plus que la vraie a puissance égale bonté), Hugo avait donné une synthèse où les choses vues lui permettaient d'inclure celles qu'il devrait seulement imaginer. Quand Daniel apparaît dans la fosse, les quatre lions affamés se ruent, lèvent la griffe et ne la baissent pas, étant les grands rêveurs solitaires de l'ombre. L'homme qui a murmuré à ces captifs comme lui: — La paix soit avec vous!, leur paraît l'envoyé de la Création; il nous vient des forêts, dit le lion des bois; du désert, dit le lion des sables:

Et celui qui s'était approché le plus près,
Le lion noir des monts dit: — Cet homme ressemble
Au Caucase, où jamais une roche ne tremble:
Il a la majesté de l'Atlas; j'ai cru voir,
Quand son bras s'est levé, le Liban se mouvoir
Et se dresser, jetant l'ombre immenSe aux campagnes;
Cet homme vient à nous de la part des montagnes.

Il y a donc un message de la montagne. Je voudrais le capter pour finir. Hugo lui préférerait l'enseignement de la mer; c'est le quatrième lion, celui des grèves, qui a le dernier mot:
— Cet homme au front serein vient de la part de Dieu.

Mais qu'importe l'apparente hiérarchie, si les quatre voix se fondent en acte d'adoration? L'émotion poétique est la même, d'où qu'elle vienne. Si je recherche les instants les plus purs que la montagne, ou l'idée de montagne, m'ont apportés, je retrouve la minute où, sur le trajet de Bangkok à New-Delhi (je venais de voir le Fuji-San, j'allais entrevoir l'Olympe), le pilote du long-courrier fit dire:

— Cette barre blanche à l'horizon, sur la droite de l'appareil, c'est l'Himalaya; le massif, dans le prolongement de l'aile, l'Everest, et vous avez, un peu à l'Ouest, l'Annapurna.

Ces vocables prestigieux, la splendeur du spectacle, la force calme de l'avion, la tension, aussi, de la course au soleil (nous le suivions victorieusement depuis Tokyo, mais nous allions plonger brusquement dans un minuit de tempête), tout s'unissait pour faire de cette contemplation un privilège sans prix. Mais je me retrouve aussi (était-ce sur un promontoire de Bretagne, dans un village du Vallespir?) méditant, un soir de bourrasque, sur le néon d'un cinéma: Excelsior!

La terre est peuplée de Cinémas Excelsior dont les clients ne s'interrogent guère sur le mot d'ordre qu'implique ce comparatif, ou cette autre enseigne: Paramount! Mais ne reste-t-il pas émouvant, ce langage devenu si vulgaire, et en même temps presque hermétique? Ne révèle-t-il pas la survivance d'une aspiration vers les sommets, celle que Longfellow, en 1840, dans une ballade longtemps populaire, comparait au voyageur perdu à flanc de montagne sous l'ouragan? On ne nous propose aujourd'hui que le terrain vague de l'égalité, les symphonies de la tinette et la prospection des bas-fonds. Les forces qui peuvent rester vives ne s'uniront-elles pas pour refuser ce tintamarre de poubelles ces vues à hauteur de pourceaux, exiger que l'on vise plus haut, vers un sommet d'autant plus attirant qu'il faut plus peiner pour l'atteindre?

Louange donc aux poètes, aux compositeurs, qui surent évoquer la montagne et nous en faire sentir le charme.

Vivent Ramond de Carbonnières, Napol le Pyrénéen, Achille Jubinal, et même Taine, Hippolyte, malgré son entêtement, en son Voyage aux eaux des Pyrénées, à retracer l'histoire de tous les sites et leurs démêlés avec les agents de l'atmosphère; vivent donc

Toulet, Dyssord, Larguier, Magre, Derême et Jammes,
Vers maints et maints glaciers levant leurs oriflammes;

et tous les porteurs de lyre rassemblés par Armand Got et Auguste Pujolle dans leurs Poètes de la Bigorre et du Comminges; vive notre maître ès jeux Isabelle Sandy qui sut peindre Andorra et ses hommes d'airain. Louons Fauré et Séverac qui durent puiser dans les grandes orgues orageuses l'inspiration de leur musique d'orgue; Charles Bordes, qui retrouvait les principes du plain-chant grégorien dans le thème Belatsa, chanté par un petit berger du Pic d'Ohry; le Toulousain Paul Vidal, qui m'est cher pour avoir composé une Dévotion de Saint-André, et dont le Capitole devrait reprendre Guernica et le ballet de La Maladetta; le cadurcien Philippe Gaubert pour sa Rhapsodie dans la montagne; et le gersois Paul Lacôme d'Estalens, qui touche de près à votre compagnie, pour sa suite d'orchestre: Les Pyrénées. Louange à Felipe Pedrell, qui, sur un texte de Balaguer, tissa une trame de mélodies et de chœurs polyphoniques pour conter les amours du Comte de Foix et de Rayon de Lune, tandis que tombe la forteresse de Montségur. A Verdaguer, pour son Canigou; à Maragall, pour le balbutiement divin, la joie franciscaine de ses Pirenenques; il chante les cimes virginales, le berger farouche, les troupeaux sous la neige et les tâtonnements de la vaca cega, la pauvre vache aveugle en quête d'un ruisseau: — Que pourrez-vous donc nous donner dans l'autre vie? demande-t-il à Dieu non sans inquiétude: le monde que voici est si beau! Mais nous le louerons plus encore pour sa parole d'agonisant: — Amunt, Amunt! version catalane du cri Excelsior!

Les poètes les plus chers à notre cœur ont dépassé le réel pour une leçon d'énergie. Avec Supervielle, qu'en ses gravitations se partagèrent les pampas et le pays basque, nous ne savons plus si c'est un pic de la Cordillère des Andes, empanachée de nuées, ou les rugueuses cohortes qu'on voit d'Oloron-Sainte-Marie, qu'exalte le forçat innocent:

Montagnes et rochers, monuments du délire...
Mêlons-nous sous le ciel qui n'a pas de sursauts,
Que je devienne un peu de pierraille ou de roche
Pour t'apaiser, cœur immortel, qui me reproches
D'être homme, courtisan d'invisibles corbeaux...

Les vertus de la poésie sont telles, qu'à la voix du magicien, les cimes entrent dans la demeure entourée, se penchent vers l'allongé, viennent soulager de leur salubrité l'oppression du poitrinaire:

Tendez la main, touchez ces grands monts invisibles.
Cet homme vous apporte en cette chambre close
Un peu du ciel qui rôde au-dessus des montagnes.
Rafraîchissez vos mains à ses rives mouvantes,
Penchez-vous, et voyez comme le parquet même

Est un lac doux et triste où tremble votre image.

Milosz, le grand Milosz, que l'on rencontre toujours dès que la rêverie prend de la hauteur, prête à la montagne, Sinaï spirituel, dominatrice adorante, un chant non situé, en un poème découpé en sierra comme un calligramme.

Comme la féconde aux larges hanches ensoleillées,
Je suis,
Comme la grande et fière moissonneuse dans la paix
De midi
Mon épaule est dans la nuée, ma tête renversée
Dans l'azur
O mes fils, avant que de voler, apprenez à gravir.
Vous, les élus de demain, aujourd'hui soyez mes sages.

Son Sinaï spirituel, Victor Segalen le trouva sur le Toit du monde, To-Bod, le Thibet. Dans un livre en prose, mais quelle prose! équipée, récit fringant, piaffant, caracolant comme un mustang, il nous conte comment il s'en approcha. Et son Thibet, il voulait le dédier à Nietzsche, dompteur des cimes de l'Esprit. Il n'omet pas d'y rendre hommage à ses rares devanciers; l'un d'eux était le Toulousain Evariste-Régis Huc, qui, voici cent vingt ans, parvint à Lhassa, costumé en lama:

Ils étaient deux, Huc et Gabet, qui s'en allaient à l'aventure
En vrais conquérants du toit mongol.
Ils cheminaient timidement et pourvoyaient à leur pâture,
Cueillant, pour le feu, la fiente-argol.
Ils étaient deux bons voyageurs qui s'accrochaient aux caravanes...

Il y a vu cinquante grands yaks pris par les glaces, incrustés dans le fleuve. Il l'a loué, ce Thibet inhumain, pour ce front masqué de glaciers:

Je t'ai monté, Pôle du froid; je t'ai dompté, Pic des montagnes...

Il l'a appelé au secours contre la fatigue, contre la peur, contre ce Ta-Kiang torrentueux qu'il fallait franchir:

A moi, Thibet! à l'aide! à moi! voici l'imprévu et l'obstacle,
Voici la frontière du fini.
Il faut passer. Je dois passer...

Mais l'intention profonde excède l'équipée. Le Thibet, lutrin du monde chantant, n'est pas seulement cette levée de terre qu'il faut escalader. Le massif monstrueux est le signe d'un royaume qui se dérobe; l'assaut que lui donne le poète est le moyen d'une fin, qui se nomme la conquête de soi, l'incessante édification du castillo interior.

Et nous toucherons à l'extrême pointe de notre propos avec Le Mont Analogue de René Daumal. Cette montagne symbolique est la voie qui unit le Ciel à la Terre, voie qui doit matériellement, humainement exister, sans quoi notre situation serait sans espoir. Au faite de ce mont idéal, analogue à la cime de notre propre esprit, nous trouverions un autre monde, plus réel, plus cohérent, habité par une humanité supérieure, libérée de la prison. Ne pouvant plus courir les montagnes, l'auteur, agonisant à trente-six ans, les chante, d'en-bas. La merveille, en ce roman d'aventures alpines, non-euclidiennes et symboliquement authentiques, tout vêtu de mots de montagnes, c'est que pas un instant nous ne doutons de sa vérité: le Mont Analogue, nous le voyons, le tenons, nous marchons dessus, nous le reconnaissons. Nous y sentons la nuit se tasser autour de nous; nous entendons vivre les glaciers. Nous adoptons, l'espoir au cœur, le pas montagnard du rochassier et l'attitude harassée qu'il convient de prendre si l'on veut aller longtemps sans fatigue.

Mais rien n'est émouvant comme cette loi du Mont, que Daumal projetait d'inscrire au dernier chapitre: la grande loi de la fraternité:

Pour atteindre le sommet, l'on doit aller de refuge en refuge. Mais on a le devoir de préparer les êtres qui doivent venir occuper la place que l'on quitte. C'est pourquoi, avant de nous élaner vers un

nouveau refuge, nous avons dû redescendre, afin d'enseigner nos premières connaissances à d'autres chercheurs...

Isaure, dans sa clémence, me pardonnera-t-elle d'avoir semblé quitter ses monts pour voler vers d'autres sommets? De vous avoir entraînés non pas tra los montes mais au-dessus? Qui peut dire où s'arrêtait sa science et quelles limites connaissait sa rêverie? Qui peut affirmer qu'elle ignorait le sanscrit ou le langage de To-Bod? N'est-ce pas elle, au contraire, que l'insatisfaction de Segalen appelait sur le toit du monde?

Même là-haut, même ici-haut, je cherche éperdu l'Autre, l'Autre:
La reine du royaume d'ailleurs...

Me pardonnera-t-elle de ne pas conclure, de ne pas tenter de rassembler mon lâcher de palombes? On ne finit rien: roman, poème ou discours; il s'interrompt. Ni Thibet, ni Le Mont Analogue ne furent terminés; la mort jalouse interdit le point final, la beauté de la forme achevée, Symbole poignant...

Si la montagne nous enseigne quelque secret, c'est bien la confiance que donne la stabilité du créé, face à l'éphémère, face à nous qui passons; c'est aussi l'invite à l'ascension renouvelée, à l'effort peut-être gratuit mais altier; c'est encore, par les incessants changements de visage que lui imposent la luminosité de l'air ou les brumes basses, la foudre ou l'arc-en-ciel, la certitude que notre fragilité, et même notre inconstance, sont accordées aux lois du monde; et c'est enfin une leçon d'humilité, puisque le destin des voix les plus belles et les plus savamment infléchies, répercutées un instant par le rocher qui demeure, est de se perdre pourtant dans le gave dévorant du poème de la vie, bribes flottantes et balbutiantes d'une cantate inachevée...

RÉPONSE AU REMERCIEMENT

DE

M. ANDRÉ LEBOIS
ÉLU MAINTENEUR

LUE EN SÉANCE PUBLIQUE LE 7 JUIN 1964

PAR

M. PHILIPPE WOLFF
L'UN DES QUARANTE MAINTENEURS

MONSIEUR,

Le hasard qui nous fit, voici quelque trente à quarante ans, travailler côte à côte sur les bancs du vieux lycée de l'avenue Janvier à Rennes, nous ramène ensemble aujourd'hui, par cette venteuse journée de printemps toulousain, en ce fier et noble hôtel d'Assézat. Lorsque le hasard se fait aussi insistant, et fidèle, il mérite un autre nom: celui d'amitié. C'est l'amitié, Monsieur, qui vous accueille en cette maison par ma voix. Là sans aucun doute est la raison du choix qui fut fait, pour répondre au critique incisif, au conférencier brillant, au romancier subtil, au poète inspiré que vous êtes, d'un modeste serviteur de Cléo. Souffrez donc que, de mon mieux, j'évoque la destinée, o combien sinueuse qui, des rives de la Vilaine, vous conduisit aux rives de la Garonne, et qu'au risque d'enfoncer pas mal de portes ouvertes, j'expose les titres si convaincants que vous possédiez, vous fils de la Bretagne, à figurer parmi les descendants spirituels des sept troubadours languedociens.

Rassurez-vous, Monsieur. Je saurai résister à la tentation de pasticher à votre intention la Prière sur l'Acropole Il est vrai pourtant que vous aussi vous venez du pays des Cimmériens bons et vertueux. Si les vicissitudes de la carrière paternelle vous ont fait naître au sud de Rennes en un terroir qui m'est cher à plus d'un titre, votre vrai berceau, c'est ce cirque, mi-normand, mi-breton, de Carolles à Cancale,

ceinturé de hautes collines boisées, (et qui) s'étale... comme une magnifique offrande aux pieds du Mont Saint-Michel.

Emeraude des bois, rose des granits étincellement des toits, éclat magnifique de l'Archange! Tout ce pays vit pour le Mont, sous la fascination de son éclat, dans l'obscur sentiment de sa protection. Et, pour évoquer ce chef-d'œuvre d'harmonie entre la nature et les travaux de l'homme, voici que je viens d'emprunter quelques phrases à celui qui sut en être le chantre, à votre père, Paul Lebois, romancier lui-même et poète estimé, aux heures que lui laissait sa lourde et grande tâche d'instituteur. Par lui, vous vous rattachez à une longue lignée de cultivateurs-tisserands, de ces teissiers dont, en sa paroisse de Pleine-Fougères, votre grand-père François Lebois fut le dernier. De lui vous est aussi venu ce don de l'écrivain, que vous avez pu à son exemple affiner.

Je suis né au bord de la mer, et ne connaîtrai jamais la paix de ceux de la vallée heureuse. J'entendrai toujours les reproches dont les vagues sont lourdes et qui les essoufflent, et les griefs qui les hérissent. De quoi m'en veulent-elles, comme à tous leurs riverains? D'être né sur ce sol qui fut leur? D'avoir arraché Vénus à leur bave? En ces quelques phrases pressées au rythme d'une houle courte, vous avez évoqué les soucis et les tourments que, depuis votre enfance, la vie ne vous a pas ménagés. Neuf années d'internat au lycée, dont votre sensibilité souffrit cruellement. De l'avenue Janvier, vous montez à la place Hoche: la Faculté vous offre ses cours de lettres, et vous y rencontrez aussi, dans une autre section qu'animait quelqu'un qui me touche de près, celle qui en 1938 devient votre compagne.

Voici enfin, entre vos mains, ce bonheur durement conquis. La guerre vous l'arrache aussitôt, et vous envoie prisonnier de Hanovre en Saxe, et puis en Prusse Orientale, près de la Lithuanie de Milosz, remettant à plus tard le couronnement de vos études, éprouvant les jeunes liens, tendrement noués, de votre foyer. C'est à nouveau, pour cinq ans, la nuit.

J'aime que, sans attendre le retour du Destin, vous en ayez vous-même forcé l'aube. En janvier 1945, alors que l'échec de l'offensive von Rundstedt sonne le glas de l'inhumaine Entreprise, vous vous glissez hors du camp de Stalack, avec pour tout viatique un livre de grec moderne, s'il vous plaît. Les quatre cents kilomètres de marche que vous accomplissez alors, parmi la confusion de la débâcle et les neiges d'un dur hiver, presque sans nourriture, vous arrachent à un passé de solitude et de frustration. Votre passage du Rhin, en ce printemps de la Victoire, c'est aussi l'entrée dans la savoureuse saison du bonheur si longtemps interdite.

Votre foyer se reforme, vos enfants naissent, vos travaux personnels vous gagnent les plus flatteurs succès.

Est-ce enfin le port?

Mais c'est sur les bords d'une autre mer que vous envoie l'administration. En novembre 1952, vous voici professeur à la Faculté des lettres d'Alger, jeté en plein drame. Un drame qui vous a durement marqué. Car, si vous n'avez que peu vécu sur cette terre africaine, vous vous y êtes attaché avec toute l'ardeur d'un amant. Sans aucun doute vient-il de votre cœur, ce cri arraché à Bernard, le héros douloureux d'un de vos romans: — Mais moi, quand il faudra quitter ce pays, n'y laisserai-je pas plus que des souvenirs, et que la dépouille d'un amour, comme une gandourah hors d'usage? N'y laisserai-je pas des lambeaux de mon être, aux aloès et aux cactus des hauts d'Alger?

C'est à travers cette dernière épreuve que vous nous êtes arrivé, voilà huit ans. Toulouse vous apportera-t-elle enfin l'apaisement de ses horizons intérieurs? Vous laissera-t-elle libre pour les seules aventures de l'esprit? Notre compagnie se berce de l'espoir d'en recueillir les fruits.

Pas de carrière universitaire sans ces monuments de foi naïve et d'obstiné labeur: vous aussi vous avez soutenu vos thèses. Et pour une fois ce furent de vraies thèses. J'entends que, négligeant de saisir, après tant d'autres, entre vos pinces d'entomologiste, quelque aspect par bonheur jusqu'ici inaperçu d'un potentat reconnu de la littérature, vous êtes parti à la réhabilitation d'un écrivain méconnu. Est-ce à son bizarre prénom qu'Elémir Bourges doit de n'avoir pas encore été placé sur le même plan que Stéphane Mallarmé, dont il fut cependant l'ami apprécié? Ce fils d'une mère rhénane, prise dans les remous de la révolution hongroise de 1848, puis entée sur une tige de facturiers et de cultivateurs de Manosque, ce Celte qui s'ignore et que sa naissance fit le compatriote à la fois du minutieux Fabri de Peiresc et du vertigineux Nostradamus, avait de quoi vous tenter. Vous avez donc fait revivre, et vous faites aimer cet esprit altier et tendre qui n'a pas chanté seulement pour lui et les Muses, mais pour nous tous.

Après le Crépuscule des Dieux réédité par vos soins, le Mercure de France vient de donner sa nouvelle chance à cette autre grande œuvre, Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent. Alertée par vous, la Justice est en marche.

Mais aviez-vous pressenti dans quels interminables voyages vous emmènerait cet infatigable lecteur — de l'Angleterre élisabéthaine aux pays slaves, dont son épouse tchèque lui livrait le charme, et des tragédies de l'Antiquité grecque aux métaphysiques de l'Inde et aux produits de la philosophie allemande? Ce n'est pas seulement par ses écrivains que l'Europe, en cette fin du XIX^{ème} siècle, s'ouvrait aux richesses et d'un monde et d'un passé découverts et organisés par elle. Dès lors, le cas d'Elémir Bourges reprend sa place naturelle dans un large courant de la pensée et du sentiment. Vous avez protesté contre cette propension de certains graves esprits à ne vouloir considérer dans le symbolisme qu'un mouvement poétique. L'idée symboliste est commune à presque tout ce qui compte dans les lettres et les arts en France entre 1880 et 1914, affirmez-vous plus justement. Vous avez donc rendu sa dimension véritable à cette nouvelle marée de romantisme qui recouvre un estran asséché par les gains de la technique et du réalisme.

Le réalisme, écrivait Bourges, a si bien rapetissé et déformé l'homme, que j'ai été contraint de recourir à ce miroir magique des poètes, pour le revoir dans son héroïsme, sa grandeur, sa vérité. C'est alors, autour de 1900, qu'est né le monde dont nous entraîne le flux toujours plus rapide, le monde de l'énergie atomique et du grand éveil des masses. De la ligne de partage que vous vous étiez dès l'origine choisie dans le cours du Temps, vous êtes volontiers remonté vers des âges auxquels allait votre sympathie. Vous avez groupé sous le titre d'Admirable XIX^{ème} siècle un ensemble d'études et d'essais élus au gré de vos affections. Vous me permettrez bien d'en citer les premières lignes, si révélatrices de votre personnalité: — Voici un livre de braconnier. Loin des sentiers battus. Les programmes condamnent à la soumission. Reproche-t-on assez aux universitaires d'exprimer les idées des autres?... Dans le livre, on peut tricher, sortir du rond. La chaire est triste, hélas! La quitter reconforte. Courier ne sera jamais au programme. On peut être agrégatif sans savoir que Berlioz écrivait. Allons les voir! Ils ont à nous apprendre des choses rafraîchissantes. Et d'abord, que leur siècle fut admirable.

Il fut le temps d'un merveilleux équilibre. La physique fonçait sur des rails, des routes récemment macadamisées, mais elle n'envahissait pas; elle progressait, modeste.

Elle était une activité de l'esprit, parmi d'autres. On ne se doutait guère que l'avenir de la science signifiait la tyrannie de la science.

Par delà ce grand siècle, vous voici même évoquant écrivains et musiciens connus et moins connus d'une époque avec laquelle vos affinités ne sont pas moins évidentes. Dans cette Littérature sous Louis XV, les Toulousains ont déjà distingué un chapitre qui les touche de bien près. Avec cette ironie qui est une des formes de votre pudeur vous l'avez baptisé: — Bagatelles pour un pendu: le dossier Calas.

En vous aidant de votre cœur et de votre imagination, vous avez réussi à verser du neuf à ce procès tant débattu. Plus encore que Jean Calas le père, c'est le suicidé qui vous passionne, et les causes de son geste. Vous concluez: — Il y eut dans cette cervelle, ornée et désordonnée, du fog et du spleen, avec, qui sait? de lointaines exigences cathares. Il s'est meurtri parce qu'il avait cessé d'être un parfait. On serait tenté de conclure à un cas de romantisme, soumis à des classiques, bien incapables de le résoudre. Voltaire même, que seul Jean Calas intéresse, n'a sans doute pas compris grand chose au désespoir de Marc-Antoine.

Il s'en faut toutefois que vous ait tout accaparé cette nage à contre-courant. Votre sympathie agissante est allée, en notre monde inquiétant et divers, à des témoins des exigences éternelles du Beau. Et parmi eux, à des hommes que nous aimons plus spécialement. Préfaçant un florilège poétique de Jean Lebrau, vous avez admirablement évoqué le démon qui lui burina les traits, lui tira la peau jusqu'à la rendre diaphane, comme la folie de la foi tend les visages émaciés de Zurbaran, lui laissa peu de chair sur ses os de fend-la-brise; en revanche, quelles clartés dansantes dans le regard, et quelle sensibilité dans l'arc mobile de la bouche, prompt à tout exprimer, du sarcasme à la ferveur, de l'amitié pour les belles choses et les actes généreux au dégoût le plus sûr et le plus coupant!

Le modèle est, Dieu merci, sous nos yeux; nous pouvons nous assurer que le portrait n'est pas seulement bien troussé: il est diablement ressemblant. Vous étiez déjà des nôtres. Mais vous avez aussi célébré la personne et l'œuvre d'un Méridional de choc qui nous est cher, Joseph Delteil (1), et dit ses prunelles d'angelot, la frugalité de son dire, sotto voce, la fraîche lessive de son timbre, rincé d'eau vive et tintinnabulant, les vrilles légères de son écriture en chèvrefeuille, voire le contraste entre l'effacé de sa tournure et le débotté de son style, à la hussarde, à la cravache.

(1) Prix Espartie 1963 de l'Académie.

Mais, en vous avançant aujourd'hui un fauteuil, Monsieur, notre compagnie n'entend pas seulement accueillir un distingué professeur, un critique original, un conférencier si spirituel que tenter de lui

donner la réplique apparaît un peu comme une opération-suicide en miniature. A la troublante Suzy Courtois qui l'interrogeait sur ses occupations hors de la pension Muche dont il venait d'être renvoyé, le bon Topaze répondait: — Justement, Madame. Je suis professeur. C'est-à-dire que hors d'une classe, je ne suis bon à rien.

Voilà bien réplique à laquelle vous n'êtes point acculé.

Dans une très belle page, vous avez vous-même retracé les voies qui d'un érudit peuvent faire un romancier. Sans souci de rien, ni de personne, pas même de l'art qu'il avait servi pendant plus de vingt ans, de l'art son autre passion, Bernard avait écrit comme on sculpte. Il avait modelé dans la glaise, à coups de pouce forcenés, leurs deux statues. Sans but, sans espoir, par cette impulsion sacrée qui force certains à laisser du moins une page, une mélodie, une toile, ce que les connaisseurs appellent un message.

Mais, parce qu'un esprit qui prétend se raconter s'invente, et que l'introspection n'est jamais que rétrospection, Bernard, comme chaque analyste, livrait de lui une image qui déconcertait et paraissait une création littéraire. Encore y faut-il le talent. Si en vous-même le sens littéraire s'est, sous les impulsions de la vie et des passions, mué en sens créateur, c'est que ce talent ne vous avait pas été marchandé par le Créateur.

Ces quelques réflexions nous ont menés au cœur de ce roman déchirant, où vous avez dépeint l'étrange combat entre un universitaire en proie, disons au démon de Midi, et une jeune étudiante par lui éveillée à l'amour, et qu'un atavique instinct conduit dans les voies d'un sage mariage, rejetant l'homme qui dans cette passion s'est donné, épuisé tout entier. Comme vous avez été loin dans l'analyse de cet amour agonisant! quelle terrible aptitude à la souffrance ne vous fallait-il pas pour mener cette description sans cesse reprise, éclairée sans cesse de jours nouveaux, sans nous tirer de cette obscurité inquiète qu'est toujours le mystère d'une grande passion! A ce drame, vous avez donné un cadre accordé, celui d'Alger splendide et saignante, toujours présente et mêlée aux souffrances de vos héros. Sans que cependant ce récit perde rien de sa signification universelle, ouverte à tous ceux qui cherchent en tâtonnant, s'interrogent et palpitent: Cette histoire, et si c'était la mienne?

Non, je ne résisterai pas à la tentation d'en lire devant vous une page, celle où Christel conte le rêve de l'albatros, celui qui à cette œuvre donna son titre: — C'était dans la nuit qui a suivi... enfin... quand je me suis fiancée Mon affolement s'est traduit par un rêve très long, très triste et très beau. J'étais sur une falaise; rien de flou: un décor dur et tranché, à couteaux tirés. On m'appelait de la mer; il fallait y aller; j'hésitais. Je connaissais cette côte, et je l'aimais. La mer inconnue m'attirait. C'était le Pacifique. Je me croyais seule et j'avais froid. J'aurais plus chaud dans l'eau; je n'y craindrais plus rien; il y aurait toujours quelqu'un. Mais au mouvement que j'ai fait pour obéir à l'ordre, j'ai senti des serres sur mon épaule, là. Un oiseau de mer, d'une envergure démesurée Aucune surprise; je devais l'attendre, je suppose.... Il repliait ses ailes sur moi pour me retenir. J'étais tout entourée de battements de plumes. C'était toute chaleur et douceur. Vous savez comme je suis frileuse. J'étais bien maintenant. Je caressais ma joue à la tête dure de l'oiseau, engourdie, heureuse. Oui, engourdie de bonheur, incapable d'un pas. Mais à l'appel d'autres voix se mêlaient pressantes. Il fallait partir. Je me débattais. L'étreinte se resserrait. J'arrachais des plumes, je tordais des ramiges, je frappais au ventre, plongeais mes ongles dans du mou. Alors l'oiseau si doux est devenu très méchant. Il m'a meurtrie à grands coups de bec. Le sang pleuvait dans le vent. J'avais très mal, mais ce n'était pas un cauchemar; j'étais bien là: il avait mal aussi, et sa souffrance, sans cris, étonnement silencieuse et secrète, m'était douce. Nous mêlions notre sang; et je souhaitais que cela ne finît jamais.

Plus complexe est votre Anna de Tréogarn. Les thèmes s'y mêlent et s'y combinent à la façon d'une symphonie. Thème du sol natal et de la maison familiale qu'il faut défendre et sauver. Entrecroisement subtil des liens de naissance et des sentiments éternels qui les contredisent. Drame de la guerre, de la résistance, et d'un amour né entre ennemis. Destin d'une femme vouée par sa nature profonde au malheur, au scandale, et à l'orgueilleuse solitude. Avec cette œuvre, c'est à votre terre nourricière que vous êtes revenu, la vieille terre couchée..., domaine de l'eau, du vent et de la foi. Vous l'avez chantée sous ses aspects si mouvants. Vous avez peint un printemps en Bretagne qui peut s'accrocher à côté de celui, célèbre, que brossa votre presque compatriote Châteaubriand. Sur cette lande bretonne aimablement déployée sous nos yeux, j'ai cependant cueilli une fleur venue de notre Midi, cette page où vous décrivez, se mêlant intimement aux passions d'Anna bouleversée, les thèmes du premier Nocturne de Fauré:

... volute poignante, qui prenait plus de vigueur en s'infléchissant des notes aiguës aux sonorités funèbres du médium, scandées par les vaguelettes régulières des accords. Puis... la phrase nue et drue, chaloupe calfatée à neuf, qui fendait la houle plaintive des basses... Mais la phrase se perdait dans une

hésitation du flot; une mélodie clapotait presque immobile, tremblement mélancolique d'une aile désœuvrée sur la mer étale... Jusqu'à ce que reparût le thème initial, submergé par des bouillonnements d'onde qui se referme sur sa proie et s'apaise... Page qui dit votre fine sensibilité musicale, et qui rend un hommage mérité à un compositeur de chez nous, que nos voisins de Foix commémorent chaque année en ce début de juin.

Vers le sommet de l'arbre, continuons à nous élever avec vous, vers cette branche placée hors de l'atteinte de l'homme avide comme un loup, avec son feuillage et ses fruits immortels, cette branchette que chantait Mistral et qui a nom poésie. En vos romans, la poésie s'anime souvent, frémissante. Mieux encore jaillit-elle de ces poèmes que, depuis la drôle de guerre et la captivité, vous ont arrachés les épreuves de la vie, et dont Aubanel vient de nous offrir le recueil. La musique du vers y est tendue par les émotions pudiquement voilées ou, à bout de forces, avouées dans un murmure. N'est-ce pas le gémissement d'un foyer tout jeune, et frappé par la guerre, que ceci:

J'ai par le monde une promesse.
Elle a fait luire mon foyer.
Les étincelles du zénith
L'éveillèrent de leurs baisers.

Tu me l'avais donnée en gage.
Voici mes paumes d'abandon;
Elles s'ouvrirent dans l'orage.
J'ai tout perdu, Seigneur. Pardon!

Etudiant Elémir Bourges, après avoir souligné la diversité de son inspiration, parcouru avec lui tant de routes au long desquelles il avait moissonné, il est une dernière question que vous posiez:

— ... la richesse de la pensée, la vie, parfois débordante, des personnages, le mouvement, berceur ou fougueux, du récit ne seraient rien sans la vigueur et la solidité de la forme. Oui ou non, Bourges est-il un artiste? A-t-il une voix? Reconnait-on, entre vingt autres pages, une page de Bourges, et à quoi?

Permettez qu'à mon tour je pose à votre sujet cette redoutable question. Je ne le ferais d'ailleurs point ici si je n'étais intimement assuré d'une réponse affirmative. Oui, Monsieur, ce n'est pas une simple mosaïque d'emprunts faits par un érudit laborieux, c'est une personnalité que nous rencontrons à vous lire, et ce dans vos pages de critique aussi bien que dans vos romans et vos poèmes. Car l'unité profonde de votre œuvre me paraît évidente, par delà la différence des genres. Une extrême sensibilité, si souvent à vif, source de tourments et d'inquiétudes, mais par lesquels, après ce corps à corps avec l'expression rebelle, cette agression de possédé qui prétend accéder jusqu'à la Beauté, vous vous élevez à ce regard pénétrant sur les choses et les êtres, à cette réussite de forme qui ne sont donnés qu'aux vrais écrivains. Une horreur du banal, des chemins battus, qui vous porte vers les auteurs et les artistes injustement méconnus, comme elle vous lance à la recherche des ressources si riches, et si peu exploitées, de notre langue. De là votre goût pour les dictionnaires anciens, comme ces lexiques de marine dont vous nous avez donné un exemple sous le titre alléchant d'une belle langue périe en mer. De là ces vocables, imprévus souvent, charmants, évocateurs ou savoureux toujours, dont se parsème votre écriture, comme un tapis de gazon de mille fleurs précieuses.

Oui, Monsieur, c'est les bras chargés d'un abondant et odorant bouquet que vous nous arrivez. Et votre entrée en notre maison nous met la joie au cœur. Non pas seulement parce que cette maison est ouverte à tous les vrais talents. Chez un homme venu cependant des brumeux lointains d'où l'on pressent Thulé, que d'affinités avons-nous relevées avec cette vieille terre d'oc! A l'inverse de Bourges, natif de Manosque, mais Celte sans le savoir, seriez-vous un Méridional révélé à lui-même par votre fortuite descente au long du méridien? Acceptons-en l'augure. Et, si nous savons bien déjà tout ce que nos travaux recevront de votre concours, formons aussi le vœu que, sous notre beau ciel de Languedoc, beaucoup de fruits nouveaux se dorent en votre verger!

ALLOCUTION ADRESSÉE

A

S.A.I. ET R. MONSEIGNEUR OTTO DE HABSBURG
ARCHIDUC D'AUTRICHE

LE 25 NOVEMBRE 1964

PAR

M. LE MARQUIS D'ARAGON
L'UN DES QUARANTE MAINTENEURS

MONSEIGNEUR,

L'Académie des Jeux Floraux vit aujourd'hui une heure faste. Cette compagnie séculaire a toujours mis au premier rang de ses raisons de vivre le culte des traditions dont l'Europe est faite. C'est dire avec quelle ferveur elle célèbre la présence illustre de Votre Altesse Impériale et Royale sous son toit.

Je suis avec respect l'interprète de cette ferveur et des hommages qu'elle inspire.

Une chose est de présenter des hommages. Une autre est de présenter cette Académie. A la vérité celle-ci, vieille, si je ne m'abuse, de six cent trente et un ans, s'est essentiellement distinguée par sa persévérance dans la discrétion et par son obstination dans la modestie. Elle aurait donc pu, Monseigneur, se croire ignorée de Vous. Ç'eût été de sa part, et elle n'y a point songé, méconnaître un fait essentiel de notre temps: Tout ce qui a vécu, tout ce qui persiste, tout ce qui se crée en Europe est familier à Votre Altesse Impériale et Royale à tel point que je La crois capable, seule peut-être dans notre Assemblée, de dire le nom des sept troubadours qui furent nos fondateurs en 1323.

On parlait, en ce temps, de la Companhia des set trobadors de Tolosa. En utilisant ces quelques mots de notre vieux parler local, j'affecte de penser que cette lengo nostro figure, Monseigneur, dans le mince catalogue des idiomes que Vous ignorez. Mais l'Histoire m'offre un démenti et me rappelle que je parle à un petit-fils de Henri IV. C'est là un honneur dont je sens tout le poids.

L'Histoire me rappelle aussi qu'en 1490, lorsque la langue occitane n'avait pas encore, dans cette province, cédé le pas au franco-toulousain, notre Académie, à la fois centenaire et adolescente, a couronné un ouvrage que son auteur Bérenguier de l'Hospital, avait intitulé: — Plan de cristianitat contro lou Gran Turc.

Certes à l'égard des Turcs grands ou petits les sentiments de la chrétienté ont heureusement évolués dans le sens de la bienveillance et de la compréhension, mais ce vieux livre dont je parle, avec son langage oublié et ses recettes périmées, c'était déjà un essai tenté par un Européen aux fins d'analyser les rapports de son continent avec ce qu'on appelle aujourd'hui le Tiers Monde.

Que de livres en pareille matière ont suivi, de siècle en siècle, et particulièrement dans le nôtre et dans les années que nous vivons. Je pense, Monseigneur, aux ouvrages que Vous avez écrits, aux conférences que Vous prononcez dans les principales villes du monde. Docteur, sociologue, géographe, journaliste, Vous avez fait contribuer votre expérience mondiale à l'illustration des hautes convictions que Vous professez. C'est un écrivain et c'est un orateur que nous recevons aujourd'hui dans nos murs. Et parce que Votre Altesse Impériale et Royale est à la fois l'un et l'autre, parce qu'Elle a su joindre l'autorité de Ses connaissances et de Ses travaux à l'incomparable prestige de Ses origines, nous constatons qu'Elle a su inaugurer une magistrature d'un type nouveau. Elle l'exerce à la face du monde pour le plus grand bénéfice d'une entente constructive entre les hommes de paix.

Mais ce mot de paix à peine prononcé évoque chez ceux qui nous entourent un souvenir poignant. Celui des efforts que Sa Majesté l'Empereur et Roi, Votre Auguste Père, a déployés, au début de Son règne, pour mettre fin à l'inutile horreur des massacres et pour donner à l'Europe une possibilité de se développer dans l'équilibre, la quiétude et l'harmonie. Hélas! l'Histoire et le psalmiste nous disent ce qu'il advint d'une si grande entreprise: Cum his qui oderunt pacem eram pacificus, cum loquebar illis impugnaverunt me gratis.

Cependant, le souvenir d'aussi nobles efforts vit dans le cœur des hommes. La preuve nous en est souvent donnée. L'année dernière, par exemple, lorsque Votre Altesse Impériale et Royale était l'hôte de Mazamet, le jeune Maire de cette cité provinciale évoquait cette page si glorieuse de l'histoire de ce siècle. Ainsi les générations vivantes malgré les mutations qu'elles subissent et malgré les épreuves des années écoulées restent fidèles à ce qui peut offrir, au delà des préoccupations locales et des frontières, un objet commun de gratitude et de respect.

C'est important. L'Europe est autre chose qu'un groupement d'intérêts au sujet desquels les vues peuvent légitimement diverger. C'est autre chose que la somme des cultures qui ont fait l'Occident. C'est autre chose encore que le couronnement des structures dont l'élaboration et la définition se poursuivent sous nos yeux. L'Europe des juristes et des politiques ne peut se bâtir que si les hommes

qui la doivent composer ont conscience de posséder en commun un patrimoine d'admiration, de reconnaissance et d'affection. Je considère avec respect, Monseigneur, combien ceux qui vous ont immédiatement précédé ont enrichi ce patrimoine.

Il y a peu de jours, au Cercle Interralié, un vieil auditeur exprimait son admiration après l'un de vos éblouissants exposés. Mais il faisait une réserve en ces termes: — Que veut dire l'Orateur lorsqu'il dit: nous?

En relisant, Monseigneur, vos derniers ouvrages, je pensais à cette étrange question. C'est un fait. Vous savez dire nous et Vous le prouvez à chaque page. Et ce pluriel que votre vieil auditeur ne comprenait pas exprime à quel point Vous appréhendez totalement la réalité européenne, de quelle manière Vous Vous sentez chez Vous, on le serait à moins, dans le domaine européen. Soyez, de grâce, remercié pour cet exemple.

Et cette Europe suscite de nos jours chez les plus illustres orateurs des définitions brillantes. On la veut européenne et indépendante comme cela fut dit naguère par un écrivain considérable, qui est aussi Président de la République Française. Voilà qui est conforme à la nature des choses et des hommes. De là ce caractère spécifique qui marque l'Europe d'aujourd'hui. De là cette impression d'intimité à laquelle nous sommes sensibles. De là encore cette sorte d'allégresse familiale qui nous met en mémoire qu'à deux jours près Votre présence ici aurait coïncidé avec Votre anniversaire. Daignez, Monseigneur, agréer nos vœux.

Cette prospérité que, très respectueusement, nous souhaitons à Votre Altesse Impériale et Royale, nous savons qu'elle sera bénéfique à la culture de l'Occident dont, en vertu d'une définition choisie par nos devanciers, nous avons ici pour mission d'être les mainteneurs.

RÉPONSE

DE

S.A.I. ET R. MONSEIGNEUR OTTO DE HABSBURG
ARCHIDUC D'AUTRICHE

C'est avec une vraie émotion que je remercie, vous et tous les Mainteneurs de l'Académie des Jeux Floraux, de m'avoir invité au cours de mon bref passage à Toulouse à passer quelques instants dans votre illustre compagnie.

Tout Européen qui se rappelle ce que nous devons à la civilisation d'Oc saura apprécier à sa juste valeur l'importance de la plus vieille Académie de poésie et de littérature de notre terre. Dans l'histoire du Consistoire du Gay Savoir, depuis sa fondation en 1323-1324, toute l'évolution de l'esprit européen revit; dans les poèmes couronnés par l'Académie se reflètent les hauts et les bas, les modes et les pensées de notre civilisation Occidentale. N'est-il pas symbolique, que même ici la Terreur ait fait taire le poète, mais qu'un des premiers signes de l'équilibre revenu ait été le rétablissement de la continuité interrompue un moment?

On dit bien que votre vieille société souffre du fait qu'elle se trouve dans un coin de la France trop éloigné de la capitale, qu'elle n'est qu'un aréopage régional, municipal. Voilà qui est bien se méprendre sur les réalités de notre continent, dont votre France est l'image vivante. Au fur et à mesure que notre unité se fait, que les barrières tombent, renaissent les vieilles réalités. Derrière les départements, dans l'aménagement du territoire, reparaissent les contours des vieilles Provinces, nées de la nature et non conçues dans un laboratoire bureaucratique. En Europe, alors que les états doivent céder une partie au moins de leur souveraineté, ce sont les communes et les régions qui reprennent leur place séculaire. Les racines de l'Europe de demain se plongent ainsi de plus en plus dans un passé que dans la grande crise de notre continent on avait cru pouvoir oublier. L'homme qui prend son essor dans l'espace est amené à reconnaître, de par son invention elle-même, qu'il y a des réalités fortes et durables inscrites par le Créateur dans notre terre et dans le cœur des humains.

Au premier Consistoire du Gay Savoir, parmi les sept Docteurs qui mirent en route la grande œuvre, nous trouvons rassemblés les principaux personnages de la vie des cités de l'époque: marchands, changeurs, notaire, notable. Je voudrais néanmoins m'arrêter un instant non pas auprès de ces figures respectables, mais du mauvais sujet de l'entreprise, ce Bernard de Panassac, seigneur d'Arrouède en Gascogne, dont on dit qu'il fut brigand et poète à la fois.

C'est là une figure typique de nos vieilles terres. Il y a des brigands partout dans le monde; il y a aussi des poètes. Réunis en une seule personne, nous ne les trouvons que dans cette Europe, dont l'idéal

conscient ou subconscient a toujours été l'uomo universale et non le spécialiste exclusif. C'est là ce qui donne à notre continent cette tension créatrice, dont naissent les poètes, ces contradictions qui défient la pure logique et qui néanmoins mènent aux astres. L'Europe est à la fois conservatrice et anarchique, profondément croyante et passionnément athée, évitant ainsi la gelée blanche de l'esprit qui est l'indifférence. Elle édifie les plus belles cathédrales et les abat dans une fièvre d'iconoclasme, rendant dans ce geste de haine et de désespoir un hommage involontaire à cette croix dont elle ne peut se libérer. Elle est en un mot entière dans ses réactions, parce qu'elle est faite d'individualités, d'hommes libres, difficiles à gouverner, impossibles à dominer, parce que chacun se sait seigneur du moins dans son for intérieur.

Des hommes de cette trempe n'aiment pas les sciences lugubres, les dismal sciences. Capables d'affronter la mort en riant, leur savoir demande à être gai, joyeux comme ne le peuvent être que les forts. Là où il y a joie et beauté, l'élément féminin ne peut manquer, non pas dans ses formes vulgaires de beauté commercialisée, mais dans ce que la femme a de délicat, de noble, comme cette fée de votre Compagnie, Dame Clémence Isaure. La muse, ici aussi bonne Européenne, reflète nos contradictions apparentes: elle sert à la fois à inspirer les poètes et à protéger la Ville de Toulouse contre l'ingérence du Trésor Royal. Elle défend ainsi, geste bien à nous, les petites unités contre l'empiètement des grands et aide à maintenir ces forces du terroir, sans lesquelles il n'y aura pas de continent.

Dans son bel et sombre appel à l'Europe, le poète Anglo-Saxon Wynston Auden, après avoir énuméré les qualités de nos races et la beauté de notre style de vie, terminait sur ces mots de désespoir: Cette Europe, notre Europe, n'existe plus.

Eh bien non, maître, vous n'avez pas raison. On peut détruire chez nous des apparences, raser des villes, piétiner nos champs. Mais tant qu'il y aura un Européen pour pratiquer le Gay Savoir, tant qu'il y aura un enfant à faire le signe de la croix, tant qu'il y aura un poète pour chanter une Dame Clémence, cette Europe, notre Europe, ne périra pas!

RAPPORT SUR LES PRIX DE VERTU

(FONDATIONS: VICTOR-CAPUS, FABIEN ARTIGUE, OZENNE,
BARRAT ET PRIX D'ACADÉMIE)

LU EN SÉANCE PUBLIQUE LE 3 MAI 1965

PAR

M. JEAN GIROU
L'UN DES QUARANTE MAINTENEURS

MESSIEURS,

Écoutons Kafka: — Toutes les souffrances qui nous entourent il nous faut aussi les souffrir. De même que l'enfant se développe en passant par tous les stades de la vie jusqu'à la vieillesse et à la mort, de même nous nous développons (non moins profondément reliés à l'humanité qu'à nous-mêmes) à travers toutes les souffrances de ce monde. Cette étape de compassion nous introduit à la vertu. Avec Lacordaire nous pouvons affirmer que la vertu est si difficile que nous l'avons appelée la vertu, c'est-à-dire la force par excellence.

C'est la première fois que l'Académie décerne le Prix de Vertu Victor Capus, ce prix aurait dû prendre toute sa valeur par les qualités exceptionnelles du lauréat et en restant si possible indivisible, comme on a si bien fait pour le Prix Capus en littérature. Mais de nos jours la détresse est si grande que l'Académie, sur la proposition de la Commission présidée par Monseigneur Bruno de Solages, a été obligée de morceler, d'émietter ce Prix. Cette année une occasion sans pareille se présentait: la Veuve du grand sculpteur Dardé dont le sacrifice de sa vie à l'Art de son mari touche à l'héroïsme, le mot n'est pas de moi (je pourrais être taxé de partielle amitié), il est de M. l'Abbé Giry, l'érudit conservateur d'Ensérune.

En donnant le plus grand Prix de la fondation Victor Capus à Mme Dardé, la veuve du génial sculpteur, la Commission a voulu illustrer la définition même de la vertu qui a pour racine celle de vir, homme, c'est-à-dire de viril, de mâle, la force appliquée au bien; les Grecs avaient encore accentué cette définition en appelant la vertu (*xpetn*)? de (*Apns*)? Mars, le dieu de la guerre. En effet, l'existence de

Mme Dardé a été toute sa vie un combat. Mariée presque adolescente au tailleur de pierres inconnu qui allait créer le Faune, Thaïs, l'Eternelle Douleur, l'Homme Préhistorique, les masques de Shakespeare, le Christ aux outrages et toute une série de monuments épiques. A la guerre, de 14, ce géant fut frappé à la tête par un éclat d'obus qui lui laissa des séquelles, d'où des colères terribles, au point qu'après avoir créé il détruisait à coups de masse pour des motifs futiles ses chefs-d'œuvre. Sa femme compatissante essayait d'apaiser, de calmer les fureurs de ce titan; toujours soumise, attentive, servante de l'Art de son mari, elle a vécu dans une noble misère pour faire atteindre à la gloire Dardé qui avait refusé la fortune, les honneurs, la célébrité en mettant le Causse du Larzac entre lui et Paris. Tel Michel Ange, tel Cézanne, Dardé était méfiant; il était dans le souci permanent d'être exploité; son admirable et sainte épouse tentait d'adoucir les contacts avec son fondeur, mon vieil ami Rudier, avec les galeries, les Musées, les amateurs, mais Dardé était un géant indomptable et sa femme lui vouait une admiration, une fidélité, un amour exemplaire. C'est cette femme qui a tout sacrifié à cette œuvre, qui a vécu près de lui, calme dans la tempête et qui a permis la réalisation d'une œuvre grandiose aujourd'hui célèbre dans le monde entier. Elle illustre la définition de la vertu par Diderot dans l'éloge de Richardson: la vertu est un sacrifice de soi-même.

Les autres prix à distribuer: Fondation Fabien Artigue, Prix d'Académie, Fondation Ozenne, Fondation Barrat, ont été sensiblement augmentés par la grâce du Prix Capus. Tous récompensent des vertueux discrets qui font penser aux vers du poète Wordsworth: cette meilleure partie de la vie d'un homme ce sont les actes minimes, anonymes, des marques de gentillesse et d'amour. Tous illustrent cette pensée du poète anglais; égrenons pieusement le chapelet de ces infortunes:

Mlle Marie Boudet a voué sa vie à sa mère malade, malgré son grand âge et une santé fragile elle console les pauvres; pour ses mérites un Prix de 250 F lui est octroyé.

M. Helly de Tauriers, écrivain estimé, traducteur fidèle, fait face aux difficultés de l'existence; son labeur, sa dignité de vie, sont récompensés par un Prix de 800 F.

Mme Reitzer, abandonnée par son mari, mère de sept enfants, lutte avec courage contre l'adversité; une aide de 500 F lui est allouée.

La famille Lafont, chargée de sept enfants, très méritante, ne vit que d'un salaire de cantonnier; revers, maladie, impécuniosité, ne leur ont pas enlevé la dignité et la foi; une somme de 250 F sera un modeste bienfait.

La famille Sanchez, c'est le drame des rapatriés d'Algérie; sans travail, sans confort, réduit à une seule pièce; dans cette détresse, Mme Sanchez et sa mère âgée de 83 ans subissent un dur destin; 250 F leur feront penser que nous partageons leurs soucis

Mme Higounenc subsiste par une petite retraite d'invalidité; un cœur fragile lui interdit tout travail; mais avec ce pauvre cœur elle trouve encore la force de se consacrer à des œuvres de charité; elle rend service à une dame aveugle; 250 F lui permettront quelques adoucissements.

M. Viers représente la tragédie des rapatriés; mal rétribué, il fait vivre sa famille; sa femme est obligée de travailler pour élever deux grands enfants; 250 F seront un secours apprécié,

M. Gomez, manœuvre, est un homme courageux qui fait construire pour sa famille une maison chez les Castors; il paye depuis deux ans en travail ce qu'il ne peut payer en argent; 200 F seront utiles pour leur installation.

Mlle Bernadette Ouvrié fut la consolation de ses parents qui eurent la douleur de perdre deux enfants; elle les a entourés de soins vigilants et d'affection; elle vit d'une modeste pension d'invalidité et comme elle connaît l'horreur de la solitude de certains vieillards, elle va les visiter et les aider; elle mérite 300 F et nous devinons qu'elle apportera ainsi quelques douceurs à ses vieux amis.

Enfin M. Leroux est hospitalisé à 90 ans à l'Hospice de la Grave; rapatrié, il accepte son exil avec philosophie, reste optimiste et de bonne compagnie; pour lui faire garder le sourire, l'Académie le récompense avec 400 F.

Devant ces misères, n'est pas toujours bienfaisant qui veut. Accorder et refuser sont combien délicats et nous sommes limités par nos moyens.

Dans le tableau de ces détresses, nous avons vu et la vertu avec Mme Dardé comme la représentait Raphaël couronnée de lauriers, armée d'une lance et d'un bouclier, et la vertu avec les autres lauréats comme l'a peinte Poussin modestement vêtue indiquant à un héros un rocher nu et stérile, symbole du travail, de la peine, des dangers et des difficultés de la vie.

RAPPORT

SUR LA PREMIÈRE ATTRIBUTION DES PRIX DE LA FONDATION CAPUS

PAR

M. MARCEL SENDRAIL
SECRÉTAIRE PERPÉTUEE DE L'ACADÉMIE

On voudrait ne porter au beau langage qu'un amour affranchi de tout calcul sordide et que Mammon ne fût jamais admis à s'introduire dans la ronde des Muses. Mais nul ne se défendra d'évaluer l'intérêt d'un prix littéraire à son montant en espèces. Or, Dame Clémence qui, ne l'oublions pas, dut jadis le plus clair de son renom aux écus et aux testons sonnants dont elle eut le bon goût de gratifier sa ville natale pour le plus grand profit des poètes, était devenue, par la faute d'un siècle impitoyable aux vieilles fortunes, une miséreuse et c'était seulement à partager sa misère qu'elle pouvait désormais convier ses lauréats.

Elle ne saurait se montrer libérale que si d'autres le sont à son endroit. Quelle ressource lui demeurerait sinon l'espérance de se voir parfois coucher sur quelque testament? On ne lui reprochera pas de solliciter ces largesses d'outre-tombe, puisqu'elle ne reçoit que pour donner. Puisse-t-elle à son tour donner à bon escient!

L'Académie se doit, en tout cas, d'exprimer sa gratitude à la mémoire d'une morte au grand cœur qui, en lui permettant de départir chaque année un demi-million (1) aux bons écrivains du pays d'Oc, autorisera les bénéficiaires de la fondation Capus à se compter présentement en France parmi les mieux lotis des lauréats de prix littéraires. Souhaitons que les vicissitudes de notre monnaie ne tarissent pas trop vite ce récent Pactole toulousain, comme elles le firent de ceux qui s'écoulèrent avant lui de l'urne des faveurs d'Isaure!

Entre les nombreux postulants du nouveau Prix, nous avons d'emblée distingué une œuvre et un nom pour lesquels maintes raisons nous incitaient à ne pas témoigner d'indifférence. Ceux d'entre nous, en effet, ce ne sont pas les plus jeunes, avouons-le, qui lurent il y a quelque quarante ans, Châteaux en Bavière, conservaient à Jean Mistler la gratitude que toujours nous gardons aux auteurs de livres dont fut marquée une heure ancienne et inoubliée de notre adolescence. Ce roman nous ravit et nous émut en un temps où l'on ne demandait aux romans que de ravir et d'émouvoir. Il suggérait seulement une mélancolie légère, nuancée d'ironie, et non point ce morne dégoût de la condition humaine, à quoi on reconnaît aujourd'hui qu'une scène ou un récit méritent de retenir l'intérêt des honnêtes gens.

(1) Anciens francs.

Depuis lors, la production littéraire de Jean Mistler nous a rarement détournés de l'Allemagne, de l'Allemagne musicale des margraves et des princes-évêques. Elle nous a conduits, par les routes d'un pèlerinage passionné, de Salzburg à Bayreuth, de la Flûte Enchantée aux Niebelungen.

Ce germaniste ne consent pas, au demeurant, à trop limiter ses curiosités. Il est, aussi, un collectionneur d'images et ce ne sont pas seulement les xylographies rhénanes ou bavaroises qui sollicitent son goût, mais toutes les vieilles feuilles de saints, nées du simple génie des artisans d'autrefois et colportées de ferme en ferme, pour la joie et l'édification de nos aïeux. Le bel ouvrage qu'il leur a consacré ne laisse pas oublier que, du XVIème siècle au XIXème, l'Image de Toulouse devança l'Image d'Epinal, ce que nous avaient appris, du reste, les recherches de notre confrère Robert Mesuret.

Mais Jean Mistler nous réservait mieux encore. Paru ces derniers mois, le Bout du Monde (1) appartient à cette précieuse famille littéraire des récits autobiographiques, où un homme, sentant ses

jours s'acheminer vers leur déclin, éprouve le besoin de remonter à ces prestiges originels où prit sa source le meilleur de lui-même. C'est ce petit livre surtout qui a conquis notre dilection.

On mesure, me semble-t-il, le mérite d'un ouvrage à ce trait que, chargé de traduire la confiance d'un seul, il énonce, en vérité, beaucoup plus, les sentiments et les aspirations d'une multitude anonyme. Dans le livre de Jean Mistler, c'est toute une génération, celle qui commença avec le siècle, qui peut se reconnaître et qui distingue, comme dans un miroir obscurci mais fidèle, le visage de son passé aboli. Tous ceux qui restent secrètement liés à leur enfance, proche ou lointaine, et qui en gardent la nostalgie, conservent pareillement quelque part au repli de leur mémoire, l'image d'un bout du monde. Pour le petit Mistler, le bout du monde, c'était ce fond de vallée où gronde la cascade de Malamort et au-delà duquel il n'y avait plus que la montagne, la noire montagne, ses grottes, ses trésors et ses magies. Pour chacun de nous, le bout du monde, ce fut l'horizon qui jadis fermait l'univers familial et au-delà duquel régnait une zone interdite, une zone sans ombres et sans nom, couleur d'or et de cendre, peuplée de tous les mystères que les adultes ne veulent plus voir, mais où les enfants et les poètes pressentent l'unique réalité.

(1) Grasset éd., Paris, 1964.

A vrai dire, ce prélude de vie n'était pas seulement tissé de rêves: l'enfant Mistler savait regarder autour de lui avec des yeux précocement avertis. Ainsi son livre nous restitue tout un pays et, ce pays, c'est le nôtre, tel qu'il fut hier, un hier plus distant d'aujourd'hui qu'il ne l'était des âges disparus, tant un demi-siècle a suffi pour tout changer dans le rythme de nos jours.

Voici les vieilles maisons de Sorèze, refuges des lentes existences, où parfois retentissait une sonnette fêlée, où sur la cheminée du salon, la pendule s'encadrait de vases d'opaline garnis de plumes de paon. Voici le prunier du Jardin et les pots de fuchsias, les frelons et les lézards. Voici les greniers et leurs richesses insolites et poudreuses et, si par endroits le mur sonnait creux, c'était assurément (nul n'en doutait) que s'y cachait le butin sacré des Albigeois.

Au passage des saisons nous apparaissent aussi de larges paysages, des moutonnements de crêtes bleues et de pentes boisées, et c'est, entre Montagne Noire et Pyrénées, la terre lauragaise et ses sombres bourgades, Castelnaudary surtout avec ses pavés inégaux et ses sonneries de cloches désaccordées et tour à tour, le long des étroites ruelles, le cers et le marin y soufflent en tempête. On y sentait alors paraît-il, une perpétuelle odeur de fuite de gaz Car ce livre est plein d'effluves: l'enfant Mistler devait être doté d'un sens olfactif singulièrement vigilant. Nous y humons, les soirs de fête du quinze août, la senteur métallique de la chaude terre mouillée, ou, les matins d'automne, l'âcre relent des feuilles de platanes lentement brûlées dans les cours de l'École de Sorèze. Né en septembre, comme Jean Mistler (peu de septembres après lui), j'éprouve à son égal au déclin de chaque année, cette sourde mélancolie qu'inspire à nos pareils la graduelle brièveté des jours.

Dans ce décor vivent sans hâte, selon des règles immuables, comme vivaient leurs aïeux, comme nous ne savons plus vivre, des personnages bizarres ou falots, petites gens, petits notables, de mœurs simples, d'âme quiète de foi ferme.

—Serai-je un jour, s'interroge celui qui naquit d'eux, serai-je un jour semblable à ces hommes, à ces femmes qui n'avaient jamais quitté le sol natal, semblable à ces humbles visages où les rides creusaient les plis du sourire, où l'usure des ans n'avait laissé qu'une expression de lassitude paisible et de bonté? Je ne crois pas, malgré toutes les traverses de ma vie, être si différent d'eux; je sais sourire à un enfant, jouer avec un chat, suivre de ma fenêtre les ombres qui tournent avec les heures du jour... Quand donc verrai-je sur mes traits le reflet heureux et calme qu'y mettrait seule la paix du cœur et de l'esprit?

Cette paix naissait, pour une part, du sentiment d'une communion avec les présences amicales et cachées qui veillaient derrière les apparences. En ce temps-là, le surnaturel était encore partout dans la nature. On parait les fontaines de couronnes fleuries au mois de Mai, pour se rendre propice la sainte ou la fée de la clairière; les bœufs prenaient le deuil du laboureur; on enveloppait d'un crêpe les ruches à la mort du maître de la ferme. Le cycle régulier des fêtes et des naïves liturgies paysannes donnait un sens sacré à l'écoulement de la vie et réconciliait chaque destinée avec les puissances du Mystère.

Quelques privilégiés connaissaient d'autres secrets de bonheur et réservaient une longue part de leurs heures aux pures joies de la musique. Fils et petit-fils de virtuoses du violon, Jean Mistler a ourdi son

livre de cadences comme il l'a rempli de senteurs. Ecoutez avec quel accent il parle de l'adagio initial de la Quatrième Symphonie: — Un thème qui descend lentement les degrés de la gamme et la mélodie s'attarde à chaque note, comme une femme qui descend l'escalier d'une maison où elle a été heureuse. Ne diriez-vous pas de l'évocation proustienne de la Sonate de Vinteuil?

N'est-ce pas encore au chroniqueur du Temps perdu que fait songer cette exquise attention aux insaisissables prestiges et aux caprices étranges de la mémoire?

Il est tant de villes, de plaines, de montagnes où un soleil couchant vu pour la première fois semble réveiller en nous des impressions anciennes que l'on peut raisonnablement croire qu'à chacun de ces spectacles, nouveaux pour nous, il y a, au fond de notre âme, un mort ou une morte qui se souvient...

Un jour vint cependant, un jour de vacances, où l'adolescent dut quitter son terroir pour gagner l'Allemagne d'Hoffman et de Schubert, une Allemagne romantique encore, mais l'Allemagne cessera-t-elle jamais d'être romantique?

A juger de plus loin le décor de son enfance, il se prit parfois à le juger sans indulgence, voire sans justice. Pour tout le plaisir que nous lui devons, nous ne lui chercherons pas chicane néanmoins sur certaines de ses appréciations relatives à nos édifices ou à nos musées, ni sur sa désinvolture à l'égard de notre langue, car sa graphie occitane aurait grand besoin d'être révisée par nos grammairiens.

Le temps a passé, du reste: le collégien de Sorèze et de Carcassonne, le camarade de Joë Bousquet a émigré vers la Khagne de Henri IV; il s'est laissé entraîner par son maître Alain sur des chemins nouveaux de la pensée. Il a connu les tranchées de Picardie. A travers maints périls, sobrement relatés, sans emphase ni jactance, la fortune des armes a conduit derechef l'artilleur de 1918 vers cette Germanie de rêves et de lieder qu'il ne saurait se résigner à convertir en objet de ressentiment. Il renoue avec ses amours rhénanes et Bacharach lui réserve de tout autres rencontres que celles des sorcières qu'y découvrit Apollinaire. Laissons sur sa route désormais ouverte aux larges espérances le normalien de 1920, que nul ne sait encore promis, moins de quinze ans plus tard, aux hautes charges de l'Etat.

Dernier témoignage d'une culture dont les exemples se raréfient et d'aspirations qui bientôt ne seront plus comprises, ce livre est vraiment par lui-même un Bout du Monde: il marque le terme d'une époque où l'existence et l'effort humains ne rougissaient pas d'avoir un sens; on y respire le parfum d'une spiritualité qui déjà s'évanouit en souvenir. Certes nous ne nous croyons aucunement permis de douter que de nouvelles formes de vie de l'esprit succèdent à celles que nous connûmes. Il était bon néanmoins qu'à la charnière des âges fût rappelé ce qui longtemps donna sa plénitude à la durée des plus humbles destins et leur richesse aux relations entre les âmes accordées dans la même simple confiance aux promesses de salut.

C'est pourquoi l'Académie se fait une joie d'inaugurer par un ouvrage d'une qualité rare la série des prix Capus, en émettant aussi le souhait que ne lui soient point inégaux ceux qui chaque année désormais les postuleront.

Jean Mistler vient à nous, du reste, aujourd'hui sous un parrainage auquel quatre siècles ne confèrent que plus d'autorité, celui de son aïeul en droit lignage maternel, Blaise d'Auriol, qui fut en son temps mainteneur et vice-chancelier des Jeux Floraux. Nous ne saurions dissimuler que le lointain rejeton ne tire qu'assez médiocre gloire de sa filiation, le poète de la Départie d'amours s'étant révélé à lui comme un piètre rimeur. Blaise d'Auriol, qui harangua François Ier lors de son entrée dans notre bonne ville et pour lequel le roi créa le titre pompeux et plaisant de Chevalier ès lois, n'en joua pas moins chez nous un rôle de premier plan dont notre Université tira grand profit. Les curieux du vieux Toulouse vont encore voir la tour qu'il éleva dans son hôtel de la rue Nazareth. On ne saurait lui reprocher que son goût abusif pour les prophéties et d'avoir voulu devenir l'émule de Noé. Ayant cru lire dans le ciel, du fait de la conjonction de Saturne et de Mars au signe des Poissons, l'imminence d'un déluge universel, il s'était construit une arche pour parer à toute éventualité. L'arche d'Auriol ne quitta jamais les rives de Garonne et l'occasion lui manqua d'aborder sur le mont Ararat. Le petit-fils, pour sa part, ne nourrit d'autre ambition que de se faire prophète du passé, d'un cher passé. Puisse son arche voguer longtemps encore et le conduire jusqu'au bout de ce monde de l'illusion et du rêve dont il a su si bien dire les invincibles enchantements!

RAPPORT

SUR LES CONCOURS DE PROSE FRANÇAISE

LU EN SÉANCE PUBLIQUE LE 3 MAI 1965

PAR

M. LE COMTE D'AUDIBERT DE LUSSAN,
SECRÉTAIRE ADJOINT
DES ASSEMBLÉES DE L'ACADÉMIE

MESSIEURS,

Faste entre toutes est une année comme celle-ci, marquée par une quantité et une qualité des candidatures à nos prix de prose rarement égalées.

Si nous avons la satisfaction d'y voir le témoignage du rayonnement et du prestige des distinctions décernées par notre Compagnie, nous déplorons de n'avoir pu accorder de récompense à certains autres ouvrages que nous n'avons pas retenus, bien que nous en ayons apprécié toute la valeur.

Que leurs auteurs ne nous en tiennent pas rigueur. L'état limité des possibilités financières de Dame Clémence en est la seule cause.

Aux termes de la Fondation Esparbié, l'Académie peut attribuer une somme de 1000 francs à un écrivain vivant, aux attaches de préférence méridionales et qui se recommande par son œuvre, sa situation et la dignité de sa vie. Il vous a apparu que, plus que tout autre, Mme Germaine Eammanuel Delbousquet répondait à un tel ensemble d'exigences.

Très riche est, en effet, son œuvre littéraire à laquelle rendirent hommage l'Académie Française et notre Académie.

Héritière du talent poétique d'un Père autour de qui, au début du siècle, se forma le groupe toulousain de l'Effort avec Maurice Magre, Marc Laffargue, notre regretté confrère Armand Praviel, Marc et Jacques Nervat, Marie Gasquet, la filleule de Mistral, Jean Viollis, auteur de l'Emoi, et Charles Guérin, le grand poète du Cour solitaire, Mme Germaine Delbousquet glana, au jardin de Clémence Isaure, en 1943, un œillet pour son églogue Pastoraletas, hymne à la terre gasconne.

Avec l'heure fuit et la flûte de buis, premiers recueils de vers que lui inspira la forêt landaise, le jardin dans le soir, du soleil et des ombres, Dans le silence et la solitude, la voix des Pins et de la mer, ouvrage couronné par la Société des Gens de Lettres de France, ne sont qu'une partie d'une œuvre poétique qui, lui écrira Pesquidoux, fait d'elle la fille de la lyre et du laurier paternels.

Après la mort de son mari, sous le titre le verger du coteau, elle offrit à la mémoire du compagnon disparu, un recueil de poèmes que couronna l'Académie Française.

Chantre du recueillement, elle recherche le silence propice à la méditation:

Tout ce bruit me fatigue, obsède
Ma pauvre âme qui voudrait tant,
Dans ce premier soir de printemps,
N'écouter vivre que son rêve

nous confie-t-elle, et, plus loin:

Trop de bruit, trop de bruit!
Je voudrais le silence
Qui naît avec la nuit.

Grâce au recueillement où elle se complait, Mme Germaine Delbousquet ressuscite, avec infiniment de charme, le passé provincial, témoin de son enfance et nous a valu Au jardin de mon Père que couronna l'Académie Française et qui, selon Fernand Gregh, sent les orangers en fleur, la cire et les fruits mûrs, les lys et les roses de la Fête Dieu, l'encens de la Basilique Saint-Sernin et l'ail qui parfume les cassoulets minutieux. En le lisant, nous voyons renaître notre province au temps de la Belle Epoque, d'une atmosphère déjà si lointaine, et sortir de l'ombre maints poètes injustement oubliés. Toujours avec Fernand Gregh, nous pouvons dire qu'il y a là le trésor exquis, la fidèle résurrection de l'enfance d'une

fille de poète qui devait continuer son père en des vers pleins de vérité et de beauté et qui se montre ici, plus que jamais, digne de porter un nom cher à tous les amis de la poésie.

A travers ses livres, transparaît la vie toute laborieuse et pleine de dignité de Mme Germaine Delbousquet.

— J'ai connu son ménage uni, parfait et confiant, nous écrivait récemment notre confrère Touny-Lérays. Son mari, Pierre Disdier, professeur de Lettres, esprit fin et cultivé, conférencier de talent, jouissait comme elle de la considération générale. Il était son soutien physique et moral, le collaborateur de ses travaux, notamment ceux de la Présidence de la Société des Amis des Arts d'Agen et de la Direction de la Revue littéraire Rencontres.

Depuis le décès de celui-ci, la situation de Mme Delbousquet s'est vue fort diminuée. Sa fortune suffit à peine à une existence que complique un mauvais état de santé. Elle avait un moment pensé donner des leçons, comme le faisait son époux, mais dut y renoncer, en raison d'une vue très compromise. Elle n'en a pas moins poursuivi avec courage sa tâche désintéressée, suivant l'impulsion d'un cœur généreux mis au service des Lettres. Elle est à la veille de subir l'opération de la cataracte qui, espérons-nous, améliorera une vision à peu près perdue.

En accordant à Mme Germaine Delbousquet le prix Esparbié, notre Académie estime ne pouvoir mieux répondre aux intentions du fondateur.

Parmi les dix ouvrages présentés pour le prix Fabier Artigue, seul, Introduction à Mistral, ouvrage posthume de Jean Soulairol, aurait été susceptible d'obtenir le prix.

Toutefois, sous une forme réduite, en vue de répondre aux exigences typographiques d'une collection — la réédition présentée ne fait que reprendre un texte publié en 1941 sous le titre Humanité de Mistral qui fut présenté aux Concours de votre Compagnie et obtint, en 1942, le prix Rouzaud. Notre regretté confrère, M. Joseph Calmette, eut alors l'occasion, dans son rapport sur les prix de prose, de dire tout le bien qu'on pouvait penser de ce travail qui à tant d'égards, rentrait dans la ligne des ouvrages que votre Académie se plaît à couronner.

Les règles impératives de nos Concours exigent des travaux inédits et n'ayant pas reçu la consécration d'un prix académique. De telles raisons vous ont donc interdit d'attribuer le prix Fabien Artigue à la réimpression posthume d'un volume déjà couronné par nous, il y a vingt-trois ans.

En le plaçant hors concours, l'Académie a tenu, cependant, à exprimer la profonde estime qu'elle porte à cet écrivain de haute valeur morale, d'un talent affirmé et dont la disparition accidentelle et prématurée a été si douloureusement ressentie dans le monde des Lettres.

Parmi les autres ouvrages présentés pour le prix Fabien Artigue votre attention s'est arrêtée sur Iles, relais du Ciel de M. Louis Castex. Si ce volume, en raison de son caractère journalistique et documentaire, ne répond pas exactement aux conditions requises pour ce prix, notre Compagnie, désireuse néanmoins d'en reconnaître le mérite, a décidé de lui attribuer un prix d'Académie.

Peut-être, vous souvenez-vous de ce que une division blindée américaine de 15 700 hommes a pu être transportée en avion des Etats-Unis au cœur de l'Allemagne après une escale sur l'aérodrome de l'île de Terceira, les Açores venant de permettre ce gigantesque pont aérien.

Le célèbre Lindbergh avait pourtant conclu, il y a trente ans, qu'on ne pouvait atterrir aux Açores, hérissées de montagnes et volcans. Un Français, Louis Castex, en décida autrement.

D'origine toulousaine, observateur passionné des découvertes de la science moderne, pionnier des traversées aériennes transatlantique Nord, le Colonel Louis Castex, aujourd'hui grand officier de la Légion d'honneur, avait été chargé le gouvernement français de mission aux Açores où il se rendit en 1935, 1936 et 1937, y découvrant les deux terrains d'atterrissage, actuelle plaque tournante aérienne de l'Atlantique Nord, grâce à laquelle l'aviation américaine put gagner la bataille de l'Atlantique.

Chargé en 1939 d'installer en Indochine une école d'aviation, M. Louis Castex fut un des premiers, au cours de la guerre 1939-1945, à effectuer le tour du monde en avion, sur des appareils commerciaux. Il permit ainsi à la France de réaffirmer sa souveraineté sur nos deux possessions lointaines des îles Kerguelen et Clipperton avec l'aménagement de terrains d'un intérêt stratégique et commercial des plus évidents. C'est lui, enfin, qui a suscité la construction de l'aéroport de Tahiti qui, depuis 1961, met Paris à une nuit de Papeete.

Dans le livre de poche Iles, relais du Ciel paru dans la collection Voici univers, il nous raconte ses passionnants voyages avec, tout d'abord, la grande aventure aux Kerguelen, archipel de l'Océan Indien qu'il fit occuper par la France. Il nous fait visiter cette terre désolée, à 4 000 kilomètres au sud de Madagascar dont il voulait faire la plaque aérienne tournante de l'Océan Indien, idée que notre gouvernement reprend aujourd'hui.

L'auteur relate ensuite sa croisière, à bord de la Jeanne d'Arc, de San Francisco à Honolulu et son difficile débarquement à Clipperton, atoll, convoité par le Mexique, mais qui nous appartient. Après avoir planté notre drapeau, il y étudia la création d'une base météo-radio, en vue des futures liaisons Tahiti-Mexico-Paris.

Particulièrement évocateur est le chapitre consacré à Tahiti, la plus belle île du monde. Pendant trois ans il parcourt la Polynésie, concluant qu'il faut construire une piste, sur le lagon, face à Papeete. Il devra batailler, quatre ans durant, à la tribune de l'Assemblée de l'Union Française, pour obtenir gain de cause.

Le dernier chapitre traite de l'île de Pâques où l'auteur s'est rendu, en 1962, sur l'invitation du gouvernement chilien.

Il y voit l'emplacement idéal d'une piste internationale pour le rapprochement des deux continents, Amérique du Sud et Extrême-Orient.

Pour son ouvrage *Iles, relais du Ciel* où il se révèle bien être le continuateur de Saint-Exupéry et des pilotes écrivains qui servent par leur talent de narrateur, aussi sobre qu'enthousiaste, la gloire de l'aviation et la cause française, nous sommes heureux de décerner au Colonel Louis Castex un de nos prix d'Académie.

C'est à M. Jacques d'Welles, un de nos anciens lauréats qui, en 1961, se vit décerner par notre Compagnie le Prix Pujol pour son livre *Cadillac, le château des ducs d'Epéron* que vous octroyez un nouveau laurier, avec l'attribution du Prix Marfan, pour son ouvrage *Monsieur le Marquis de Tourny, Intendant de Guyenne à Bordeaux et son époque*.

Dans un style alerte et dépouillé, l'auteur fait revivre la figure de ce grand commis, comparable à Turgot et nous précise ce que lui doivent Bordeaux, sur le plan esthétique et la Guyenne, dans le domaine économique.

Pour réaliser l'œuvre qui devait faire de la cité bordelaise une des plus belles du royaume, il fallut à Tourny autant d'énergie que de ténacité.

Ce ne sont, en effet, pas les obstacles qui manquèrent mais avec quelle adresse, lisons-nous, sut-il les surmonter. Remarquable urbaniste, il se heurta, tour à tour, dans la poursuite de ses projets grandioses, à Monseigneur d'Audibert de Lussan, intransigent défenseur des droits temporels de l'Archevêché, à Montesquieu, au nom de l'Académie menacée d'alignement, au Parlement, à la Jurade. En tant qu'administrateur de la Province, ses décisions suscitèrent également maintes oppositions, inspirées par des considérations politiques. M. Jacques d'Welles nous apprend que Tourny, nullement découragé, n'hésita pas alors, pour atteindre le but qu'il s'était assigné, à assouplir son caractère impétueux, le Normand réfrénant le Cornélien qui était en lui.

Le bien de la généralité, était son devoir, son labeur, son loisir. Son travail acharné l'empêcha d'avoir la moindre vie de famille. Pendant quatorze ans, il laissa les hommes raisonner sur leur passé, se plaindre du présent ou trembler pour l'avenir. Il ne se faisait pas un épouvantail des refus, chicanes et critiques. Gardien de l'autorité qui à ses yeux se devait d'être créatrice, il apportait de l'enthousiasme à son travail et surtout beaucoup d'amour à son administration.

Tout ceci, M. Jacques d'Welles, dans son ouvrage d'une très élégante présentation, le retrace avec une chaleur et des éléments d'information qui vous ont paru lui valoir l'attribution du Prix Marfan.

Une œuvre, d'une remarquable érudition, présentée par M. René Descadeillas, Conservateur du musée de Carcassonne et Bibliothécaire de la Ville, a retenu justement votre attention.

Sous le titre *Rennes et ses derniers seigneurs*, ce livre qui fit l'objet d'une thèse de doctorat du troisième cycle, est consacré à l'histoire d'une petite seigneurie, située au cœur du diocèse d'Alet, l'Evêché crotté comme on l'appelait dédaigneusement alors.

Le patient dépouillement d'archives de tous ordres: nationales, départementales, municipales, notariales et privées, a permis à l'auteur la rédaction d'un monumental ouvrage dans lequel, à propos des tribulations des derniers seigneurs de Rennes, est étudiée avec un soin minutieux ce qu'était, dans un coin audois et perdu, la vie sociale et économique, au déclin de la monarchie, dans des campagnes où régnait encore la féodalité tempérée par une humanité que n'avait pas connue le siècle précédent. A la lumière de tableaux sur la démographie, la répartition des impôts, les vingtièmes, les droits féodaux et censives, M. Descadeillas démontre que la société de ces misérables villages devenait dans une certaine mesure réceptive aux idées nouvelles. Ainsi, quand éclatera la Révolution, les paysans de la petite baronnie des Corbières, figée dans sa forme ancestrale, réclameront bientôt contre les droits féodaux,

sans en demander d'ailleurs l'abolition, car il faudra l'Empire, pour que soient apportées de profondes modifications de structure.

La seigneurie de Rennes, vaste territoire, non loin de Quillan, bénéficiant de la présence de sources thermales fréquentées depuis l'époque romaine, appartenait à la branche aînée de l'ancienne et puissante maison féodale des Hautpoul, issue de Bernard d'Hautpoul qui, en 960, souscrivit un traité de paix entre le Roi et les principaux seigneurs du Languedoc.

Au début du XVIII^e siècle, la famille se divisait en trois branches: celle de Rennes, la moins favorisée sous le rapport de la fortune, celle de Félines, vivant dans le Minervois, au diocèse de Saint-Papoul, enfin, celle de Salettes implantée dans le Gaillacois.

Tout en s'attachant scrupuleusement à l'histoire des derniers seigneurs de Rennes, M. René Descadeillas fait connaître en détail la valeur géologique et économique d'une baronnie dont les détenteurs connurent l'apogée avec François d'Hautpoul, marié, en 1732, à une riche héritière, Marie de Negri d'Ables, apogée suivie bientôt d'un lent et total déclin, en la personne d'Elisabeth d'Hautpoul, ultime seigneuresse de Rennes.

Contrairement à ses deux sœurs qui s'étaient mariées l'une à son cousin, le Marquis d'Hautpoul-Félines, l'autre, au Marquis de Fleury, Elisabeth ne contractera pas d'alliance et vivra dans le château délabré de Rennes voyant sa situation matérielle péricliter chaque jour davantage.

Au moment où la grosse fortune de son cousin, Pierre-François d'Hautpoul de Seyres le faisait admettre au rang envié des Barons des Etats du Languedoc et que son Beau-Frère, le Marquis d'Hautpoul-Félines, installé à Versailles était autorisé à monter dans les carrosses du Roi, la seigneuresse de Rennes se débattait dans des difficultés financières inextricables, obligée de recourir à des emprunts, à des aliénations, au démantèlement de la baronnie, sans pouvoir arrêter la marche fatale vers la ruine.

Avec M. René Descadeillas, nous revivons les péripéties du drame que fut la pitoyable misère de la dernière seigneuresse de Rennes. Quand, en 1820, elle ferma les yeux dans le château de ses pères, la demeure ne lui appartenait même

plus, devenue la propriété d'un descendant des anciens régisseurs des seigneurs de Rennes.

La mort de la malheureuse entraînait l'extinction de la branche des Hautpoul de Rennes. Bientôt, allait s'éteindre celle des Hautpoul-Félines, avec Alphonse Henri, pair de France, ministre de la guerre du Prince Président, gouverneur général de l'Algérie et sénateur. La branche des Hautpoul-Salettes se voyait perpétuée par le fils du Général d'Hautpoul, mort à Eylau, et gendre du Prince de Wagram.

Nous ne pouvons qu'être frappés par le saisissant contraste du dénuement d'Elisabeth d'Hautpoul de Rennes et des brillantes carrières de ses cousins.

Non sans justesse, M. René Descadeillas en tire l'explication de ce que, dans la plupart des familles nobles atteintes par la Révolution, les seuls qui évitèrent l'effondrement furent ceux qui changèrent de camp.

Ainsi, finirent dans l'obscurité les Hautpoul qui émigrèrent ou se confinèrent dans leurs terres, alors que ceux qui ajoutèrent à leur blason, déjà chargé d'honneur, des titres neufs et impérissables furent ceux qui servirent l'État nouveau, la République et l'Empire.

Telle est la leçon de choses que nous en retiendrons.

Au lieu de se cristalliser dans l'évocation nostalgique de son passé, une famille, pour survivre et se maintenir, doit, en effet, s'imposer l'obligation sacrée de servir, dans la mise en action de ce conseil d'un poète médiéval:

De tes ayeux qu'il te souviene
Sans que l'orgueil y soit pour rien.
Mais, s'il s'agit de faire bien
Dis avec eux: — A moy ne tienne

En décernant le prix Pujol à M. René Descadeillas pour son intéressant ouvrage, votre Compagnie rend hommage à la probité d'un parfait historien.

RAPORT

SUL

CONCORS DE LENGA D'OC
E LO PRÈTZ LACROIX-BARRERA

PER

LO MAJORAL-CANONGE JOSÈP SALVAT, UN DELS QUARANTA MANTENEIRES

SENHES MANTENEIRES,

Quand un membre de jurada academica jita son primièr còp d'èlh suls poèmes someses a son jutjament, es rare que li escape pas de dire: — Mas, val pas res tot acò... Ailás!

Ont es passada la poesia? Pèi, a mesura que torna legir, li arriba tot còp de cambiar d'idèa: aici una elegia que bolèga lo còr; aici un sonet dont la bèla fin rescata las flaquieras del començament; una pèça que disia pas ren laissa entrevese de beltats amagadas. Lo nòstre òme finis ben per establir un palmarès.

Arriba lo jorn que s'acampa tota la jurada per se prononciar sus la valor dels poèmes. I a discussion. Gar' aqui que nòstre òme se vei forçat de modificar lo palmarès que devèrs el avia establìt. E lo classament finis per s'organisar.

N'es un pauc coma dins una partida de foot-ball, ont las equipas márchan pas totjorn de front, e ont i a d'avançadas láissan subitament l'adversari en darrièr.

Adonc, la jurada de lenga d'òc se metèt a l'òbra un aprèp-dinnar de febrièr. Un aprèp l'autre desfilèron los poèmes occitans: pèças ditas variadas, valent-à-dire respondent a cap de genre classic, òdas, poèmes, elegias, fablas, sonets. La triga foguèt lèu feita de las òbras sens valor, acò vòl dire aicesta sens inspiracion, una altra mal condusida, una altra encara escrita dins una lenga vulgaria sens tenguda ni bona grafia. Un còp feita, dins un acòrd general, aquela primièra operacion pas tròp malaisida, demorèt una dotzena d'òbras que, per una rason o per una altra, al jutjament d'un o de mai d'un membre de la jurada, se podian totus meritar una flor.

L'operacion, ara, s'èra feita espinuda, e,òc cal dire, dolorosa. Nos assabentèron que l'Academia dispausava res que de doas flors per lo concors de lenga d'òc. Tal membre de la jurada qu'èra vengut en caessant lo projèt de faire coronar tala elegia, calia, coma se dis, que la laissès tombar, una novèla lectura ajent fait apareisse qualque semblant de dèca. A! s'aviam agut dètz o dotze flors a donar!

Fin finala, aici coma s'establiguèt lo palmarès. Doas flors: un gaug (un souci), la corba-dòna (le narcisse) del Conselh Municipal; pèi un rapèl de corba-dòna, enfin una mencion de grand onor.

Quand òm legis lo poème Hauts Planhs (Hautes Plaintes), de dòna Jaquelina Frederic Frié, òm creiria legir la fin del Libre de Jòb, a qui d'alhors l'autor a emprontat son epigrafe.

La dolor, l'inquietuda tormèntan la trobairis al punt que n'espròva una sofrença lancinanta mème fisica traversant, trebolant tot son còrps, dempèi l'esquina a la punta del còr, dempèi l'espalla ducas al plus bas ont s'anequelis

la vita pantachanta.

La pluèja mai freda sufiria pas per amaisar la dolor de sa gauta abrasada. E la paura creatura crida cap al Senhor, coma fasia Jòb al mièch dels cataclismes. A! se lo Senhor volia!

Te-T cridi!... Baste qu'abachis, lùa e sorelh
De parosia embalausida, lo Ton oelh
Tardiu...

(Je crie vers Toi!... Il suffit que Tu abaisses, lune et soleil de parousie éblouissante, Ton œil tardif...)
Mas quicòm remonta la creatura sofrènta: es una fòrça a l'escura, es l'esperança que tira son còrps.

La hida tira au còrps!...

Qu'al mens lo Senhor delaisse pas sa destinada, empoisonada per de brandidas mortals,

Per segotits de maua-estela envenenat...

D'aquí entre aquí, la pensada sembla escura, e es malaisida a sasir, sens comptar la dificultat de la lenga, saborosa, fèrma, mas un pauc escartuda del parlar de las autras provincias occitanas, sens comptar, encara, una fòrma tormentada, ont arriba que los mòts van tròp viste sens tene compte totjorn de la construccion logica.

Tot acò retenia un pauc lo jutjament de la jurada. Mas tot acò se tròba dins lo Libre de Jòb. E alara? Pèi, i avia, al costat de l'inspiracion tant nòbla d'aquels Hauts Planhs, un buf poderos reglat e mestrejat dins d'estròfas classicament bastidas d'un biais equilibrat ont la recèrca e l'esfòrs se vesian pas. Talament que, sus proposicion de la jurada, avètz volgut, Senhes Manteneires, coronar d'una bèla flor, lo gaug (le souci) aquel poèma d'un mèstre-obrièr que se tròba èstre una dòna de sensibilitat frenissenta.

Un poèma s'es meritat la flor ofèrta per lo Conselh Municipal, la corba-dòna (le narcisse) que l'Academia a costuma d'atribuir a una poesia que, escapant a las fòrmas tradicionalas de la rima, arriba pas pracò a çò qu'òm es convengut de qualificar vèrses libres, encara mens a çò qu'es independent de tota fòrma poetica, e qu'es, sovent, res que de prosa escrita sus de linhas; cal, tant-ben, que la poesia sia especificament originala dins lo tèma; cal, enfin, que l'interpretacion del tèma sia d'un biais plus lèu modèrne que tradicional.

Totas aquelas condicions se son impausadas a gaireben tota la jurada dins lo poèma Caminant, caminant, que compren tres quatrins seguits de tres tercets e s'acaba sus un vèrs isolat. Pas de rima. Mas, qu'un ritme! Los alexandrins son dins lo ritme classic 6 + 6, los octosillabics dins lo ritme non mens clas sic 4 + 4. E tot acò fa una musica encantarèla brodant a l'entorn d'una idèa, diguem d'un image, qu'es simple, e qu'es pas per susprene un predicaire coma ieu, acostumat a mostrar als jovents, al vèspre d'una Primièra Comunión, los dos camins de la vida, un, lo del vici, florit e planhèr, l'autre, lo de la vertut, rete e peirut.

Lo poèta camina, dins son raive, sens saber ont es, sul camin de sabi pas ont.

Davant el, una crotz negra estira sos dos brasses dins lo vent. Devèrs cèrs, demèst la claror e lo bruch,

Una vila d'infèrn, una vila roenta
dins la brasa del solelh colc.

Devèrs autan, dins l'escurina, un ostalet,

un ostalet de patz sens res per l'abrigar.

Lo poèta demanda son camin a la crotz:

de quina part me cal anar?

Mas la crotz, parla pas, e sos brasses demòran estirats, mostrand al còp los dos camins. E lo poèta se revira pas e marcha: sab que, mème se lo camin que pren es escur, l'alba es totjorn prèsta a venir, aprèp la nèit.

La lenga del poèta es la lenga occitana la plus autentica qu'ai parlada ieu-meteis dins ma joventut e que, gracias a Diu, parli encara. La crotz qu'es dins son poèma me fa sovenir d'una crotz negra de mon vilatge pirenenc ont, enfant, portavi de floretas al temps de las rogasons.

Andriu Lagarde, dejà coronat per Clemença Isaura, coma dona Frederic Frié, a ganhat la corba-dòna. Caminant, caminant portará dins l'ostal del professor la jòia d'una recompensa e l'esperança d'autres laurièrs.

Emili Foxonet, de Perpinhan, a qui dejà Clemença Isaura a donat de pròvas de sa complasença, es devengut, dempèi qualquas annadas, un dels poètas melhor inspirats de Rosselhon, e, coma un bon musician dins sa còbla, ten sa partida d'un biais requist, demest los bons cantaires de la Ginèsta d'Aur.

Me permetrà de li donar un conselh. L'Academia es prudenta, Senhes Manteneires, e avètz, cresi, rason, de demandar als trobaires occitans que vòlguen, al mens encara, ajustar a lor tèxte una viradura en francés. Arriba pron sovent qu'i a de mòts un pauc malaisits a comprene; la traduccion, alavetz, pòd servir d'ajuda. Ajuda pas gaire, pracò, se lo poèta met sa traduccion sus lo mème fulh que son tèxte, mas darrièr. Es clar que la cal, o dejos lo tèxte, o sus un autre fulh.

Acò dit, e la remarca pòd servir per d'autres, complimentam Emili Foxonet per lo mandadis abondos e de bona qualitat qu'a fait tene, ongan, a nòstre concors, e ont avèm retengut un poèma, Arbre. Vertadièrament, se vei, dins l'òbra de Foxonet poèta - filosòfe, que lo simbolisme es totjorn viu e

totjorn inspira. En sièis estròfas classicas de quatre vèrses alexandrins, classicis elis tant-ben ambe lor ritme 6 + 6 e lors rimas embrassadas, avèm la vida de d'arbre contada per el-mème. L'arbre, fantasma informe dins la fredura de l'ivèrn, sarrat dins l'escòrça, sentis pracò dins el montar la saba: vida amagada e prigonda ont i a lo grand desir de la lutz.

La prima s'anuncia:

Ara ve, dintre meu, la dolçor de l'abril.
Dins d'abord, la fèlha s'expandis:

Cada fulla es desclou com un ull que es desperta, mentre que dins las venas de l'arbre polsa la sang pujant duscas al cap dels branquets. Son èstre captiu se desenròlla lentament coma se volia beure la vota esclairada del cèl.

E gar'aquí qu'a son ombra floris la patz, gar'aquí que los ausèls nisan dins son felhum.
Tota una vida d'arbre al cors de l'an, sentida e contada sens alònguis, dins una personificacion simpla e fòrta, a valgut a l'autor un rapèl de corba-dòna.

Un autre poème a retengut longament l'examen de la jurada; un membre auria mème volgut lo metre en tèsta del concurs. L'Alo, de dòna Chanot-Bullier, de Marselha, a finit per se classar al primièr reng aprèp los poèmes flocats d'una flor.

Lo poème es polit: respira la sinceritat e la noblessa d'un Alfred de Vigny o d'un Sully-Prudhomme.
L'autor se sentis presoniera aici-bas demèst la fanga del mal e lo veren de la tentacion, e s'adresa a son ala:

Vers lou trelus emporto-me, moun Alo...
Moun Alo, siéu souvènt
Coume uno velo sènse vènt.

Que son ala se l'emmene sus las nautors, dins lo país de las puras albas, sus los nevièrs ont i a que de blancors! Mas, cossi escapar a la cadena que l'estaca a la tèrra? Qu'al mens son ala la garde, fèrnissent dins las esperanças que s'alàndan vèrs l'infinit.

Se podria belèu reprochar a l'autor qualques repeticions: de detalh; mas, cossi escapar a-n-aquel grand dangèr qu'i a de flotejar entre la tèrra e lo cèl? Nòstres compliments van a la lenga emplegada, qu'es la lenga de Mirèio. Se sab que lo dialècte marselhés, saboros, expressiu, es un pauc diferent del dialècte rodanenc mes a l'onor per Mistral. Mistral auria donc complimentat per aquela rason la trobairis marselhesa. Faguem coma el, Senhes Manteneires, en ofriguent a dòna Chanot-Bullier una mencion de grand onor.

Coma disiái en començant, la jurada auria pogut, dins lo concurs, glenar d'espigas sarradas, mème acampar de garbas pesugas qu'avèm degut, a regrèt, laisser sul camp: un poème sus Los Bancs de Tolosa, escrit sus l'estròfa de Mirèio, per lo comandant Garnier a l'onor de nòstra ciutat mondina; un autre poème, L'Ola blava (La Marmite bleue), ont reviu tot lo país carcinòl, de dòna Cecilia Marie, s'èram meritats de la jurada un regard amistos.

Atal, per ongan, s'es clavat lo concurs poetic de la lenga d'òc, de nòtra lenga occitana variada dins son unitat, acampant, als pèds de Clemença Isaura, en una ronda armoniosa, e la Gasconha de dòna Frederic Frié, e lo Lengadòc d'Andriu Lagarde, e la Catalonha d'Emili Foxonet, e la Provença de dòna Chanot-Bullier.

M'avètz fisat encara, Senhes Manteneires, lo rapòrt sus lo Prètz Lacroix-Barrera. Cada cinc ans, l'Academia acòrda un prètz de 20 francs (quina misèra!), que pèrta lo nom de son fondator, lo senhe Clement de Lacroix-Barrera. Aquel prètz, dis nòstre Cartabèu, es réservé à un méridional, de préférence catalan du Roussillon ou de la Catalogne espagnole (poète, historien, romancier, artiste) dont l'œuvre se sera inspirée de la race, des traditions, des coutumes de son pays. Lo prètz demanda pas de candidatura; es l'Academia que l'atribuís a sa coneissença e a son gost.

La causida s'es portada ongan sus una dòna que l'Academia coneï plan, ja que dejà l'a poguda coronar: dòna Simona Gay, trobairis de Rosselhon. Faguèrem sa coneissença, aici, en 1931. E, cossi van las causas! Aquela annada, i a dejà trenta-quatre ans, l'Academia m'avia cargat de tratar lo concurs de lenga d'oc en plaça del mèstre Josèp Anglade que se venia de morir. Dòna Simona Gay avia mandat de Versailles, ont èra professor, una manada de poèmes en catalan rosselhonés, e un d'elis, consacrat a la glòria d'Ampúries, l'antica ciutat catalana fondada pels Grècs sul gòlfe de Rosas, èra estat coronat. E

aici çò que ieu-mème ne diguèri, en francés, èra pas encara vengut lo temps del rapòrt en lenga d'òc: — Il y a du mouvement, et, à travers cette poésie claire, court comme une ombre un sentiment élégiaque à peine voilé.

Diriai la mèma causa al jorn de uèi se, davant vos-aus, Senhes Manteneires, voliai estudiar, analizar las òbras poeticas acampadas per la trobairis dins dos libres precioses, Aigues-Vives (Eaux-Vives) en 1932, e Lluita amb l'Angel (Lutte avec l'Ange) en 1938. Aqueste darrièr libre obtenguèt en 1939 lo Grand Prètz de Poesia Fabian-Artigue. Aici çò que ne disia lo raportaire, Senhe Rozès de Brousse: — La poésie de Mme Simone Gay procède par touches légères d'un pointillisme coloré, par juxtaposition d'impressions, et l'on dirait que, par une sorte de pudeur qui ne veut ouvrir tout à fait ni son cœur ni son âme, elle se renferme dans un vague, dans un flou délibérément hermétique et mystérieux qui se souvient un peu de Mallarmé, sans avoir rien oublié des imprécises et nostalgiques musicalités de Verlaine.

Cossi dire melhor?

Portat per ma costuma, belèu mon daimon de filològue, de gramatista desiros de perfeccion de la lenga emplegada, m'èri atardivat, dejà, en 1931, en estudiant lo poème coronat, Empúries, de dòna Simona Gay, sus de pichonas dècas de vocabulari, de grafia, que se pòdon vese encara dins nòstre Cartabèu de 1931, mas que trobèri pas en legissent lo mème poème, l'an d'aprèp 1932, dins lo primièr libre de la trobairis, Aigues-Vives. Per dire que dòna Simona Gay a volgut, e a saput amelhorar sa lenga catalana. Avia un exemple dins son fraire, nòstre mèstre en Jòcs Florals e mantenedor Josèp-Sebastian Pons. Ajustarai que, coma son fraire, Simona Gay es demorada fidèla a l'inspiracion rosselhonca e pirenenca. La tèrra, lo país, los monuments, las sasons e las flors, la montanha e la mar, La Font d'En Ribalta, L'església de Sant-Miquel, Roses, Santa-Coloma d'Andorra, ont

el cloquer sembla un colomar,
país de clartat encantadora:

la claror corre en valls d'Andorra,
torna amb la llum del darrer sol,
Santa-Coloma entre les valls.

La trobairis a gardat encara tota la frescor de la joventut. Me-n avisèri al mes de setembre passat, als Grands Jocs Florals de la Llengua catalana, que se desenrollèron a Perpignan, e ont dòna Simona Gay obtenguèt lo primièr prètz de poesia, la Flor natural, e ont lo pòple catalan s'alassava pas de l'aplaudir quand disia El mas d'En Marc, e La Pluja al camp:

La pluja es un mirall on el mon s'emmiralla
per se fer un vestit nou.

Lo raportaire del concors, Pere Cerda, disia aquels mòts que reviri en lengadocian: — La poesia de Simona Gay es d'un anar tant catalan d'aquesta part de Catalonha que las Albèras enròdan coma un cercle a l'entorn de son punt central. Dins un dels mai bèls païsatges del monde, lo poèta es content de viure aqui: tot li es rason de jòia, ducas a sa pròpra, a sa secrèta dolor. A la trobairis rosselhonca, dòna Simona Gay, va lo prètz Lacroix-Barrera.

A l'autre cap de la cadena pirenenca, a Gelos en Biarn, un lum s'es atudat, una flamba s'es amossada. L'Academia plora un de sos mèstres en Jòcs Florals. Quand li foguèron donadas sas Letras de mestrisa, en 1952, lo senhe Puntous, alara nòstre Secretari Perpetual, diguèt: — Simin Palay a donné son talent et sa vie entière à l'Escole Gastou Febus; le Béarn et la Gascogne voient en lui un grand animateur et un mainteneur de leur langue et de leur tradition.

Simin Palay, Simin es una reduccion popularia de Maximin, èra nascut en 1874 a Casteide-Doat, prèp de Vic-en-Bigòrra. Cap a sos vint ans, laissèt la Bigòrra per viure a Pau ont devia demorar ducas a quatre-vint onze ans, ja que s'es mòrt lo 22 de febrièr passat.

Jornalista de valor, propagandista jamai alassat, conferencièr aplaudit pertot, dins totas las vilas e los vilatges del país, fondèt, en 1895, ambe son fraire en poesia Miquèu Camelat, l'Escole Gastou Febus, amb una revista, Reclams de Biarn e Gascogne, escòla e revista que d'ara encara. Simin Palay a laissat una òbra literaria de granda valor, en poesia e en pròsa: poèmes, contes, comedias jogadas Diu sab quant de còps. Filadèlfa de Yerda avia escrit una cançon-prefaci per son primièr volume Bercets de Youénèsse en 1899; Mistral un avant-prepaus en 1902 per son libre Sounets e Quatourzis; l'Academia li avia donat de bèlas flors, e avia coronat en 1926 Las Pregaries e las Gracies.

La granda òbra de la fin de sa vida, dont me mostrava, i a un parel d'ans, amb emocion, las darrièras espròvas, sera lo Dictionnaire du Béarnais et du Gascon modernes, fait sul modèle del Tresor dóu Felibrige de Mistral, libre ont se sentis, a cada fulh, pataquejar lo còr de la Gasconha. Simin Palay a fait grand onor a nòstra Academia que devant sa memòria se clina ambe respèt.

RAPPORT
SUR LES CONCOURS DE POÉSIE FRANÇAISE
LU EN SÉANCE PUBLIQUE LE 3 MAI 1965
PAR
M. ANDRÉ LEBOIS
L'UN DES QUARANTE MAINTENEURS

MESSIEURS.

Une tradition, que j'approuve, veut que le Rapport sur les Concours de Poésie française soit l'œuvre du Secrétaire Perpétuel. Il arrive hélas! qu'on doive le suppléer. Ce que fit, le 3 mai 1831, mon prédécesseur à la Faculté des Lettres, Pierre Cabantous. Le Baron de Malaret était retenu à la Chambre des Députés, appelé par la confiance de ses concitoyens à porter le tribut de son expérience et de ses lumières dans celui de nos conseils suprêmes où s'exercent les droits du peuple et se pèsent les destinées de la France.

Le professeur Marcel Sendrail n'a, pas encore, à peser nos destinées, mais à vous présenter quelqu'un à qui ces tâches incombèrent. Il abandonne, pour Hoffmann, Gobineau et Wagner, trinité chère au lauréat du prix Capus, l'éloge des poètes, où il excellait. Vous savez quelle connaissance l'auteur de ce manuel de biologie lyrique: Le Serpent et le Miroir, a de toutes les mythologies et poétiques; avec quel brio il y passe d'Avicenne à Rilke par M. Hamon, médecin des âmes et des corps, et que Racine a tant aimé. De là, cette magnificence, quand il tend à nos triomphateurs intimidés, lis, primevère ou violette (il s'est défendu un jour de leur offrir des chardons! (Comme dans les Epinikia, lorsqu'il officie, les Dieux, les Sages, sont derrière, attentifs. Pindare couronnait ainsi Hiéron de Syracuse en 476. Et, lorsque notre rapporteur vante les mérites d'une concurrente, on s'attend à voir renouveler, devant cet aréopage, le geste inspiré d'Hypéride, prouvant l'innocence de Phryné par sensation dans le prétoire; attente, au demeurant, toujours déçue.

Toute tentative de l'égaliser serait manque de goût, parodie ratée. Je dirai donc fort platement que nous avons eu à juger quelque 600 poèmes; qu'ils contenaient du pire et parfois du meilleur; que nous en avons éliminé beaucoup allègrement, plusieurs à regret, et retenu une vingtaine. Je vais essayer d'en souligner les vertus, en adressant à leurs auteurs nos compliments collectifs.

Contrairement à la légende répandue par de chagrins détracteurs, vous ne prenez guère les poèmes traditionnels à forme fixe. Vous vous répétez la condamnation que fit peser sur eux, non sans excès, Joachim du Bellay dans Défense et Illustration. Ce n'est nullement un moyen de vous toucher à coup sûr que de vous soumettre ballades, rondels, rondeaux, villanelles, virelais et triolets. Le sonnet même vous trouve réticents; ou vous l'exigez sans défaut, oiseau rare. Vous ne pensez pas que la poésie réside dans la difficulté vaincue, ni qu'elle soit compatible avec les bouts rimés. Mainteneurs des Jeux, oui, mais de jeux où le savoir-faire et la virtuosité n'aient qu'une part discrète. Vous préférez l'émotion ou la fougue, le vibrato ou le cri, la tendresse ou l'éclat d'images neuves, des alliances inouïes entre les mots ou les sensations, bref, le talent dans la sincérité. Une servitude trop complaisante à la technique vous paraît manquer de bonne foi.

C'est pourtant à un Chant Royal, de M. Claude Rivière, que vous avez attribué le Laurier de Vermeil en 1962. Pour un autre Chant Royal, vous lui apportez la même récompense. L'ampleur de cette forme exige une gravité, requiert un soume qui impressionnent. Banville, fin connaisseur, gémissait que le Chant Royal n'ait pu survivre, parce qu'il doit a non seulement être adressé à un Dieu, à un Roi ou à un Prince, mais ne célébrer que des mystères divins, ou bien que les splendeurs et les exploits d'un héros de race royale; La Fontaine même n'a plus trouvé les Rois et les Dieux assez vivants!... Mais il reste d'autres puissances: la chair, l'amour, le temps, la mort. Mme Delétang-Tardif a publié naguère

Quatorze Chants Royaux, où règnent ces ténébreuses divinités, dont elle partagea le culte avec Valéry, qui lui conseillait cette forme. Sa voix chaude et désespérée fait merveille dans le rythme usuel: le décasyllabe.

Avec les noyés s'en vont les rivières,
Avec les baisers s'en vont les amours,
Le temps de pleurer sèche les paupières
Et le goût de vivre appelle au secours.
Avec les rôdeurs s'en vont les rêveuses
Avec les mourants s'en vont les voleuses...

Ami, et, sur certains points, disciple de Yvette Delétang-Tardif et de Louis Emié, Claude Rivière pratique avec succès ce Chant Royal qu'il amplifie encore par l'alexandrin. Je ne prendrai pas l'ardoise de Beckmesser pour noter les menues licences: diérèses négligées, singuliers rimant à des pluriels. La gageure est tenue. Et le résultat poignant. Une méditation nocturne sur la mort d'un enfant, un examen de conscience qui refuse d'avancer le déli de l'oubli, les liens d'une chair à l'autre coupés mais toujours saignants, la lente propulsion d'une âme vers la fureur de l'aube, qui, rendant le poète à la vie quotidienne, verra s'estomper l'absence torturante, mais s'épuiser aussi ces instants sans prix, où, seul avec le mal, il capte l'essence de son être, tout ce brassage d'idées, de sanglots et de sensations est soulevé par la marée régulière des alexandrins aux rimes monotones et pareillement disposées. Une exigence de mesure et de discipline contrôle la fièvre, lui impose sa langue et ses cadences. Dans de tels cas privilégiés, les rigueurs de la forme fixe soutiennent et contiennent une inspiration qui s'en irait à vau-l'eau: magistral exemple de désespoir dompté, qui fait de l'ordre avec le désordre. C'est à un nouveau venu chez vous que va l'Immortelle, prix du Conseil Général. Elle ne se confond point, ici, comme dans la Guirlande de Julie d'Angennes et le quatrain d'Ogier de Gombauld, avec l'Amarante:

Je suis la fleur d'amour qu'Amarante on appelle
Et qui viens de Julie adorer les beaux yeux.
Roses, retirez-vous, j'ai le nom d'immortelle!
Il n'appartient qu'à moi de couronner les dieux.

Couronner les Dieux, ou ceux qui les approchent, serait pourtant un geste presque banal pour Jean Biès. Ah!

Messieurs, quelle réponse, ce choix, à qui vous accuserait de stagnation ou de timidité somnolente! Biès, mais c'est la marmite de Papin! L'humanisme classique lui paraît une prison; il rêve de jeter des ponts, des arcs-en-ciel, de l'Occident à la Perse, de la Perse à l'Extrême-Orient. Son œuvre, riche, bouillonnante, est inédite, sauf ce Mont-Athos, publié par Albin Michel, somme de pensées et d'enseignements, le portrait le plus honnête et le plus éclairé d'une société anachronique, illuminée, aux secrets jalousement gardés. Son essai sur Empédocle embrasse, interprète, ranime la personnalité la plus étrange de la sagesse antique. Après Hoelderlin, après Matthew Arnold, il a osé saisir dans sa complexité le fils de Meton, législateur, poète, médecin, prophète, purificateur et thaumaturge, qui voyait le monde comme la fusion sans cesse effervescente de l'eau, de l'air, de la terre et du feu, forces travaillées en sens contraire par la Haine qui sépare et par l'Amour qui unit... Et j'attends beaucoup de la thèse qu'à mon instigation, Jean Biès prépare sur René Daumal.

Poète, fort d'un métier sûr, il revendique les grands sujets. De lettres qu'il m'écrivait il y a dix ans, quand il était mon élève à la Faculté alors la plus belle de France, dans le plus merveilleux site et sur une terre qui n'a cessé que depuis peu d'être française, j'extrais ces hautes conceptions de sa mission: — Ma chance d'approcher des êtres particulièrement évolués du point de vue spirituel: musulmans, chrétiens et hindous, m'habitua à réfléchir à Dieu et, en même temps, à la poésie que je pratique: l'un et l'autre doivent aller de pair... Le but? La tranquillité de l'âme, la solitude pieuse, l'équilibre intérieur. Ce qu'il souhaite qu'on trouve dans ses compositions? La joie, par la création aisée, l'enthousiasme et l'honnêteté; la beauté, par l'exaltation du Dieu que nous portons en nous; l'amour surtout, par notre vie tout entière d'attention, de recueillement ponctuel, et dont je trouve mes contemporains tellement dépourvus!... En lisant Les Chevaux du Soleil, vous avez été conquis par la sûreté péremptoire du verbe et de la strophe, parnassienne je le veux bien, mais animée d'une jubilation éclatante qui ne soulevait pas toujours ces Parnassiens bardés de fer blanc, et par un sens cosmique du mythe, qui, dépassant le vieux Pégase un peu fourbu et la source Hippocrène, abandonnée aux têtards, rejoint la chevalité, eût dit Platon, et l'archétype du char de feu. Verbalisme et fracas sont les écueils dont Jean Biès devra se garder; mais par-delà quelque grandiloquence, le côté Chevauchée des Walkyries ou

Phaéton de Saint-Saëns, je retrouve, la brûlure et la splendeur du soleil d'Alger. La promesse finale: si un bouleversement planétaire nous détruisait, le Soleil referait une race nouvelle, ne nous rassure pas sur notre avenir immédiat. Mais elle nous remplit de confiance sur le sort de ces arrière-arrière-neveux hypothétiques. Vous vous êtes montrés plus réticents envers Architectonique, déconcertés par un rythme inouï, le vers de seize syllabes. Cependant, la césure y tombant régulièrement au huitième pied, aucune claudication ne vient gêner le plaisir dans cette surrection de la Tour de Babel, hymne au compagnonnage et à la Maçonnerie éternels, la fureur de bâtir, disait Milosz, et à l'Honneur des hommes, Saint Langage, honneur anéanti, communication interdite par la confusion des langues:

Les Anges vinrent écouter / du fond des plus lointains royaumes ce hurlement de pierre humaine / et ces blasphèmes en faisceaux, cet arbre tout droit contre Dieu, / qui se ramifle en idiomes, et plus bruyant que les forêts, / le monde ou les Antiques Eaux

Frappés par la malédiction divine, nous ne disposons plus que des bribes du langage originel, que de la loque du Verbe qui décroît de saisons en saisons. Jean Biès a mis en cette appréhension du mythe, tentée seulement par les plus grands (il y a une Tour de Babel de Breughel le Vieux, une autre de Raphaël au Vatican), son inquiétude pathétique sur l'avenir de l'humanité.

Nous ne quittons point les hautes aspirations avec M. Henri Pitard, qui obtint l'an dernier une violette pour son Ode Héphaïstos. Une expérience humaine hors de pair, le pas d'un homme solide, bien armé pour la vie, une pensée et une technique également fermes, telles sont, parmi d'autres, ses qualités. Il a su, dans son Elégie, par le choix d'une strophe fléchissante, aux mètres impairs (11/5), et que sa rime féminine finale prolonge, le plus souvent, perdendosi, y ajouter la grâce. Vous avez été sensibles à cette plainte de la solitude, précieuse parfois par pudeur, émouvante toujours. Puisse le poète ne voir que sympathie, et nulle ironie déplacée, dans le souci que vous lui décernez.

M. Georges Saint-Clair a souvent capté les sourires d'Isaure. Son recueil L'Automne et les Courlis reçut en 1960 un prix d'Académie. Comme les trois poètes précédents, il se recommande par sa culture, sa pénétration des grands mythes. Il les renouvelle en se jouant, un peu trop peut-être. Les deux poèmes qui, sous le titre Unité Secrète, obtiennent une Eglantine d'argent, préfèrent à la rime, qui ne doit qu'obéir, l'assonance friponne et capricieuse. Il y eut une Armide de Jean Cocteau, mais c'est à la Chanson du Mal A imé que celle-ci fait songer: le Pharaon terminal, inattendu dans les jardins de la Magicienne, semble suscité par celui, tout aussi intempestif, qui franchit la Manche chez Guillaume Apollinaire: — Lui les Hébreux moi Pharaon. Plus original, Comme un autre Holopherne (quel beau titre!) offre en un saisissant raccourci, une toile d'Orient pleine de fougue biblique, un résumé du destin des enivrés d'amour, et un hommage à Hebbel, à moins que ce ne soit à Giraudoux: en ce cas, l'Eglantine est un heureux choix.

Il vous arrive, en effet, de distinguer des Muses aussi jeunes et aussi fragiles, d'apparence, que l'Eglantine de Giraudoux. Je vous découvre même vulnérables, non seulement à la pivoine de plein été, mais encore à ce qu'il demeure de charmant dans la douceur et les poèmes d'autoresses surannées. (Pardonnez l'emprunt à l'anglais; la perfidie de notre langue en est la cause, et la susceptibilité de nos consœurs: elles stigmatisent bas-bleus, refusent: poétesses, et ne veulent point d'écrivaines).

L'exemple vous est ici fourni par un illustre Toulousain.

Le plus beau poème de François Maynard vante une Cloris à l'immarcescible beauté, comme il est des arbres à feuilles persistantes. Avec des accents d'avance nervaliens, il conte l'histoire de quarante ans d'amour platonique:

L'âme pleine d'amour et de mélancolie,
Et couché sur des fleurs et sous des orangers,
J'ai montré ma blessure aux deux mers d'Italie,
Et fait dire ton nom aux échos étrangers.

Devant des envois, si j'ose ainsi parler, grisonnants, vous n'allez pas jusqu'à des effusions à la Maynard; vous ne composez même pas, comme fit André Billy, quand il était très jeune, un Supplément au Discours sur l'Amour des Dames Vieilles, de Brantôme. Mais vous aimez, ne le niez pas! l'aménité que la femme-poète acquiert avec les décades, sa dignité dans le renoncement, son stoïcisme devant la vieillesse, ou, au contraire, les élans impénitents de la passion sous une enveloppe tourmentée. Toutes les portes-lyre, en somme, sont écoutées avec une bienveillance attendrie.

Ne parlons pas d'incognito: un poème de femme, s'il est beau, révèle aussitôt une femme: les chances d'erreur sont infimes.

En 1921, Mme Bénita Azais Carrère recevait déjà un rappel de primevère, pour des Croquis Ariégeois; son Colloque des Deux Maisons est distingué par un rappel de souci. Voilà de ces fidélités qui laissent loin derrière elles François Maynard et sa Cloris! Son poème évoque un des drames de notre époque de béton armé: la maison sans âme. Sombre entretien entre le Building flambant neuf, produit de l'Urbanisme, et la fleur de pierre délaissée, le vieux toit, reliquaire ardent du souvenir. Reliquaire...; on n'emploie plus beaucoup ce mot depuis le recueil de jeunesse de François Coppée, qui va avoir cent ans. Mais cet apologue moderne fait, mélancoliquement, rêver.

Mlle Marthe-Claire Fleury, Grand Prix de poésie Fabien Artigue en 1956, a reçu de vous mainte récompense. Dans Les Pas dans les Pas et une suite de Stances, la noblesse de l'attitude, le sentiment de la nature, la résignation à l'inévitable partance, le sourire qui fait une comptine du sonnet en heptasyllabes: Chiffre magique, tout confirme un talent auquel convient votre violette.

Mme Bernadette Velly montre de la vigueur, de la ruse aussi, dans l'emploi du vers libre, de la répétition incantatoire, et surtout de ce temps magiquement poétique qu'est le futur, dont l'effet manque rarement son but:

... et, devant notre porte,
Les grands pays muets longuement s'étendront...
Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai...;

Il y a donc du souffle et du métier, en ce D'autres viendront..., qui obtient un œillet.

Plusieurs poèmes figurent au recueil, certains avec la mention très honorable. Mme Anne Quatremère de Quincy adresse aux colombes une prière qui n'est pas indigne du psaume:

— Ah! si j'avais des ailes de colombe... Le bon Ernest Reyer avait inséré dans Salammbô une plainte semblable:

— Qui me donnera, comme à la colombe / Des ailes pour fuir dans le soir qui tombe? / Qui me donnera, colombe, vos ailes? Plainte sans la moindre épithète: leur surabondance dépare, au contraire, le trop joli poème de notre candidate.

Le Cirque Automne, de M. Pierre Espil, couronné aux Jeux Floraux dès 1939, est une belle image foraine, un peu lugubre, du côté de La Strada de Fellini, plus que des Forains de Sauguet.

On reconnaîtrait entre vingt la voix de M. Charles Tricou, fervente, spontanée, se grisant de ses propres trilles. D'Une Bergerie sent bon les quatre vents qui passèrent sur les crêtes, les herbes du Causse, les pelages de chiens et de brebis.

C'est un peu, en poésie, ce qu'est en prose la voix de M. Pierre Bayrou, le sage de Saint-Antonin du Rouergue: la nature sentie, scrutée, écoutée, un regard canin, l'insecte et la marjolaine, et, là-dessus, l'Epi, Véga de la Lyre, et, plus haut encore, Celui qui m'a cherché... Un titre peu euphonique, une prosodie balbutiante, des images hasardées n'empêchent pas tout à fait Mer Mienne, de M. Etienne Rives, d'être un poème intéressant: on souhaite à cet auteur de se convaincre que les règles de la prosodie répondent à une nécessité, ou d'écrire en vers libres. La Chanson de Mme Josette Balmont, qui a de bonnes lectures (Novalis), ne déconcerte pas par l'originalité. Mais que son écriture ascendante est donc jolie, alléchante pour un graphologue; qu'elle publie ses vers en fac-similé! Les huit distiques sur deux rimes prouvent une sorte de virtuosité ingénue; voilà un rossignol qui chante son mal et l'enchanté; nous espérons bien le retrouver. Mme Claudine Lichize est plus ambitieuse. Sa confrontation d'Eve et de Marie ne saurait figurer dans nos Hymnes à la Vierge; ces strophes antithétiques sont nerveuses, mais nous y avons trouvé Eve bien calomniée: ne s'agirait-il pas plutôt de Lilith? Dieu la créa d'abord, pour nous laisser le souvenir, à nous autres Adams, de ce à quoi nous avons échappé... Un seul poème en vers libres aura donc été retenu. C'est qu'à la liberté totale de la forme correspondent en général l'incertitude dans la pensée, la platitude ou la suffisance dans l'expression, sans que l'éclat des images, la surprise des trouvailles, le frisson d'une mélodie viennent compenser ces défaillances. Il faut plus de talent pour le vers traditionnel, plus de génie pour s'inventer un langage; et le génie ne court pas les rues, comme se l'imaginent et le claironnent dans leurs revues, tant de batteurs de caisse et de casseurs d'assiettes lucifériens ou démiurgiques, voleurs de feu ou pour le moins chasseurs d'étoiles, qui si souvent rentrent bredouilles.

Vingt-cinq plaquettes concouraient pour le prix Jeanne Marvig. Louis Emié l'emporte avec un copieux manuscrit de 240 Coplas. Vous récompensez une fois de plus cet auteur connu, entré vivant dans le Panthéon des Poètes d'Aujourd'hui de Seghers, avec le n° 83. L'excellent ouvrage, dû, pour la biographie, à Henri Amouroux, pour l'essai critique à Albert Loranquin, l'un de nos bons juges en poésie, me dispensera de présenter ce Bordelais né avec le siècle, et qui n'a quitté la rue Mestrezat et les bureaux de La Petite Gironde que pour les voyages du rêve et ses châteaux en Espagne. Sa mère est de Saragosse. Les qualités hispaniques de ses poèmes, leur étrangeté familière ont séduit une foule de lecteurs, et surtout cet art qu'a l'Espagne de se livrer en se refusant: l'essentiel est derrière le mur. Chez Emié, l'essentiel se cache de l'autre côté des mots. Nous aurions préféré qu'il vînt à nous, cette fois-ci, avec une nouvelle prière du Greco. Mais c'est un peu son vase brisé.

Le choix qu'il a fait, de la strophe uniquement octosyllabique, avec six incipit seulement, quarante fois répétées: Amour, Etoile, Une Rose, Un Cœur, Muses et Hiver, est intéressant et instructif. Au reste, fort à la mode. Francis Ponge ne vient-il pas de publier un gros essai où il nous livre certaines phrases en dix versions différentes? Louis Emié apparaît pourtant, dans ces exercices de haute voltige verbale, plus près de Gongora que du Romancero Gitano. Lorca aurait signé cette copla de fête foraine, et le Baudelaire du Galant Tireur l'eût enviée:

AMOUR, théâtre imprévisible!
Mais le cœur, cette pâmoison,
Choisit la forme d'une cible
Afin de me donner raison.

Mallarmé, en ses mardis de la rue de Rome, eût levé un doigt hiératique vers ses lèvres, de peur qu'une remarque importune ne troublât l'énoncé de cette strophe-ci, musicienne du silence:

ETOILE qu'étoile une rose,
Je t'appelle mais tu te perds
Dans l'épuisante apothéose
Qu'oubli disperse au fond des mers.

Jean Lebrau ne refusera pas de saluer dans ces deux minuscules, mais terribles drames, une émotion retenue très voisine de son propre chant:

UNE ROSE a voulu dans l'ombre
Appeler la nuit au secours.
La nuit n'était pas assez sombre:
La rose est morte pour toujours.

(...)

UN CŒUR bat derrière une porte:
Je ne sais pas si c'est le tien.
Dans le vent d'une feuille morte
L'hiver ne nous laisse plus rien

On glanerait, dans ce parterre étoilé de roses, d'asters et de soucis, de quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet. J'apprécie moins la facilité, dont je viens d'user dans ma prose, et qui consiste à insérer des citations peu travesties. Rimbaud: Chanson de la plus haute tour; Apollinaire: — L'automne est morte et pour longtemps; Nerval: — Ma nuit blanche, mon soleil noir... Il est en outre fatal que, dans ce chant de Narcisse, occupé à se jouer des quatrains comme on se joue des mélodies, — ami d'Henri Sauguet, Louis Emié compose aussi parfois, les thèmes se répètent et se dégradent. Celui de l'ombre impose d'abord une torride vision de la solitude en amour:

AMOUR, je cherche encor ta trace
Sur cette terre où tu n'es rien
Que l'ombre, qu'une ombre terrasse
D'un soleil qui n'est pas le mien;

dans cette autre strophe déjà, les doux froissements de syllabes, comme de pétales qui s'entrouvrent, ne parviennent plus à dissimuler l'artifice:

UNE ROSE attend qu'une rose
Devienne une rose à son tour
Mais une rose à jamais n'ose
A son ombre parler d'amour;

mais, dans ce quatrain-ci, il ne reste que le fin du fin:

MUSES, je surprends sous votre arbre
Tant d'ombres que ma sœur la nuit
Sculpte à même l'ombre d'un marbre
L'ombre du dieu qui me poursuit;

au point que nous reviennent Scarron et ses Enfers, où l'ombre d'un héros, près de l'ombre d'un carrosse, frottait l'ombre d'une rosse, avec l'ombre d'une brosse... Réserves de détail; mais certains d'entre vous auraient couronné de meilleur cœur ces belles Cóplas, si leur accent avait été plus direct, et l'expression de leur angoisse plus immédiate.

Comme c'est le cas pour L'Herbier d'Automne (Prix Jeanne et Marie-Louise Bonsirven), de Mme Mireille Ducos.

Ce poète toulousain possède une collection de nos fleurs: primevère, souci, églantine. La libéralité de Mme Bonsirven, qui eut un œillet l'an dernier, permet, selon le souhait de la donatrice, de récompenser un écrivain désintéressé, qui ne cherche dans la poésie qu'un refuge intellectuel. Refuge aimable, au demeurant. Sophie Gay, la mère de Delphine, disait de sa triple activité: — Je fais tout très bien: les enfants, les poèmes et les confitures. Les confitures de Mme Ducos ne sauraient être qu'excellentes; et son Herbier a plu, qui commence en Apollinaire, bien entendu (Dans les champs mauves de colchiques), mais trouve assez vite sa ligne de vol à mi-hauteur. Un destin de femme et de mère, sensible et charitable, y est enclos. Vulnérable y rime à érable: c'est dire que la tendresse blessée se console dans la nature. A des pages pour guide touristique, sur Saint-Ferréol ou les Ponts de la Garonne, répondent de brèves feuilles de température sur un séjour en clinique ou le chant funèbre pour le service inutile de nos morts en Algérie.

Un problème d'envergure est posé, à propos de l'ordination des nouveaux prêtres: — Si jamais le sel s'affadit... Ah! certes, il s'affadit, le sel!... Alors, avec quoi salera-t-on? Avec du sucre, hélas! c'est ce qu'on semble essayer; et demain, avec de la mélasse...

Mme Ducos le prouve: une poésie peut se faire jour même dans les bons sentiments.

Et cependant... Et cependant, le plus personnel, le plus signé, dans son livre, c'est un court poème acéré, sournois, vindicatif, méchant, sur la guerre des sexes. L'auteur m'en voudra de le révéler, car, s'il honore l'écrivain, il fait un peu honte à la femme. Qu'elle s'en prenne à son seul talent!

MON COMBAT

Oui! J'ai combattu les mains nues
et le visage découvert
mon ennemi m'était si cher
que mon cœur tremblait à sa vue.

Sans casque sans glaive ai lutté,
je me suis follement battue
mais l'amour m'avait revêtue
d'invulnérable et de clarté.

Redoutable est la femme aimante
bien plus que le guerrier hardi
et mon ennemi se rendit
en des bras ouverts dans l'attente.

— Redoutable est la femme aimante! L'accusée avoue, Messieurs. Habemus confitentem ream!... Vous n'en avez pas moins accordé un prix d'Académie à une autre femme aimante, Mme Antoinette Nusbarne, pour Les Visiteurs des Temps perdus. Depuis mainte année, je suis les poèmes de Mme Nusbarne, qui écrivait dans Marsyas, de Sully-André Peyre, son compatriote d'Aigues-Vives (Gard).

Les visiteurs du soir sont ici gens de bonne compagnie: Hamlet, Orphée et tutti quanti; ils parlent en rythmes incertains et s'en vont parfois à cloche-pied, à croquetons ou titubants. Mais quelle touchante visiteuse que la bête des champs, surprise, arrêtée, empiégée, elle aussi! par la douceur d'une voix de femme aimante!

Sous l'étroit justaucorps des fourrures,
Voici qu'elle entreprend une neuve aventure,
S'avance à contre-loi de la griffe et des dents
Pour goûter dans la main qui s'ouvre et la rassure
Le philtre de pitié qui joint les créatures.

Je ne sais pas d'âme plus aimante que celle de Mme Christiane Burucoa, que j'ai l'agréable devoir d'accueillir parmi nos Maîtres ès Jeux. Je ne prendrai pas de gants pour la recevoir: on n'en a que faire à Millau, ce serait porter des chouettes à Athènes. L'éloge que fit l'an passé notre Secrétaire Perpétuel du Cérémonial du Désert et de la Mer, qui obtint le Laurier de Vermeil, est encore présent à votre mémoire. Au reste, qui ne connaît Christiane Burucoa? Son inlassable activité en faveur des belles œuvres fait qu'on est sûr de la trouver brandissant un article, que l'enthousiasme n'empêche pas d'être perspicace, dans les Nouvelles Littéraires comme à la brasserie Lipp, à Rodez pour le prix Artaud ou dans une revue de Houston (Texas). Même les fans de l'automobile, gens trop pressés pour savoir lire, ont vu son nom dans la Revue du Touring-Club. Poète, essayiste, la romancière de Dette de Sang est sans doute le mieux inspirée quand elle se meut avec une suprême aisance dans les arcanes des ouvrages les plus secrets: l'ésotérisme est son domaine, et si l'on souhaite la rencontrer, souriante et émue, blonde et volcanique, riche de réserve autant que de courtoisie, c'est à l'extrême pointe des Kamchatkas littéraires qu'il sied de lui donner rendez-vous, sur un dernier atoll, sous le regard d'Artizarra, l'étoile du matin, là où ne troubleront plus l'entretien que les chants alternés des flots et de la brise. Je souhaite qu'elle abandonne parfois ces sites exaltants mais difficiles d'accès, et aborde à l'Hôtel d'Assézat, ne fût-ce que pour nous convier aussitôt à l'un de ces voyages de la pensée où elle n'est pas un guide moins sûr que dans les solitudes du Causse noir, ou sur les traces des remparts de l'antique Aemilianum.

Puis-je rappeler, au terme d'un rapport à la fois long et trop cursif, un propos du Stagyrite en faveur de la philosophie? S'il faut philosopher, disait Aristote, il faut philosopher; mais s'il ne faut pas philosopher, il faut encore philosopher. On ne saurait nier, en effet, la philosophie que dans un discours de philosophie. De même, on ne saurait prouver l'extinction de la poésie, dont on parle tant, qu'en tuant tous ceux qui, d'un côté ou de l'autre de la barricade, participent à de tels concours. Il doit y avoir quelque nécessité de poésie, pour que tant d'esprits, et fort distingués, collaborent ainsi, producteurs et consommateurs, à tâtons, mais avec une foi égale: la foi dans le miracle. Les miracles sont rares, et il est facile de railler. Mais en croyant aux roses, on les fait éclore. Vous avez, Messieurs, cette année encore, fait votre métier de mainteneurs. C'est l'un des plus beaux, en tous temps et sous tous climats: un métier de jardiniers.

ÉLOGE

DE

CLÉMENCE ISAURE

LU EN SÉANCE SOLENNELLE LE 3 MAI 1965

PAR

MADAME RITA LEJEUNE
MAITRE ÈS JEUX FLORAUX

Un souvenir heureux est déjà, sans doute, un éloge.

La musique d'un nom bruit dans la mémoire en même temps que se lève, dans le passé, l'apparition en lumière filtrée d'une image: Clémence Isaure m'a atteinte de son nom et de son image au moment des toutes premières lectures, celles qui ont tellement d'importance que jamais on ne les oubliera, dussent-elles rester fort imprécises. Un livre illustré me les apporta.

La petite fille des bords de la Meuse liégeoise ne connaît pas encore, à ce moment-là, l'emplacement des Pyrénées et de la Garonne, et à Toulouse, pour elle, n'est qu'une appellation mystérieuse, un souffle attirant dont elle gardera la nostalgie. Mais l'enfant capte à sa façon cette histoire d'une Dame qui règne sur les poètes-troubadours et qui préside en mai, joli mois de mai, à des jeux de fleurs éclatantes que l'on doit se lancer, dans le ciel clair, comme des confettis.

Clémence est une fée: dans le pays de Meuse, les Dames sont des fées. Clémence vient de France, ce pays de la langue maternelle auquel on appartient sans appartenir: — Ai! aure douce qui de France venez...

Voilà qui est suffisant pour nourrir les rêves, et pour aimer Clémence avant d'en connaître davantage.

La connaissance vient peu à peu, au cours des années d'adolescence puis d'Université. Mais l'on dirait, parfois, que, loin de nourrir la poésie, doucement elle l'empoisonne.

Toulouse peut désormais se résumer à un point sur une carte: voilà qui l'éloigne. Les Jeux Floraux ont été définis, donc délimités sinon limités. Les relations des dames inspiratrices de troubadours et des troubadours eux-mêmes ont été précisées; les textes des poètes sont même matière d'étude, mais de façon si intellectuelle, si strictement philologique, qu'ils n'en paraissent presque plus humains. C'est pourtant à Paris, et sous l'égide d'un grand Maître de l'histoire littéraire des troubadours, un Maître qui a illustré l'enseignement à Toulouse, Alfred Jeanroy, que se précise cette mutation. La connaissance approfondie des troubadours va-t-elle donc annihiler la notion de *gay saber*? Au moment même où la question s'impose à un esprit qui cherche et à un cœur déçu, commence déjà, pourtant, une période de reconquête.

Clémence Isaure intervient dans cette résurrection.

A la foule des étudiants, comme à celle des enfants et des amoureux, le Jardin du Luxembourg offre en toutes saisons la séduction de ses arbres, de ses eaux et de ses statues. Il fait bon y promener, en voisine, ses pas et sa méditation. On choisit ses coins et ses marbres. Or, j'ai choisi le domaine de Clémence Isaure.

La statue de Préault appelle des réserves. Sans doute.

Et pourtant... Maintenant, comme jadis, m'impressionne cette statue qui, symbole d'une femme réelle, ou bien symbole d'un symbole, représente en tout cas une bourgeoise de Toulouse s'élevant, tout naturellement, entre une reine de Navarre et une duchesse de France. La place est bien choisie pour celle qui incarne, depuis le XVI^{ème} siècle au moins, la doyenne des Académies: les sept troubadours qui organisèrent cette Académie au début du XIV^{ème} siècle n'ont-ils pas proclamé leur décision d'ouvrir leur concours annuel à tous les poètes sans distinction de classe, qu'ils fussent seigneurs ou simples compagnons? L'ennoblissement par la poésie confère à Clémence Isaure elle-même ses lettres de noblesse.

Du XIV^e siècle, la Clémence du Luxembourg, appuyée à un arbre, a le déhanchement caractéristique des Vierges, en même temps que la douceur languide de leur regard; mais on la devine aussi toute autre, voluptueuse comme une Vénus d'Arles sous l'étoffe légère qui lui moule étroitement le torse avant de retomber en plis multiples sur ses pieds. Le décolleté est large, que soulignent deux rangs très évasés de perles soutenant une croix, blottie entre deux beaux seins. La main droite, ouverte, effleure une lyre. Le bras gauche est replié, et la main gauche, refermée, semble soutenir, à hauteur de la bouche, un objet qui n'existe pas: non pas un flambeau, comme on pourrait croire, mais une autre chose irradiant, dans son absence matérielle, une idée de lumière: les fleurs des Jeux Floraux.

Ainsi, malgré le paradoxe, le style troubadour des Romantiques apporte un enseignement non négligeable; il aide à retrouver l'attrait d'une littérature qui a su refléter très tôt une civilisation singulièrement en avance sur ses voisines, une littérature qui, sous son aspect formel, se révèle souvent à la mesure de l'homme moderne.

D'instinct, ma jeunesse commence alors à comprendre le poids et la saveur des mots qui s'appliquent au domaine de celle qui incarne un aspect de la *domna* des troubadours, Dona Clamensa. Je les lis et je les sens désormais, ces mots, avec leur saveur propre, souvent intraduisible en français: *flor de violeta*, *flor d'anglantina*, *flor de gaug*, *joyas*, *gay saber*, *leys d'amors*. Comment un souci (qui ne laisse plus percevoir soulsie, la plante qui suit le soleil) n'offenserait-il pas ce qui est resté, en occitan, une éclatante fleur de joie? Comment les joies diraient-elles, comme le font *joyas*, que les fleurs ciselées, en métal précieux, sont des bijoux? Et il faut plus qu'une différence de latitude, il faut recourir à une

organisation de pensée toute différente pour adjoindre au savoir, saber, l'adjectif gay qui marque ici, à côté de la gaieté, des notions essentielles de vivacité et d'élégance. Quant aux leys d'amors, même après ce qu'en ont dit les rédacteurs eux-mêmes, elles gardent jalousement une part de leur secret car l'expression a été conçue spécialement pour une Toulouse qui était déjà une terre d'élection des juristes sans cesser pour autant de rechercher, en même temps que la bonne volonté et le désir du bien, le plaisir et aussi le déplaisir du mal qui arrive. Au prix d'une subtilité extrême, et il y aurait beaucoup à dire là-dessus, on a pu coupler les termes leys et amors.

C'est précisément par une famille de juristes toulousains établie à Paris que j'eus l'occasion, jadis, de resserrer définitivement mes liens avec la ville de Clémence Isaure. Et ici, je m'en voudrais de ne pas citer le Professeur Achille Mestre qui m'octroya le privilège de me compter jusqu'à sa mort au nombre de ses amis. Il était un de ceux qui peuvent se prévaloir de connaître la valeur du mot clémence. Quant à l'application constante de cette vertu par un homme, je l'ai trouvée chez un autre grand Toulousain, d'adoption celui-là, mon bien cher maître l'abbé Joseph Salvat. C'est lui qui me fit franchir pour la première fois, lors des tristes circonstances du printemps 1940, le portail de l'Hôtel d'Assézat; c'est avec lui que j'ai parcouru ses salles et pris connaissance de ses précieux manuscrits. C'est avec lui que je me suis recueillie devant votre statue, au seuil de votre maison, Clémence Isaure.

Votre visage d'éternité avait la gravité de l'heure. Il en devenait bouleversant. Fée au pays de Meuse, gracieuse Dame souveraine sur les bords de la Seine, voilà que vous vous révéliez chez vous, dans votre ville rose, éclatante et sonore, aussi mystérieuse qu'hiératique. Quel était donc votre message?

A partir de ce moment, j'eus la prétention, il me faut bien l'avouer, de scruter après tant d'autres les documents qui vous concernent, et cela afin de répondre aux questions rituelles:

— Avez-vous jamais existé? Etes-vous, prétendue gisante, un mythe plus beau que n'importe quelle réalité? Mon excuse est que je ne pouvais prévoir, en aucune façon, que m'incomberait un jour, avec l'honneur de devenir Maître ès Jeux Floraux, celui de prononcer votre traditionnel Eloge. Ces honneurs, chacun sait que je les dois fondamentalement à l'amitié généreuse de l'abbé Salvat et de Raymond Escholier, du Docteur Girou et du Professeur Sendrail: qu'il me soit donc permis de les remercier publiquement.

Ma quête sur les pas de Clémence Isaure resta, faut-il le dire? sans résultat précis quant à l'existence ou la non-existence de celle que nous célébrons. Elle me rendit sensible, toutefois, à certains faits qui nourrissent ma méditation.

Le premier concerne ce qu'a déjà souligné, il y a plus de cent ans, le Docteur Noulet: le nom commun clemensa appliqué à la bonté de la Vierge Marie a été employé par deux lauréats des Jeux Floraux à la fin du XV^e siècle. Sans doute est-il excessif de conclure à partir de là que c'est la dévotion à la Vierge, patronne des premiers jeux littéraires de Toulouse, qui a donné naissance au mythe de Dame Clémence, fondatrice du Consistoire du Gay Saber. Mais une chose doit être retenue. On sait maintenant avec certitude que le nom commun clémence constitue une rareté en ancien français où on ne le trouve que dans quelques textes échelonnés sur plusieurs siècles; quant à l'ancien occitan clemensa, il n'apparaît que sous la plume des deux lauréats mentionnés plus haut. L'emploi dans le même milieu à deux dates assez rapprochées apparaît donc comme beaucoup plus marquant qu'on ne pouvait croire.

D'autre part, le prénom Clémence se révèle tout aussi exceptionnel: dans toute l'Histoire Générale du Languedoc, Clémence Isaure mise à part, on ne le trouve que deux fois (il n'y a du reste pas de sainte universelle portant ce nom).

Ainsi donc, si Dame Clémence est un mythe, le choix de son prénom n'est pas attribuable au hasard; et si elle a réellement existé, la rareté même de son prénom et la valeur symbolique qui s'y rattache a dû jouer un grand rôle pour la formation, autour de ce nom, d'un halo de légende.

La dénomination Dama Clamenssa figure pour la première fois dans un registre des comptes municipaux de Toulouse en 1489. En 1528, le nom était cité aussi dans un Eloge prononcé à la Fête des Fleurs par un bachelier en droit. Toutefois, Etienne Dolet ne cite nulle part Clémence dans l'éloge latin qu'il a composé en 1533 pour célébrer les qualités de la femme (mulier), non de la Dame, distinction importante! qui a constitué les Jeux Floraux de Toulouse. On ne peut s'empêcher de voir là une sorte de sinistre intersigne: dix ans plus tard, l'humaniste Etienne Dolet est livré aux flammes d'un bûcher, condamné comme athée pour avoir publié une traduction de Platon...

Les mots n'existent que dans la mesure où ils répondent à un besoin humain. Le mot clémence, plus que rarissime au moyen âge, est resté, hélas!, un mot peu courant. C'est que la clémence elle-même, vertu qui, chez une personne puissante, consiste à pardonner les offenses et à adoucir les châtements, demeure une rare vertu. Il n'en est que plus significatif de constater qu'à Toulouse, à partir de 1466 et

pendant toute la première moitié du XVI^{ème} siècle, le siècle d'or de la cité, la notion de clémence comme le personnage de Dame Clémence sont invoqués, honorés, célébrés au plus fort même d'actes trop éclatants d'inclémence. Dans la vieille capitale du pays d'oc, le phénomène coïncide trop étroitement avec la pénétration d'un humanisme particulier pour qu'il ne soit pas mêlé, dans une mesure indéterminable, à ce nouvel humanisme, philosophie souriante et mesurée de l'Homme.

Ainsi donc, d'où que vous veniez, Dame Clémence, vous portez un nom qui n'évoque pas seulement la poésie et l'ennoblissement de l'esprit par l'art et la beauté. Héritier d'une vertu divine, votre nom répond à une aspiration humaine. C'est cela votre message. Et l'on comprend dès lors la gravité de votre effigie, à la fois vierge et femme mûre, dans cette Toulouse généreuse qui vous a, dans le sens le plus noble du terme, inventée.

LECTURES

FAITES PAR MM. LES MAINTENEURS AU COURS DE L'ANNÉE 1964

10 janvier. — M. DE GORSSE: Un amour peu connu d'Alfred de Musset.

13 mars. — M. le Duc DE LÉVIS-MIREPOIX des Allocutions qu'il adressera le 3 mai aux Jubilaires 1964. Réponses des Jubilaires:
Monseigneur DE SOLAGES, M. CAMICHEL, M. ESCHOLIER.

17 avril. — M. DE GORSSE: Prosper Mérimée et le Roussillon.

24 avril. — M. LACOME D'ESTALENX: Les Aryens et le culte du Soleil.

8 mai. — M. le Comte D'ADHÉMAR: Éloge de M. l'Amiral ABRIAL.

15 mai: M. le Chanoine SALVAT: Jasmin et Toulouse, à propos du centenaire de la mort du poète.

22 mai. — M. MESURET: Éloge de M. Louis Lacroix.

29 mai: M. WOLFF: Réponse au Remerciement de M. André LEBOIS, élu Mainteneur.
Lecture de M. MESURET des inscriptions explicatives des peintures, des sculptures et des gravures exposées dans les salons de l'Académie.

5 juin. — M. le Comte D'AUDIBERT DE LUSSAN: Quelques notes sur le drame de Mayerling.

12 juin. — M. DUBY: Réflexions sur l'Opérette.

6 novembre. — M. le Comte D'ANTIN DE VAILLAC: Quatre séquences sur Lourdes.

13 novembre. — M. TOUNY-LÉRYYS: Avec Joë Bousquet... tel que je l'ai connu.

20 novembre. — M. le Chanoine SALVAT: Mistral et Jasmin, détails sur leurs rencontres.

4 décembre. — M. GIROU: Le destin de Paul Dardé, tailleur de pierre.

11 décembre. — M. ESTIENNY: Lecture de poèmes, par l'auteur.

18 décembre. — M. SENDRAIL: Le Culte d'Asclepios dans les Sanctuaires de Cos et d'Epidaure.

RÉCEPTIONS DIVERSES ET SÉANCES EXCEPTIONNELLES

AU COURS DE L'ANNÉE 1964

12 janvier. — Réception de M. Edouard ESTIENNY.

2 avril. — Réception par M. Pierre DE GORSSE censeur, de M. Maurice GENEVOIX, Secrétaire Perpétuel de l'Académie Française.

3 mai. — Cérémonies Traditionnelles des Jeux Floraux.

8 mai. — Réception par M. SENDRAIL, Secrétaire Perpétuel, des Membres du Congrès National de Médecine du Travail.

9 mai. — Réception par M. Robert MESURET, Mainteneur, d'une délégation roumaine.

7 juin. — Réception de M. André LEBOIS.

2 juillet. — Réception par M. SENDRAIL, Secrétaire Perpétuel, d'un groupe d'Universitaires des États-Unis.

25 novembre. — Réception par M. le Marquis D'ARAGON, Mainteneur de S.A.I. et R. Monseigneur OTTO DE HABSBURG, Archiduc d'Autriche.

© CIEL d'Oc – Avoust 2004